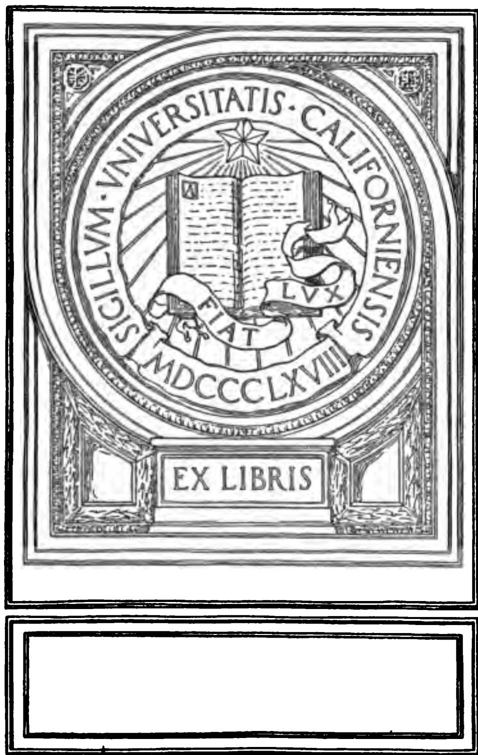
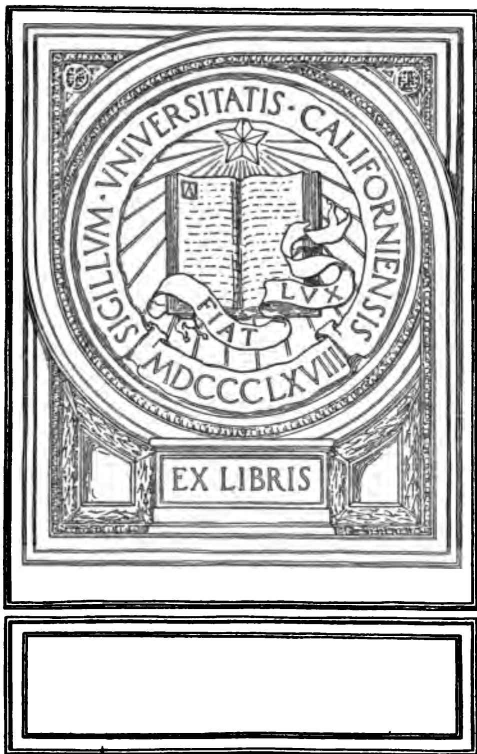

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT
LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE

POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE *, A ARCIS-SUR-AUBE.**

(N° 1.)

Iliacos intrà muros peccatur et extrà.

A PARIS,

CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1817.

Clerbois

LETTRES CHAMPENOISES.

PREMIÈRE LETTRE.

PRIVÉE de vos anciens correspondans, vous ayez bien voulu, Madame, vous adresser à moi pour vous instruire de ce qui se passe, et vous mettre au fait des nouvelles de la capitale. Je sens tout le prix de cette faveur, et vous ne devez pas douter que je ne fasse tous mes efforts pour m'en rendre digne. J'espère y parvenir, si ce n'est par mon talent, ce sera du moins par ma franchise; et cette qualité, je n'hésite pas à le dire, compense à elle seule toutes les autres. La vérité a toujours été singulièrement rare, et elle le devient chaque jour davantage. Fatiguée de toutes les tentatives inu-

tiles qu'elle a faites pour se produire dans le monde, je crois qu'elle a pris le parti de se jeter, la tête la première, dans ce puits où les anciens avaient établi sa demeure. J'essaierai de l'en tirer, et je la montrerai dans toute la simplicité de son costume : oui, Madame, je vous dirai ma pensée tout entière, d'abord parce que j'écrirai sans haine, sans prévention, sur-tout sans envie, et ensuite parce que, depuis long-tems désintéressé des choses de la vie, j'ai pour tout ce qui se passe cette espèce d'indifférence qui pourrait bien être le commencement de la sagesse, et qui est à coup sûr le seul chemin connu pour arriver à l'impartialité. Car qui dans ce monde est sûr de son opinion? ou, pour mieux dire, qui peut se vanter d'avoir une opinion? Personne que je sache. Cela vous étonne, Madame! En vérité, en vérité, je vous le dis, personne. Nous avons tous des intérêts : nous pensons, nous agissons en conséquence, et cela de bonne foi, car il n'y a rien de plus admirable que l'intérêt pour fausser la visière même d'un honnête homme. Des intérêts et point d'opinions ; c'est une vérité, affligeante sans

doute, mais que voulez-vous? en morale comme en grammaire, *moi* a toujours été et sera toujours la première personne : c'est là l'histoire du monde.

Ce n'est pas que je prétende faire ici le procès à l'espèce humaine, et, nouveau Don Quichotte, me planter sur la grande route des erreurs pour m'établir redresseur des torts : j'aurais trop à faire, et je ne veux pas entreprendre au-dessus de mes forces. Il y a d'ailleurs long-tems, ainsi que je vous l'ai dit, que je me suis imposé la loi de prendre tout doucement les hommes comme ils sont, et que j'ai adopté cette devise : *Rien n'est mal, rien n'est bien ; le monde n'est ni beau ni laid.* Je ne sais qui est l'auteur de cet apophtegme, mais il me paraît le *nec plus ultrà* de la philosophie, non-seulement pour le fond, mais par la forme ; car, remarquez-le bien, Madame, ce n'est pas là une de ces ambitieuses sentences péniblement élaborées par le pédantisme et l'orgueil ; c'est un axiome sans prétention, jeté comme au hasard et rédigé avec une espèce de dédain qui approche du sublime. Semblable à ces compositions chimiques

qui, sous un petit volume, renferment un grand nombre d'élémens, cet aphorisme en dit cent fois plus qu'il n'est gros. C'est le *compendium,* la quintessence de la philosophie d'Aristote, qui, vous le savez très-bien, avait placé la vertu dans un juste milieu.

Une fois bien pénétré de cette vérité, que *rien n'est mal, rien n'est bien,* je suis arrivé à cette quiétude d'esprit, à cette indifférence absolue qui est, sans contredit, la situation la plus heureuse et la meilleure position pour juger des affaires de la vie. Toutefois ce n'est pas sans de grands et d'immenses travaux que l'on peut parvenir à se faire ce repos. Combien de fois ne faut-il pas faire violence à ce qu'on appelle communément la raison? Que d'obstacles à vaincre! que de fantômes à combattre pour arriver jusqu'à cette philosophie moqueuse, la plus belle et la seule peut-être!

D'après cette profession de foi, vous voyez, Madame, avec quelle liberté, je dirai même quelle indépendance (car c'est aujourd'hui la progression) je vous parlerai. Cette indépendance sera d'autant plus

grande, que dans les épanchemens confidentiels d'une correspondance secrète, je n'aurai rien à redouter de l'ombrageuse susceptibilité et sur-tout des longs ciseaux de nos rogneurs politiques.

Vous voulez que ma correspondance vous entretienne de tout ce qui peut piquer votre curiosité; des objets les plus sérieux comme les plus frivoles; vous voulez qu'elle s'étende jusqu'à la politique, et qu'elle ne vous taise ni les torts, ni les faiblesses de *Jérusalem* et de *Samarie*. Je remplirai vos intentions autant qu'il sera en moi; car il y a bien des questions sur lesquelles je me trouverai neuf. Mais, ainsi que le disait Montaigne, je donnerai mon avis comme *mien* et non comme *bien*, et c'est quelque chose aujourd'hui d'avoir un avis qui ne vous soit pas soufflé.

Je vous dirai les choses tout simplement comme elles sont, sans morgue et sans prétention; tout sera du ressort de cette correspondance : je traiterai toutes les questions, j'effleurerai tous les sujets. Cette manière de procéder m'épargnera le travail des transitions, la plus difficile des opérations,

a dit Boileau, à ce qu'on prétend, ce dont je doute fort; ou s'il a tenu ce propos, ce n'est certainement pas à propos de La Bruyère.

Une des questions dans lesquelles je me trouverai le moins versé, ce sera, sans contredit, la politique. Cependant, comment faire pour n'en pas parler? Quelque sujet que j'aborde, j'y serai incessamment et comme malgré moi ramené. La politique a tout absorbé; elle s'est infiltrée partout: la littérature n'est plus rien par elle-même, et elle ne s'exploite qu'au profit de la politique. Qu'en est-il résulté? C'est que la manie d'écrire sur les affaires publiques s'est emparée de tous les esprits. C'est un vertige universel, et tout l'ellébore des deux Anticyres ne suffirait pas pour le guérir. Point de mince écolier qui ne croie en conscience devoir compte au public de ses hautes méditations sur la Charte, sur la monarchie, sur la légitimité, sur le budget; que sais-je? Autrefois un naturaliste était un naturaliste, un avocat était un avocat. Par le tems qui court, tous ces gens-là sont des publicistes. Singulier orgueil de l'esprit humain,

qui aime à se jeter hors de sa sphère, et qui éprouve je ne sais quelle douceur à se perdre dans les régions inaccessibles, et à se parer de ces grands mots devant lesquels la multitude reste en extase, parce qu'elle ne les comprend pas! Quand je vois ce débordement de brochures et de discours sur la politique, je ne puis m'empêcher de penser à ce qu'a dit La Bruyère au commencement de son chapitre sur les ouvrages de l'esprit, de cet homme qui avait la réputation d'être homme délié et pratique dans les affaires, et qui s'avisa de publier un livre rare par le ridicule.

Je voudrais qu'avant de traiter ces graves questions, on s'entendît d'abord sur les mots, car c'est là l'essentiel. C'est faute de cette connaissance préliminaire que l'on se précipite dans des disputes interminables, et qui s'embrouillent d'autant plus que les explications se prolongent davantage. Si l'on pouvait parvenir à donner aux mots une valeur aussi positive, aussi déterminée qu'à des quantités algébriques, dès-lors le monde moral prendrait une face nouvelle; plus de

procès, plus de ces longues divagations à la tribune, plus de ces incertitudes sur des mots tels que *réprimer* et *prévenir*, et l'on aurait su positivement à quoi s'en tenir sur l'article 40 de la Charte. Mais aussi que de jouissances perdues pour nous, spectateurs oisifs, qui sommes aux fenêtres, et qui avons pris le parti de rire de tout!

Si l'on s'entendait sur les mots, on s'entendrait bien vîte sur les choses. On saurait d'abord bien précisément ce que c'est que la *politique*. J'avoue que j'ai cru le savoir autrefois; mais les brochures, les dissertations que j'ai lues à ce sujet ont tellement confondu mes idées, que je ne sais plus où j'en suis. L'un parle de la politique du bon sens (car vous saurez, madame, que le *bon sens* est aujourd'hui fort à la mode), l'autre de la politique des siècles. Tous ces mots, ainsi que je l'ai remarqué, imposent au vulgaire; ils ressemblent à ces grandes décorations qui représentent des temples, des palais, des places publiques, et qui, par derrière, ne sont qu'un confus assemblage de papiers et de toiles. Quand on ne s'arrête pas devant les mots, et qu'on ose en faire le

tour, on est tout étonné de les trouver creux, vides et plats.

Chaque siècle a sa manie, madame. Savez-vous ce que c'est que l'*ubiquité?* Savez-vous ce que c'est que le mérite de *condignité*, et le mérite de *congruité?* Je ne le pense pas: bien d'autres que vous sont dans le même cas.

Cependant ces questions ont enflammé les esprits vers le milieu du sixième siècle. Les savans de l'Allemagne, les Luther, les Mélancton, les Zuingle, les Oecolampade, les Bucer, ont fait de longues dissertations sur ces matières. Un siècle plus tard, le prince des orateurs chrétiens, le grand Bossuet, a encore écrit trois gros volumes à ce sujet; et, cependant, qui se soucie aujourd'hui, j'oserai même dire, qui se souvient de toutes les raisons que ces graves auteurs ont apportées pour ou contre le mérite de *congruité?* Il en sera de même de toutes ces questions politiques que l'on agite aujourd'hui, sur lesquelles tant d'écrivains épanchent les flots de l'ennui, et qui nous paraissent les plus graves qui jamais aient occupé le monde. De toutes ces brochures qui

ont été publiées dans ces derniers tems, combien survivront aux circonstances qui les ont vues naître? une seule peut-être; les Lettres de Pascal; voilà tout ce qui nous reste des longues disputes sur les cinq propositions.

Les hommes sont petits comme leur siècle; ils se raccourcissent avec les intérêts du moment; ils ne savent point se reculer dans l'avenir pour considérer les objets sous leur véritable point de vue. Aussi n'ont-ils le plus souvent aucune idée vraie des choses: semblables au rat de la fable, qui sort pour la première fois de son trou, et qui croit voir les Apennins et le Caucase dans la moindre taupinée qui s'offre à ses yeux.

C'est un spectacle vraiment curieux pour quelqu'un qui est tout-à-fait désintéressé, et qui s'est mis à une certaine distance, de considérer comment tout se passe dans le monde; de mettre en balance et la petitesse réelle de l'homme, et la hauteur de ses prétentions; de voir comme il est enflé de son propre mérite, et comme il se pavane sous le ciel. De quoi donc est-il fier, madame? De ses idées? Il n'en a pas une

qui lui soit propre et dont il soit sûr. Aussi le grand Descartes voulait-il refaire son entendement ; entreprise qui atteste la profondeur de ses méditations, mais d'une exécution impossible, puisqu'il ne pouvait opérer qu'avec des instrumens dont il reconnaissait lui-même l'imperfection. L'homme tirera-t-il vanité de son intelligence ? mais n'avons-nous pas aujourd'hui un chien qui lit, écrit et fait des additions ? Où s'arrêtera ce commencement de perfectibilité ? On ne peut le calculer. Si nos mains, auxquelles Helvétius prétend que nous devons tout ce que nous savons, n'étaient originairement que des nageoires de poisson, qui sait ce que deviendront les pattes de *Munito ?* qui sait s'il ne parviendra pas quelque jour à faire des discours académiques ? En vérité, quant on y réfléchit, on est épouvanté de tant d'intelligence sous une telle forme d'animal.

Que conclure de cela, Madame, que l'homme, qui s'intitule le roi de la nature, est un être souverainement ridicule ; mais il l'est quelquefois avec tant d'aplomb, qu'il déconcerte les rieurs. C'est sur-tout dans les grandes représentations de la vie que ce

ridicule apparaît dans tout son jour ; et alors il prend un tel caractère ; il est tellement couvert de l'apprêt des formes par la solennité du langage, par le sérieux de l'étiquette, par la pompe du costume, que l'on est presque tenté de douter si c'est du ridicule : beaucoup s'y laissent prendre ; ils admirent, ils sont complètement dupes ; mais il y a toujours dans la foule quelque Démocrite caché qui proteste contre cette admiration, et qui, saisissant les fils qui font mouvoir ces grandes marionnettes politiques, rit tout bas de cet illustre charlatanisme. Cicéron disait qu'il ne concevait pas comment deux aruspices pouvaient se regarder sans rire : il y a bien des occasions dans la vie où le sérieux et l'imperturbabilité des hommes ne cause pas moins d'étonnement : au reste, c'est peut-être sur cette imperturbabilité que repose ce qu'on appelle la société. Où en serions-nous, si l'on s'avisait, pour la première fois, de se rire au nez au milieu des graves cérémonies et des grands appareils du pouvoir ? Il n'y aurait plus moyen de reprendre son sérieux.

Lorsque je dis que l'homme est un être

souverainement ridicule, vous pensez bien, Madame, que je n'entends pas parler des femmes. Je les aime et les respecte trop pour les envelopper dans l'anathême général. D'ailleurs, on s'est toujours plu à les attaquer, et il serait bien tems de leur rendre justice. Boileau, qui avait ses raisons pour ne pas les aimer, ne comptait que trois femmes vertueuses. Montaigne, qui les aimait beaucoup, a fait un chapitre intitulé : *De trois bonnes femmes*, qui commence ainsi : « Il n'en est pas douzaines, comme chacun sait, et notamment aux devoirs de mariage. » Pure calomnie que tout cela. D'ailleurs, ce nombre de *trois*, toujours adopté, prouve évidemment la fausseté du calcul ; on voit trop que c'est un parti pris. Chaque époque ne peut pas fournir toujours et tout juste le même nombre de trois femmes sur lesquelles il n'y aurait rien à dire. Dans les bonnes années, il y en aurait bien quatre ou cinq.

Je ne pourrai, Madame, vous parler des choses sans vous parler un peu des personnes, et c'est sur-tout en politique que cette nécessité se fait sentir : les personnes et les choses sont tellement liées entre elles, elles

réagissent tellement les unes sur les autres, qu'il est quelquefois bien difficile de ne pas les confondre. Voilà pourquoi dans l'esprit de bien des personnes le nom de tel individu équivaut à la désignation de tel parti, et pourquoi ces personnes enveloppent dans une même haine ou dans un même amour et l'individu et le parti. Il faut être bien désintéressé pour pouvoir faire ces distinctions : je crois être parvenu à me mettre dans cette heureuse situation. Je ferai donc comparaître devant vous tous ces grands personnages qui, dans quelque genre que ce soit, soutiennent aujourd'hui le fardeau de l'admiration publique. Nous les mettrons dans la balance avec leurs cordons, leurs dignités, leurs titres, et nous serons quelquefois étonnés de trouver combien ils sont légers ; l'évidence n'est pas la célébrité, et la célébrité n'est pas la réputation.

J'ai souvent réfléchi sur ce singulier concours de circonstances qui font qu'un homme devient célèbre tout-à-coup et sans l'avoir prévu lui-même. Ces subites métamorphoses rappellent la statue de Pygmalion, qui arrive spontanément à la vie, et qui, tout

étonnée de cette nouvelle existence, s'examine en disant : *Est-ce moi ! est-ce bien moi !* Mais la fortune, Madame, a des retours cruels ; après avoir soulevé de la foule tel individu obscur pour le montrer aux nations, elle le laisse tout-à-coup échapper de ses mains, et le restitue au néant.

La morale est une chose de bon goût, a dit un grand personnage auquel on attribuait tous les bons mots qui se disaient dans la capitale, avant qu'une femme célèbre fût venue établir autel contre autel. Nous parlerons donc quelquefois de morale, Madame, ne fût-ce que pour varier nos entretiens.

Quant à la littérature, ce sera là la pierre angulaire de l'édifice. Vous vous intéressez vivement à tout ce qui y a rapport, et ce sera vous servir selon vos goûts que de vous en entretenir souvent. Le théâtre sur-tout nous occupera, et je me propose de vous rendre compte de tous les ouvrages nouveaux qui auront quelque importance, soit par eux-mêmes, soit par le nom de leurs auteurs. J'apporterai dans ces examens toute la franchise et l'indépendance qu'annonce

mon épigraphe. Je ne prendrai parti ni pour les romantiques, ni pour les classiques : toutes les fois qu'on est exclusif, et qu'on presse trop les conséquences d'un système, quel qu'il soit, on ne manque jamais d'arriver à l'absurde : c'est où aboutissent, par des chemins opposés, les partisans outrés du théâtre français et du théâtre allemand. Les siècles précédens ont vu de grandes révolutions dans la religion et dans la politique ; qui sait si le tour de la littérature n'est pas enfin venu ? Nous examinerons dans la suite de cette correspondance si des signes manifestes n'annoncent pas ces grands changemens ; ce qu'il y a de certain, c'est que des athlètes vigoureux ont déjà levé l'étendard, et que l'on a déjà bien dépouillé de ce respect servile pour les antiques traditions et pour ces vieux lambeaux qui pendent encore aux murs de l'école d'Aristote.

La première tragédie que l'on doit donner aux Français a pour titre *Germanicus*. Elle est d'un auteur qui a obtenu des succès dans plus d'un genre, et qui a même réussi dans la fable après La Fontaine et Florian. Heureux si les douceurs de l'étude

l'eussent captivé tout entier, et s'il se fût borné à des entretiens avec *Jeannot Lapin* et *dame Belette au long corsage !* Il est à désirer que son nouvel œuvre tragique obtienne du succès. Je vous en expliquerai les raisons dans ma première.

Vous avez appris par les journaux la chute éclatante de la dernière comédie de M. le Mercier ; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il vient de la faire imprimer avec ce titre : *Le Faux Bonhomme*, comédie en trois actes et en vers, par Népomucène Lemercier, membre de l'Institut de France, *tombée* au commencement du troisième acte. Peut-être, pour un académicien, la phrase n'est-elle pas d'une construction bien régulière ; mais ce qui est sûr, c'est qu'il y a dans ce style beaucoup de faste et d'ostentation. M. Lemercier se targue de ses chutes comme un autre de ses succès : on conçoit facilement qu'il ait un grand fonds de vanité.

Plus heureux que son confrère, M. Picard vient encore d'obtenir un succès, et son *capitaine Belronde* est entré à pleines voiles dans le port, sans que la maligne in-

fluence d'aucun vent contraire ait arrêté sa marche, et troublé le cours de sa navigation triomphante. Quelles qu'aient été les acclamations des spectateurs, je ne crois pas que cette pièce soit destinée à obtenir la vogue des *Deux Philibert*, où l'on apercevait du moins l'intention d'un caractère. Ce capitaine Belronde, qui veut être seul dans son château, afin de n'avoir point de rival, et qui est assailli de gens qui viennent de tous côtés lui demander l'hospitalité, m'a rappelé cette anecdote, que Grimm rapporte dans ses Mémoires.

La réputation dont Voltaire jouissait dans l'Europe attirait, comme vous savez, un grand concours à Ferney; chacun voulait aller y faire un pélérinage et contempler le dieu: quoique cette espèce d'hommage flattât la vanité du philosophe, plus d'une fois il lui arriva de sentir un peu vivement les inconvéniens de la célébrité. Un jour il voit arriver l'abbé Coyer; et, à la pesanteur de son bagage, il juge que le séjour ne sera pas des plus courts: « Bonjour, l'abbé, lui dit-il en l'abordant; savez-vous la différence qu'il y a entre Don Quichotte et vous? »

L'abbé, étonné, cherche et ne trouve point de réponse. « *C'est*, continue Voltaire, *que Don Quichotte prenait les auberges pour des châteaux, et que vous, vous prenez les châteaux pour des auberges.* » L'abbé, confondu, ne se le fit pas répéter ; et le lendemain il reprit la route de Paris. « *Ce pauvre abbé*, dit Voltaire en apprenant sa retraite, *il est parti bien vîte.* »

Je termine ici ma première lettre ; il me suffira, pour aujourd'hui, d'être entré en matière. Je réserve, pour la suite de notre correspondance, de plus amples détails littéraires ; vous promettant, Madame, de ne rien négliger de ce qui pourra lui donner du piquant et de l'intérêt. A des discussions sérieuses, à des analyses détaillées, je joindrai les épigrammes, les contes et les bons mots qui circulent dans la capitale, et que je pourrai saisir. On ne rit plus guère en France : les Français passent toujours pour le peuple le plus gai de l'Europe ; mais c'est par une espèce de prescription : ils chantent encore, mais par un reste d'habitude. Quant à nous, nous tâcherons de retrouver quelque chose de cette ancienne gaîté de

nos pères ; nous tirerons tout le parti possible des intervalles que nous laisseront les hautes spéculations de la politique et les graves discussions de la tribune ; enfin, nous essaierons de rire entre deux projets de loi.

LETTRES CHAMPENOISES.

DEUXIÈME LETTRE.

Vous souvient-il, Madame, qu'à votre dernier voyage à Paris, étant assise dans la grande allée des Tuileries, vous me demandâtes quel était ce monsieur que je venais de saluer? « Vous faites grand cas, répondis-je, de la science de Lavater; vous vous piquez même d'être un peu physionomiste : je veux donc mettre votre sagacité à l'épreuve ; ainsi devinez. — Mais, dites-vous, c'est sans doute quelque rentier retiré à Saint-Germain ou à Versailles, et qui est venu à Paris pour toucher son quartier? — Point du tout. — C'est donc un bon bourgeois du Marais? — Encore moins. — Attendez, ne serait-ce pas plutôt... » Je m'amusai quelque tems de

vos incertitudes. Quelle fut votre surprise lorsque je vous appris que celui sur lequel vous portiez un si singulier jugement, était le jeune premier, le brillant marquis du Theâtre Français! « Quoi! cet homme coiffé en ailes de pigeon, c'est Fleury? — Oui, Madame. — Qui a une queue? — Oui, Madame. — Qui a son chapeau sur l'oreille? qui marche de côté, et a l'air de se traîner avec peine? — Oui, Madame! oui, Madame! » Nous allâmes le soir aux Français; et votre surprise fut bien plus grande encore lorsque vous le vîtes s'avancer sur la scène d'un air libre et dégagé, se balancer avec grâce sur l'une et l'autre jambe, regarder son interlocuteur d'un œil légèrement insolent, et parcourir son théâtre avec la plus noble et la plus élégante fatuité. Vous ne reveniez pas de cette incroyable métamorphose, et vous refusiez absolument de reconnaître l'identité. Les comédiens, Madame, ressemblent à Antée, qui reprenait une nouvelle vigueur toutes les fois qu'il touchait la terre. Il y a dans les planches une vertu secrète qui les électrise, les transporte, et leur rend la force et l'énergie du premier âge. Mais en-

fin, il est une époque où les prodiges cessent, où l'on se débat vainement sous la main du Tems, et où l'on ne vient plus faire éclater sur la scène que les restes d'une *voix qui meurt*, et d'une *ardeur qui s'éteint*. Fleury commence à s'apercevoir qu'il y a quarante-trois ans qu'au théâtre il est jeune d'obligation ; il songe enfin à la retraite, et la représentation à son bénéfice vient d'avoir lieu.

Il a fait choix, pour cette solennité, de la *Mort d'Abel* et du *Bourgeois Gentilhomme*. On pouvait donner au public quelque chose de mieux; mais, dans ces sortes de représentations où tout Paris se porte en foule, où les loges sont assiégées comme si elles étaient gratuites, où toutes les élégantes de la capitale se rendent, moins pour voir que pour être vues, il importe peu de quelles pièces on fait choix : ainsi donc, si la foule a été considérable, l'ombre du poète n'en doit pas concevoir trop d'orgueil.

Cette tragédie du *citoyen* Legouvé, représentée pour la première fois, en 1792, sur le Théâtre *de la Nation*, n'avait point été donnée depuis environ une vingtaine

d'années. On n'en avait conservé qu'un faible souvenir ; et quoiqu'elle eût, à son apparition, obtenu quelque succès, on pensait qu'elle le devait plutôt à cette faveur qui s'attache à un début qu'à un mérite réel et bien constaté. L'essai que l'on vient de faire a pleinement confirmé cette idée : on s'est convaincu que cet ouvrage, écrit d'un style faible, incorrect et sans couleur, est également médiocre sous le double rapport de la conception et de l'exécution. Cependant l'auteur crut n'avoir fait rien moins qu'un chef-d'œuvre : il s'imagina même avoir reculé les limites de l'art ; et il est curieux de voir avec quel naïf orgueil il s'exprime dans sa Préface. « La révolution, dit-il, ayant ap-
» pris à tous les citoyens leurs droits et leur
» grandeur, et les ayant rendus témoins et
» acteurs de l'événement le plus inattendu,
» leur a inspiré le goût des choses extraor-
» dinaires et le besoin d'émotions fortes.
» Il faut donc donner plus d'effet et d'é-
» nergie à la tragédie, souvent timide et
» efféminée. » Quel singulier langage ! On peut voir dans ce peu de lignes jusqu'à quel point le vertige révolutionnaire, combiné

avec celui de l'amour-propre, peut fausser les idées d'un honnête homme. Ainsi, jusqu'alors la tragédie n'avait eu qu'une marche timide et efféminée ; elle attendait que l'auteur de la *Mort d'Abel* vînt lui donner son audace, et lui communiquer son énergie. Vous connaissez cette tragédie, Madame ; vous savez que le premier acte n'est qu'une espèce de pastorale écrite en vers lâches et sans coloris ; qu'il n'y a qu'une scène au second acte ; et qu'enfin au troisième se trouve ce fameux : *Va-t'en donc !* qui a dû surtout son effet à la manière admirable dont il a été dit par Talma. Je cherche vainement dans tout cela les *émotions fortes*, *les choses extraordinaires*, annoncées par l'auteur ; probablement il les croyait renfermées dans ce coup de bêche que Caïn assène, en plein théâtre, sur la tête d'Abel ; ce qui faisait dire à un mauvais plaisant qu'au dénouement on jouait à *tête bêche*.

Toutefois, quoique cette tragédie soit d'une honnête médiocrité, c'est une chose remarquable que l'auteur n'ait pu aller au-delà de la borne que lui-même il avait posée. Au reste, c'est une destinée qu'il partage

avec plusieurs de ses confrères. MM. Lemercier, Raynouard et Arnault n'ont pu surpasser leurs débuts; il semble qu'ils aient déposé toutes leurs forces et enterré tout leur talent dans leur premier ouvrage : semblables à l'abeille qui laisse son dard dans la première blessure.

Cependant, s'il faut en croire les amis de M. Arnault, non-seulement il vient de se surpasser lui-même, mais depuis long-tems le théâtre n'avait rien vu de comparable à *Germanicus*. Il y a plus que de l'exagération dans un semblable jugement. Ces éloges immodérés, cet appareil fastueux donné à la louange, ont remué la bile de certains critiques qui, de leur côté, ont mis peu de mesure dans le blâme, et ont refusé toute espèce de mérite à la pièce. C'est ainsi qu'il en arrive toujours dans de pareilles contentions : l'on se jette presque malgré soi dans les extrêmes, et l'humeur prend la place de la justice. J'en reviens donc à mon épigraphe, Madame.

Je n'entrerai pas dans de grands détails sur la constitution et le mérite littéraire de *Germanicus* : les journaux en ont parlé assez

longuement pour que je puisse m'épargner ce soin ; et, en choisissant un terme moyen entre la ridicule exagération des uns et l'injuste dénigrement des autres, vous pourrez arriver à une opinion raisonnable et sensée. Toutefois je ne vois pas que dans les critiques qui ont été faites on ait mis le doigt juste sur la plaie. Le principal défaut de la pièce, à mon avis, est dans le rôle même de Germanicus. Ce prince, qui paraît si grand dans l'histoire, n'est qu'un personnage médiocre sur la scène ; c'est un bon et honnête Romain, diffus, quelquefois même un peu ennuyeux dans ses homélies, et qui ne paraît pas avoir l'étoffe nécessaire pour constituer un héros tragique. Avant tout, il faut au théâtre de l'action et des passions. Germanicus n'agit point, il ne peut agir ; il est là comme le point de mire d'une demi-douzaine de scélérats sans dignité. Son impassibilité semblait devoir l'exclure à jamais du théâtre.

Le troisième acte offre une belle scène, mais je crains bien qu'elle ne soit achetée aux dépens de la vérité historique. Sans doute il était dans le caractère de Germa-

nicus de pardonner à Pison; mais il est contre toutes convenances, et surtout contre la dignité du prince, de proposer à Pison d'aller chez lui pour y signer le traité de conciliation :

. . . . Vous-même indiquez l'heure,
Non pas dans mon palais, mais dans votre demeure.

Ce troisième acte finit d'une manière bien froide et bien languissante : il eût été cependant facile de le soutenir et de l'animer en mettant en action, dans une scène entre Plancine et Sentius, la proposition que fait ce dernier de tirer parti, pour perdre Germanicus, de sa lettre à Tibère.

Il y a un beau mouvement au cinquième acte; c'est lorsque le jeune Marcus présente son épée à Pison, en disant :

. . . . Tenez, mon père!

J'ai entendu des personnes blâmer cette scène; elles ont trouvé quelque chose de révoltant dans cette proposition, et cependant ces mêmes personnes admirent tous les jours au théâtre un Brutus condamnant ses fils, et un autre Brutus assassinant son père adoptif. . . . .

Je vous ait dit, dans ma première Lettre, qu'il était à désirer que la pièce eût du succès pour des raisons que vous avez devinées sans doute; mais alors je parlais d'un succès calme, légitime, et non d'un triomphe arraché par la violence et emporté d'assaut. Vous savez la manière dont les choses se sont passées : il est plus aisé de trouver des bâtons que des raisons. Au reste, les amis de l'auteur lui ont rendu un bien mauvais service; et leur zèle inconsidéré lui a fait tort de plus d'une manière.

Rien n'est si dangereux qu'un *imprudent* ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Voilà donc la seconde représentation de *Germanicus* ajournée indéfiniment : cette mesure de l'autorité a été généralement approuvée; cependant des gens qui ont le goût difficile soutiennent qu'en bonne police il vaut mieux *prévenir* que *réprimer*.

L'importance de cet événement a fait oublier le mandement et les discussions sur Voltaire et J.-J. Rousseau; ce qui me dispensera d'entrer dans des détails à ce sujet,

mais ne m'empêchera pas cependant de citer une anecdote qui paraît authentique, puisqu'elle est rapportée par un écrivain philosophe et grand admirateur du citoyen de Genève.

« Un homme qui avait une grande vénération pour J.-J. Rousseau, alla un jour » lui rendre visite : Monsieur, lui dit-il » en l'abordant, vous voyez un homme qui » a élevé son fils suivant les principes qu'il » a eu le bonheur de puiser dans votre » Emile. — Eh bien! Monsieur, tant pis » pour vous et pour votre fils, répondit » Jean-Jacques; et il lui tourna le dos. » Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rien ajouter à cette sanction donnée par Rousseau lui-même à ses principes.

Vous attachez peu d'importance, sans doute, à savoir *si le chlore qui entre en substance dans le liquide huileux, y entre comme chlore et uni directement à l'hydrogène surcarboné, ou bien s'il s'y trouve uni à l'hydrogène et comme acide hydrochlorique, ou autrement muriatique* : je ne me crois donc pas obligé de vous rendre compte de la dernière séance de l'académie des

sciences, où ces hautes et graves questions ont été passées à l'alambic.

Si je garde le silence sur la physique, il n'en sera pas de même de la musique; et, par forme de compensation, je vous parlerai des concerts. Jamais ils n'ont été si nombreux : outre ceux qui ont été donnés au profit des pauvres, nous en avons de réguliers et par abonnemens. Ceux de Garat ont une grande vogue : ce doyen des chanteurs fait toujours des prodiges; il a encore tout le feu et toute la verve de sa jeunesse. Il est admirablement secondé par mademoiselle Duchamps, cantatrice pleine d'ame et d'expression, et par Le Vasseur, dont la voix pure et franche n'a rien de cette rudesse ordinaire aux basses-tailles; et que vous n'avez pu juger si vous ne l'avez entendu qu'à l'Opéra.

Les concerts de madame Gail ont été fréquentés par la brillante société : ils touchent à leur fin; et cette virtuose célèbre se rend sur les bords de la Tamise, où elle va charmer les oreilles britanniques. Je vous envoie les trois derniers nocturnes qu'elle vient de publier; ils sont *obligés* sur tous les pianos; elle a, vous le savez, un talent

tout particulier pour ces sortes de compositions. Vous retrouverez dans ceux-ci cette grâce, cette fraîcheur, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce *vaporeux*, que vous avez admirés dans les premiers.

Quant aux nouveautés dramatiques, rien de bien marquant aux différens théâtres; les pièces s'y succèdent, mais non les succès. L'Académie royale de musique, qui prend de si loin ses mesures et procède avec tant de lenteur dans ses opérations, a enfin mis au monde son *Roger de Sicile.* Cet ouvrage est de l'auteur d'Anacréon; et, comme Laïs avait représenté avec succès le vieillard de Théos, M. Guis, par reconnaissance, a fait pour sa taille le rôle de Roger : il a travaillé plutôt pour l'acteur que pour le spectateur. Le public a amplement pris sa revanche, et il lui a appris, d'une manière non équivoque, qu'avant tout il faut songer à lui. Du reste, Laïs a une singulière prédilection pour ces sortes de rôles; il veut toujours se couronner de roses, il veut toujours chanter l'amour et les plaisirs, et cela en dépit du tems et de sa voix. L'ouvrage s'est traîné, et la musique de l'auteur de *Montano* et d'*Aline* n'a pu même le soutenir.

On a essayé des changemens, on a fait des amputations : remèdes impuissans et qui n'ont pu rendre la vigueur à un corps mal constitué, et sur lequel étaient si vivement empreints tous les signes d'une mort prochaine.

Pour réparer cet échec, on monte avec des frais incroyables un ouvrage qui a pour titre *la Lampe Merveilleuse;* il est d'un auteur accoutumé à de grands succès. Encore un peu honteuse d'avoir été vaincue en magnificence par la Porte-Saint-Martin, l'administration veut reprendre son rang dans la hiérarchie théâtrale; et, si elle jouit exclusivement du privilége imprescriptible d'ennuyer, au moins est-il juste que ce soit avec *une dépense toute royale.* On va donc étaler sous nos yeux toutes les illusions de l'optique et tous les prestiges de la peinture; nous allons connaître jusqu'où peut aller la puissance d'un moufle et la vertu d'une poulie. Ce sera, dit-on, un chose merveilleuse. Au surplus, *nous verrons bien.*

Le Théâtre Feydeau s'en va mourant. Il a fait quelques efforts pour éviter son sort inévitable; il s'est levé et a marché quelque tems, appuyé sur ses *Rosières;* mais *deux*

Capitaines de hussards sont venus et l'ont remis à terre. Je ne crois pas que Wallace, que l'on vient de donner tout récemment, apporte un grand changement dans sa situation. C'est un mélodrame tout pur, et qui devra quelques représentations à la musique de M. Catel.

Le Vaudeville, au contraire, n'a jamais été si florissant; et cet enfant malin, s'il continue, deviendra aussi gras que son directeur. Les auteurs de *Huit lieues de chemin* ont, il est vrai trébuché dès le premier pas; mais le *Nouveau Pourceaugnac* poursuit le cours de ses triomphes; il acquiert des forces en allant. Au reste, ce grand succès est avoué par le goût; et il y avait long-tems qu'à aucun théâtre on n'avait donné une pièce aussi gaie et aussi spirituelle.

La *Vendange Normande*, aux Variétés, a éprouvé une espèce de chute. Cette chute n'eût même laissé aucune incertitude, s'il avait fallu s'en rapporter aux sifflets. Mais il est bien reconnu aujourd'hui que les sifflets ne prouvent rien. Demandez à messieurs tels et tels, qui de chute en chute sont arrivés à l'apogée de leur gloire.

Voilà à peu près, Madame, la statistique de nos théâtres : j'ajouterai que, si l'on en croit les *on dit*, mademoiselle Sainval cadette, autrefois si célèbre, et depuis si long-tems oubliée, va remonter sur la scène tragique pour y jouer les rôles de grandes princesses. Cette actrice débuta, en 1772, dans celui d'Inès, et y obtint un grand succès. Depuis cette époque tout a pris une face nouvelle au théâtre, ainsi que dans le monde; elle trouvera surtout les costumes bien changés, elle qui en était restée aux paniers et aux vertugadins. C'est donc une entreprise bien hasardeuse qu'elle tente aujourd'hui; et l'on aurait quelque droit de s'étonner qu'à l'âge de 67 ans elle vienne se travestir en Emilie, si l'on ne savait que le théâtre est le pays des illusions, et que le fameux Baron, à l'âge de 70 ans, récitait encore ces deux vers :

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Il est vrai que le parterre se permettait de lui rire au nez; mais les gens alors étaient si grossiers! Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et c'est tout bénéfice d'avoir à faire

à un parterre renommé, comme chacun sait, par la douceur de ses mœurs, l'élégance de ses formes et la politesse de ses manières.

Mademoiselle Sainval vivait, depuis une trentaine d'années, retirée aux îles Marguerites, dans un vieux château, le même où avait été renfermé l'homme au masque de fer; et les curieux y allaient en pélerinage pour contempler ce grand débris. *On dit* que le bruit des immenses profits des représentations à bénéfice est parvenu jusque dans sa solitude, et qu'elle demande sa rentrée afin d'obtenir sa retraite.

Vous voulez savoir, Madame, ce que j'entends par le *mérite de condignité et de congruité*. Il faudrait entrer dans de trop longs détails pour vous donner l'explication de ces mots; j'aime mieux, pour abréger, vous renvoyer au premier volume de l'*Histoire des Variations*. Quant à l'explication d'*ubiquïté*, M. de Pradt, grand inventeur de systèmes et grand forgeur de mots, nous en a donné l'équivalent dans son dernier ouvrage; c'est l'*omni-présence* que vous entendrez peut-être beaucoup mieux.

A propos de M. de Pradt, son livre sur *les Colonies* est la nouvelle littéraire la plus

importante du jour. Tout le monde en parle; et l'auteur plus que tout le monde. Il se trouvait, ces jours derniers, dans une société nombreuse, et il remplissait le salon à lui tout seul. Vous le connaissez, Madame? vous savez qu'il est partout, qu'il parle de tout, et sur tout; qu'il adresse en même tems un compliment à une dame, fait un signe de tête à la personne qui entre, et donne une gimblette au petit chien. Quelqu'un s'avança, et lui fit compliment sur son ouvrage; c'était mettre le feu aux poudres: un auteur est toujours si charmé de parler de lui-même! M. de Pradt n'attendait que ce signal: Ah! ah! vous avez lu! êtes-vous content? comment trouvez-vous ma prosopopée? elle a du succès.... elle a du succès.... en effet, ça n'est pas mal... ça n'est pas mal... L'ouvrage ne se vendra pas beaucoup ici, mais je compte sur l'étranger: je compte encore plus sur l'index mis par la cour d'Espagne. On me chicane sur des vétilles: *De minimis non curat prætor*. Ce sont les vues qu'il faudrait apprécier, les principes qu'il faudrait approfondir. Voilà des ouvrages comme il en faut! l'estomac politique de la

France veut des nourritures fortes et substantielles ; il ne s'accommode plus de tous ces brimborions sucrés dont on le farcissait autrefois. On lui demanda s'il avait dessein de publier bientôt son ouvrage sur le clergé, dans lequel il se propose de discuter la haute question du mariage des prêtres. Pas encore, répondit-il ; le siècle n'est pas mûr. L'ouvrage est fait, il est tout entier dans ma tête, parce que *ma tête n'a pas une robe noire ;* mais je le garde pour un autre tems. En attendant je vais donner mon *Histoire de la révolution des Pays-Bas*. Savez-vous que vous avez fort bien fait, lui dit quelqu'un, de céder votre archevêché de Malines ? Oui, sans doute, et je m'en applaudis tous les jours ; les Belges payent si exactement que je suis très-fâché qu'ils ne payent pas plus souvent. Durant cette conversation, M. de Pradt tenait en main une tasse de café dans laquelle il entassait les morceaux de sucre. Quelqu'un le remarqua : oui, dit-il, j'ai prêché pour l'indépendance des colonies, mais je sais bien que nous autres nous dépendrons toujours d'elles par le sucre et le café. Pendant que M. l'abbé prenait son café, la conversation devint gé-

nérale, et l'on parla des chambres ; il posa sa tasse, et reprit la parole : il fit un magnifique éloge de la session de 1816. On peut, dit-il, lui appliquer ce passage de l'Ecriture : *Exultavit ut gigas ;* elle s'est levée et a fait des pas de géant. Un monsieur, dont la figure fixe et immobile contrastait singulièrement avec la physionomie et la pantomime de l'archevêque, prit la parole : Monsieur l'abbé, je me rappelle que ces paroles que vous venez de citer vous servirent de texte pour un discours que vous fîtes il y a quelques années à Notre-Dame : vous souvient-il avec quelle voix sonore et retentissante vous prononçâtes ces paroles : *Exultavit ut gigas imperator ?* Ah ! ah ! vous avez bonne mémoire, répondit l'abbé en souriant.

Cet ouvrage sur les *Colonies* a fait naître une querelle assez vive entre l'auteur et un M. Julien qui, à ce qu'il paraît, se propose d'en publier une Réfutation. Quelques lettres, qui n'étaient point tout-à-fait renfermées dans les bornes de la plus exacte politesse, ont été publiées dans les journaux. M. de Pradt accuse son adversaire d'avoir la *mine basse*, *la mise pauvre*, et *le langage terne*. M. Julien a répondu par quelques

mots piquans dans la *Gazette de France.* Il ne s'en est pas tenu là ; il a fait imprimer séparément une lettre où il traite l'abbé assez cavalièrement ; en voici le début : « Le monstre » est blessé, l'ange rebelle est déchu ; furieux, il se roule sur la surface de l'abîme, » il s'enfonce dans le gouffre du scandale ; » rugissant, il vomit des injures, il voudrait » m'entraîner avec lui dans un humiliant et » déshonorant conflit ; mais je l'abandonne » à sa rage ; j'espère le retrouver un jour » comme le compère Mathieu trouva ce » pontife dans les enfers, pêchant des écre- » visses sur les bords du Léthé. »

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

Vous voyez que nous avons encore du scandale pour long-tems. Je reviendrai sur ce nouvel œuvre de M. de Pradt ; il mérite un examen particulier : on ne saurait nier qu'il ne soit d'un haut intérêt ; il renferme des vues profondes, et le style en est presque toujours brillant et pittoresque. Cette dernière qualité ne surprend pas dans l'auteur de l'*Ambassade de Varsovie* et du *Congrès de Vienne.*

M. Fiévée, qui, après M. de Pradt, est

l'homme dont on parle le plus, quitte la capitale et se rend dans un petit château qu'il a acheté sur les bords de la Loire ; il va se confiner pendant huit mois dans la solitude, pour y remplir les divers engagemens qu'il a contractés envers le public et envers les libraires. C'est là qu'il terminera son *Histoire de la session de* 1816, qui doit paraître au premier septembre ; il s'y occupera aussi de mettre en ordre sa correspondance avec Buonaparte, qui formera quatre volumes in-8°. Cet ouvrage sera sans doute du plus haut intérêt, si.... mais...

Vous savez, Madame, que, dès qu'un homme de lettres a franchi les portes de l'Académie, il se trouve tout d'un coup et comme par enchantement frappé de stérilité. A peine a-t-il touché le fauteuil, que je ne sais quelle torpeur s'empare de ses sens ; le fluide magnétique agit, il s'endort, et le voilà soudain en rapport avec tous ses confrères. Aussi dans aucun tems les épigrammes n'ont été épargnées à l'Académie, qui, au reste, n'a jamais pris la peine de s'en fâcher. C'est parce que je connais son impassibilité et sa mansuétude, que je prends la liberté d'en citer une que

vous connaissez peut-être, et qui fut faite lorsque l'on posa les lions qui ornent la fontaine du palais des Quatre-Nations. Il est bon que vous sachiez que ces lions sont peints en vert.

Que fais-tu dans ces lieux, ô lion du désert?
— Je suis de l'Institut, tu vois mon habit vert.
— Mais qu'as-tu fait? quelle œuvre obtint un tel salaire?
— Qu'ai-je fait? ce qu'ils font : nuit et jour de l'eau claire.

Cependant, s'il faut en croire le bruit public, les fauteuils auraient enfin perdu leur vertu soporative. Alarmés sur leurs destins futurs, et honteux de leur oisiveté, les académiciens se sont réveillés en masse, et ont fait le serment solennel de ne plus dormir désormais à l'Académie. Ce serment ne sera pas vain : ils ont juré par leur immortalité.

Déjà M. Michaud vient de publier son troisième volume de l'*Histoire des Croisades*. Cette histoire est faite en conscience, à ce que l'on dit, car je ne l'ai point lue. Le style en est élégant et facile, toujours à ce que l'on dit ; quant à moi, je pense que, quel que soit son mérite, il lui sera difficile de faire oublier l'histoire, ou, si l'on veut, le roman du père Maimbourg.

Mais ce sont les poètes sur-tout qui,

remplis d'un beau zèle, se préparent à soutenir l'honneur du corps : quatre poëmes vont briller à la fois sur l'horizon littéraire. Ces quatre météores doivent, dit-on, jeter une lumière éclatante, et attirer tous les regards. Nous verrons d'abord apparaître le *Philippe-Auguste*, de M. Parceval-Grandmaison ; puis les *Machabées* de M. Raynouard; puis *le Tasse* de M. Campenon ; puis, enfin, cette *Guerre sacrée*, depuis si long-tems promise par M. le comte de Fontanes. M. Fontanes, vous ne l'ignorez pas, Madame, jouit d'une haute réputation comme poète ; cependant on ne peut s'empêcher de concevoir quelque étonnement, lorsque l'on examine sur quels titres repose cette réputation. *Le Jour des morts dans une campagne*, *l'Essai sur l'Astronomie*, *la Chartreuse*, et quelques fugitives, voilà à peu près ce qui compose toute sa fortune littéraire. Mais, ai-je entendu dire, il a en poche de quoi faire la réputation de vingt poètes : je veux le croire ; mais qu'alors il songe donc un peu à la sienne ; il doit savoir qu'il n'en est pas des réputations ainsi que des olives ; *les pochetées ne sont pas les meilleures.*

M. Villemain, qui travaille pendant qu'il n'est pas de l'Académie, prépare deux grands ouvrages : une *Histoire de Cromwel*, et un *Examen comparé du théâtre anglais et du théâtre des Grecs*. Je vous envoie son *Eloge de Montesquieu* que vous me demandez. Je vous en dirai mon opinion dans ma première ; nous examinerons s'il est vrai, ainsi que l'a dit M. de B., qu'il n'entend pas Montesquieu.

Vous voyez, Madame, quelle franchise et quelle indépendance je mets avec vous dans l'expression de mes sentimens ; je vous ai promis la vérité, et je vous la dirai toujours et tout entière, quelle que soit la couleur du tems : j'écrirai sans partialité, sans haine et sans envie, parce que, ainsi que je vous l'ai dit, je ne fais point assez de cas de ce qu'on appelle des opinions, pour m'échauffer la bile à ce sujet. Mais, si je me soucie peu des opinions, j'attache beaucoup de prix aux doctrines, et je les défendrai toujours et de toutes mes forces quand je les croirai bonnes, saines et utiles : on ne me verra point, misérable transfuge, en changer chaque jour, et balbutier des mots profanes pour racheter mon instabilité.

LETTRES
CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE
POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE *, A ARCIS-SUR-AUBE.**

(N° 3.)

Iliacos intrà muros peccatur et ultrà.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1818.

LETTRES CHAMPENOISES.

TROISIÈME LETTRE.

Le *Mercure* vient d'annoncer, Madame, un ouvrage qui, s'il faut l'en croire, *obtient déjà une grande attention et un grand intérêt;* et pour ne pas laisser à cet intérêt le tems de se refroidir, il s'empresse d'en offrir quelques fragmens à ses lecteurs, en attendant, dit-il, qu'un écrivain anonyme, qu'on reconnaîtra peut-être, en fasse un examen approfondi.

Il y a dans cette nouvelle production deux parties bien distinctes : la partie politique et la partie littéraire. Avant de vous parler de la première, j'ai besoin de prendre mes

mesures; et de m'armer de toutes pièces; car si je ne professe pas une admiration sans bornes, si je ne vais point crier sur les toits : *beau*, *superbe*, *divin*, je ne dois m'attendre à rien moins que d'avoir sur les bras tous les rédacteurs du *Mercure* « Nous nous réser-
» vons (ce sont leurs expressions) d'être
» les défenseurs sincères et courageux d'un
» écrivain honorable, dont les premiers
» travaux furent favorisés des suffrages de
» la belle génération et des grands écrivains
» de la fin du dix-huitième siècle, et qui ne
» compte encore que des amis parmi ceux
» de cette époque qui se sont voués à la
» conservation des principes libéraux et
» des saines doctrines, dans le cas où il
» essuierait de ces attaques qui veulent con-
» vertir en crime l'indépendance de la pen-
» sée, et flétrir par d'injurieuses accusa-
» tions les nobles et pures intentions. » Il n'y a rien d'équivoque dans cette déclaration; et, je dois l'avouer, cette ligue défensive, cette sainte alliance jurée entre tous les rédacteurs du *Mercure*, a de quoi épouvanter. Toutefois il paraît, par le style de

ce manifeste, que les rédacteurs ne se proposent point de défendre celui de l'auteur, et la raison en est dans les *qui*, les *que*, les *quoi*, les *où*, qui s'enchaînent avec une si rare élégance dans la phrase que j'ai citée. Quant aux principes, *c'est une autre paire de manches*, comme disait Buffon, c'est là leur grand cheval de bataille. Mais, dites-moi, je vous prie, à qui en veulent-ils? Pourquoi ces grandes menaces et ces terribles préparatifs? Qui donc a jamais songé à *convertir en crime l'indépendance de la pensée?* Il est aisé, Madame, de deviner l'intention secrète. C'est toujours en mettant en avant de grandes phrases, c'est toujours en abusant des mots, que l'on parvient à faire illusion à quelques bonnes dupes qui n'y regardent point de si près, et qui, à tous les raisonnemens qu'on pourrait leur opposer, répondent par ces mots mystérieux et sacramentels : *l'indépendance de la pensée! les nobles et pures intentions!* Je me garderai donc bien pour aujourd'hui, et sans prendre d'engagement pour l'avenir, d'attaquer l'ouvrage sous son rapport poli-

tique. Quant à la partie littéraire, n'en déplaise à messieurs du *Mercure*, je prendrai la liberté grande d'en dire quelques mots. Mais, me demanderez-vous, quel est cet ouvrage, et quel en est l'auteur? L'ouvrage, Madame, a pour titre : *Fragmens politiques et littéraires*, et l'auteur est un membre de l'Académie française. C'est M. Lacretelle, non pas celui qui professe au collége du Plessis et qui improvise des discours tout faits; mais son frère, M Lacretelle l'aîné. Vous verrez facilement par son style, qui se trouve, ainsi que ses principes, parfaitement d'accord avec celui de ses collaborateurs, qu'on peut être admis au nombre des quarante, et travailler au Dictionnaire de la langue, *quand même.*

Savez-vous de quoi il s'agit dans cette partie littéraire? des femmes! Vous voyez, Madame, que le sujet est de votre compétence, et que l'auteur chasse sur vos terres. Toutefois la matière commence à n'être pas des plus neuves; car qui n'a point parlé des femmes? Que d'écrits sur cette *intéressante moitié du genre humain*, comme on dit:

Depuis Plutarque, qui a fait un ouvrage intitulé des *actions vertueuses des femmes*, jusqu'à M. Legouvé, qui a composé un petit poëme sur leur mérite, que de volumes sur ce sujet! que d'auteurs entre le philosophe de Chéronée et le poète de la rue Saint-Marc. Il n'y a pas jusqu'à Thomas, dont la plume était si rudement académique, qui n'ait voulu s'en mêler. A quoi tout cela nous a-t-il conduits? Connaissons-nous mieux les femmes? Je ne le pense pas. Pour avoir une histoire complète du beau sexe, il faudrait que l'historien fût une femme, et une femme de bonne foi (notez ces deux points-ci); encore n'aurions-nous que des Mémoires particuliers, qu'un épisode de l'histoire générale. L'existence d'une femme, et par conséquent sa pensée, ne peuvent-elles pas être modifiées à l'infini? Si celle qui se charge de tenir la plume n'a que de l'esprit, qu'aura-t-elle à nous dire? Si elle a reçu la grâce et la beauté en partage, voudra-t-elle tout nous dire? L'une péchera par ignorance, et l'autre par réticence.

Je m'en rapporte à vous, Madame; avouez

qu'il y a des secrets qu'on ne révèle jamais; avouez que jamais aucune femme ne consentira à nous guider dans ces routes compliquées de la coquetterie, à nous initier à ces mystères plus impénétrables que ceux de la bonne déesse. Avouez que le cœur d'une femme est un abîme dont nul n'a encore sondé les profondeurs, et que toutes celles qui essaieront de se peindre elles-mêmes ne se peindront jamais qu'en *buste*.

Toutefois voici venir M. Lacretelle l'aîné, qui a sans doute trouvé la pierre philosophale, et qui va nous révéler le mot de l'énigme. Non, Madame, ce n'est point là son projet; son but est de prouver *que les femmes auront plus à se louer du renouvellement des lois et des mœurs par les principes philosophiques, que de la vieille galanterie de nos pères.* Laissons-le s'égarer, et sans essayer de le suivre dans le développement de son système, contentons-nous de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques pensées isolées, qui ont également les femmes pour objet. Les rigoristes en trouveront la morale un peu relâchée, peut-être; mais

qu'ils se rappellent le but de M. Lacretelle ; et ils seront forcés de reconnaître qu'au moins il est conséquent dans son système. Ainsi, après avoir dit que l'estime publique a plusieurs degrés, il ajoute : Que cette indulgence est plutôt un progrès qu'un relâchement dans les mœurs et la morale. Il ne veut pas non plus qu'on regarde un égarement du cœur, dans une femme bien née, comme un lâche oubli de ses principes.

Tout cela est conséquent, je le répète, et il n'y a pas de doute qu'il ne se rencontre beaucoup de femmes qui trouveront cette philosophie extrêmement commode, et qui préféreront ces nouveaux principes aux préceptes surannés d'une morale antique et à la vieille galanterie de nos pères. Plutarque, dans l'ouvrage dont il a été question plus haut, parle d'une île de l'Archipel, où, dans l'espace de sept cents ans, on ne put citer un exemple ni d'une faiblesse dans une jeune personne, ni d'un adultère dans une femme. Il est probable que les choses se seraient passées bien différemment si M. Lacretelle en eût été le législateur, et s'il eût pu y implan-

ter les principes de cette philosophie transcendante dont ne s'étaient douté ni Aristote ni Platon.

Le chevalier de Boufflers, dans une petite pièce de vers, que vous ne connaissez probablement pas, parce qu'elle est un peu plus qu'érotique, affirme que le *cœur est tout.* C'est aussi, à ce qu'il paraît, l'opinion de M. Lacretelle ; car le *cœur* joue un rôle important dans ses pensées. Il y paraît sous toutes les formes et s'y reproduit sous toutes les couleurs. Ici, c'est une jeune personne pour qui la pensée des larmes de sa mère est une garde sur son *cœur ;* là, ce sont des femmes qui se décident plutôt par ce qui frappe sur leur *cœur* que par ce qui est dans *leur cœur ;* ailleurs, l'espérance étant la religion des personnes douées de la tendresse du *cœur*, leur ôter cette pensée, c'est leur arracher le *cœur.* Vous verrez plus loin que nous n'avons pas le droit de tourmenter les *cœurs ;* qu'un heureux sentiment est sur le *cœur* d'une femme comme un trésor encore scellé ; qu'il y a des sentimens cachés dans le *cœur* d'une femme ; que madame de Sé-

vigné avait du charme dans le *cœur;* que, pendant la révolution, les femmes eurent de bons sentimens dans le *cœur*. Viennent ensuite les *jeunes cœurs*, dans lesquels on enfonce, dit-il, des sentimens qu'ils repoussaient, dont on compromet la vertu dans les rigueurs d'un mariage sans amour. M. Lacretelle, tout aîné qu'il est de M. Lacretelle le jeune, qui a cinquante ans, s'intéresse vivement aux *jeunes cœurs:* en preux et loyal chevalier, il prend leur défense en toute occasion.

Cependant, il faut l'avouer, toutes ses pensées n'ont pas trait au *cœur*. En voici, par exemple, une d'un genre tout différent : c'est de la morale haute et neuve sur-tout. Écoutez! écoutez!

« On se rend ses malheurs bien amers en
» les aggravant par ses fautes. »

Je pourrais vous en citer vingt autres de la même force. Vous vous imaginerez peut-être que c'est là de la niaiserie pure, présentée sous une forme doctorale : hélas! Madame, je dois avouer à ma honte que, comme vous, j'ai été tenté de le croire; mais n'en

doutez pas, c'est de la profondeur. *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas,* a dit quelqu'un qui s'y connaissait. Certainement M. Lacretelle marche sur l'une de ces deux lignes. Sur laquelle ? C'est ce que je n'ose décider ; mais il est facile de voir qu'il se soucie peu de la grâce, et qu'il ne croit pas, comme son ami Diderot, que pour écrire sur les femmes, il faille *tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel, et mettre sur ses écrits la poussière des ailes du papillon.* Il vise à la force, à la profondeur. Ses pensées sur les femmes sont fortes, substantielles, et je les comparerais volontiers à ces morceaux de plomb que la douane attache à ces gazes légères qui nous viennent d'Italie.

En voici assez et peut-être trop sur M. Lacretelle : passons aux théâtres. Rien de remarquable depuis la rentrée. L'Opéra, immobile et fixe dans ses principes, a repris le cours ordinaire de ses léthargiques représentations. On espère cependant que le nouvel administrateur va lui imprimer un mouvement salutaire, et que des mesures vigou-

reuses sont prises pour faire marcher d'accord l'immense phalange des danseurs et la nombreuse armée des chanteurs. Je souhaite toutes sortes de succès à M. Persuis; mais que pourra toute sa puissance contre les mille et un accidens auxquels sont sujettes les déesses de l'Opéra, les rhumes, les entorses, etc. Et remarquez bien qu'ici les *et cætera* ne sont pas pour la forme.

M. Choron, auquel succède M. Persuis, n'avait point, à ce qu'il paraît, cette vigueur nécessaire pour diriger une grande administration. Les fils, trop compliqués, se brouillaient dans sa main et l'enlaçaient lui-même. M. Choron est un élève très-distingué de l'ancienne école polytechnique ; il s'avisa, lorsqu'il avait à peu près une trentaine d'années, de se faire musicien. Il parvint promptement, par le moyen des sciences exactes, à connaître parfaitement la théorie de l'art et à démontrer par A plus B comment on devait procéder dans la composition ; mais il y a une distance incommensurable entre la théorie et la pratique ; ce sont, pour me servir d'un langage familier à M. Choron,

deux lignes parallèles qui se rencontrent à l'infini. Avec ses principes irréprochables dans la spéculation, il parvint à composer des élémens de musique qui eurent du succès. Son *Dictionnaire des Musiciens* jouit d'une grande estime parmi ceux qui y sont favorablement traités, et M. Choron, qui sait très-bien qu'on ne doit d'égards qu'aux vivans, leur a fait une assez bonne part à tous. Point de mince croquenote, point de chétif exécutant qui n'ait son petit article; je ne sais point si les marchands de colophane même ne s'y trouvent pas honorablement mentionnés, et il est bien doux de lire son nom imprimé dans un dictionnaire, en petites capitales. Vous me demanderez peut-être quels sont les œuvres de M. Choron; quelles partitions il a enfantées. Je vous l'ai dit, Madame, il y a l'infini entre la théorie et la pratique, entre les principes et leur application; aussi je me trouve dans la dure nécessité de vous avouer que tous les travaux de l'ancien directeur de l'Opéra se bornent à une romance!.... Il a mis toute sa gloire musicale sous la garde de *la Sentinelle*.

Les Français, pour rouvrir l'année théâtrale, ont donné *Britannicus*, *la pièce des connaisseurs*. S'il en est ainsi, il faut en conclure que les connaisseurs ne sont pas aussi rares qu'on s'est toujours plu à le dire, car la foule était considérable. Mais c'est un parti pris, le siècle se calomniera toujours lui-même. Vous savez, Madame, avec quelle supériorité Talma joue le rôle de Néron; je puis vous assurer que dans cette représentation il n'a pas été inférieur à lui-même: c'est beaucoup dire; car il y a bien des personnes qui croient, et peut-être ont-elles raison, que rien dans la nature ne peut rester stationnaire; qu'il faut nécessairement avancer ou reculer, acquérir ou perdre; un état de station parfaite supposerait la cessation absolue du mouvement, ce qui est contre toutes les lois de la physique. S'il en est ainsi, j'aime mieux croire que le talent de Talma va *crescendo*. Cet acteur est parti; et, après une tournée dans les départemens, il se rendra à Londres, où il y a une souscription remplie pour deux soirées. Chaque souscripteur paie deux guinées. On dit que la recette de

chaque soirée s'élevera à vingt mille francs.

Au défaut de pièces nouvelles, l'Opéra-Comique a offert au public une nouvelle salle. Cette restauration est due aux soins de M. Ciceri, jeune artiste d'un talent distingué, et qui entend parfaitement tout ce qui tient à l'art du décorateur. Les dessins et les ornemens de la nouvelle salle ne peuvent qu'ajouter à sa réputation. La décoration en est riche, l'or y éclate de toutes parts; cependant je ne pense pas qu'on soit tenté d'adresser à M. Ciceri le même reproche qu'à cet artiste grec qui avait fait une Vénus chargée d'ornemens : *Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche.*

L'Odéon continue à prospérer sous l'heureuse influence de son nouveau directeur. Clozel, qui était allé faire le *mauvais sujet* en province, est revenu à l'ombre de ses foyers domestiques.

Madame Catalani, qui a toujours le titre de directrice du théâtre royal Italien, continue ses courses triomphales à travers l'Europe. Elle semble se multiplier; c'est l'omniprésence dont parle M. de Pradt. Les jour-

naux s'évertuent à la suivre et ne peuvent l'atteindre ; ils la disent à Naples, et elle est à Rome ; ils annoncent qu'elle est en Italie, et la voilà à Vienne ; au moment où ils s'imaginent la joindre en Autriche, elle est en Prusse ; elle visite tous les petits princes, donne des concerts chez tous les électeurs ; en un mot, elle est partout, excepté où elle devrait être.

Depuis long-tems le Vaudeville nous promettait *le Prince en goguettes :* on vient enfin de le produire sur la scène. Le nom des deux auteurs avait attiré une foule immense. On était curieux de savoir ce qui résulterait de cette singulière association du joyeux Désaugiers et du larmoyant Bouilly, de Jean qui pleure et Jean qui rit. Deux élémens si hétérogènes, mis dans le même alambic, n'ont donné pour résultat net que du *caput mortuum :* pourquoi diable aussi M. Bouilly s'avise-t-il de se mettre en goguettes.

Vous avez entendu parler, Madame, d'une brochure qui a pour titre *l'Art d'obtenir des*

Places. Des observations fines et spirituelles; une connaissance approfondie des mœurs burocratiques, des habitudes locales du personnel et de la statistique des différens ministères, lui ont obtenu quelque succès; et vous savez qu'il y a dans Paris une foule de petits auteurs qui se cramponnent aux succès de circonstance pour en profiter, et pour coudre, comme dit Montaigne, à la peau du lion un petit lopin de celle du renard. La brochure a donc enfanté *le Solliciteur*, que l'on vient de donner aux Variétés. L'auteur, toutefois, a prouvé en plus d'une rencontre qu'il n'avait pas besoin de secours étrangers, et que ce qu'il tenait de son propre fonds valait bien ce qu'il empruntait aux autres : cette dernière pièce le prouve mieux que tout ce que je pourrais dire. Avec un pareil thême, il est singulier qu'un homme d'esprit n'ait fait qu'une pièce froide et qui a dû en grande partie son succès au jeu de Potier. Ce n'est pas cependant qu'on n'y reconnaisse une main exercée : il y a des mots heureux, du trait et des saillies. Mais les invraisemblances abondent, les personnages

groupés autour du principal caractère sont insignifians et frappés de glace. La pièce cependant attire la foule, et elle doit ce concours aux éloges unanimes que lui ont donnés les journaux. Néanmoins je crains que de pareils succès ne finissent par être funestes aux Variétés, et que l'ennui, ainsi que le solliciteur, ne se glissent imperceptiblement à leur suite.

Vous ne vous êtes point trompée, Madame, au sujet de la traduction du distique latin sur la rougeole de madame la duchesse de Berry; le respectueux silence des journalistes révélait assez l'illustre auteur. Vous connaissez un quatrain plein de grâce sur un éventail; en voici un autre beaucoup moins connu, et qui est de la même main; il fut fait en 1783, lors de la première ascension de Montgolfier.

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers,
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

Je vous envoie la seconde édition des mémoires de Louis XVII, par M. Eckard. La promptitude avec laquelle s'est épuisée la première est une preuve non équivoque du mérite de l'ouvrage; c'est ce que jusqu'ici on a publié de plus exact et de plus complet sur cette matière : le sujet est du plus haut intérêt; et vous ne pourrez, sans répandre des larmes, lire la touchante et douloureuse histoire d'un jeune prince qui fut seulement montré à la terre, et qui de la royauté ne connut que les malheurs.

Madame de Genlis, toujours infatigable, vient de publier des Mémoires du marquis de Dangeau. C'est une compilation extraite de soixante volumes in-folio : quelle patience! quelle tenacité! quel courage pour affronter ces énormes piles de bouquins. Quand s'arrêtera madame de Genlis? Nul ne peut le prévoir : il n'y a rien de terrible comme une femme qui s'est mise à écrire et qui n'a plus autre chose à faire.

Un écrivain, qui depuis long-temps a consacré, dans le *Journal des Débats*, sa plume élégante et facile à la défense des vrais principes et des saines doctrines, M. Dussault, se propose, dit-on, de publier incessamment un ouvrage en trois volumes in-8°. qui aura pour titre : *Tableau de la littérature au dix-neuvième siècle*. Le premier volume contiendra l'introduction, c'est-à-dire l'histoire des progrès et des variations de la littérature jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle; le second et le troisième présenteront des notices par ordre alphabétique sur tous les auteurs vivans ou qui vivaient encore pendant cette période de dix-sept années. Nous sommes en général très-friands des jugemens contemporains, parce que nous espérons le scandale : aussi les libraires sont-ils à l'affût de cet important ouvrage; et je sais, de très-bonne part, que deux d'entre eux ont déjà offert une somme de douze mille francs à l'auteur.

Vous voyez que les productions de l'esprit

se vendent assez bien. Vous savez quelles propositions avantageuses ont été faites à madame de Staël, en France et dans l'étranger, au sujet de son *Histoire des États-Généraux*. J'ai entendu dire que tout récemment on vient d'offrir en Angleterre, à M. de Chateaubriand, une somme de deux cent mille francs pour l'impression de ses ouvrages, avec l'engagement, toutefois, qu'il prendrait d'ajouter quatre volumes. J'ignore quelle réponse a été faite à cette proposition; si M. de Chateaubriand ne l'a pas acceptée, ce n'est certainement pas faute de pouvoir fournir les quatre volumes en question: car personne n'ignore qu'il a en portefeuille les *Abencerrages*, sa tragédie de *Moïse*, et deux volumes de l'*Histoire des Valois*. Ce qui n'est pas aussi connu, c'est qu'il vient de recouvrer depuis peu de tems un *Voyage en Amérique*, dont il avait laissé le manuscrit en Angleterre, et qu'il croyait perdu sans retour. Cet ouvrage, composé dans le feu de la première jeunesse, et écrit sous l'inspiration des lieux, formera quatre volumes in-8°. Je m'empresse de vous trans-

mettre cette bonne nouvelle, n'ignorant pas le haut intérêt que vous attachez à tout ce qui sort de la plume de cet illustre et noble écrivain.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de madame de Staël : les journaux vous ont appris les inquiétudes que sa santé a données à ses amis. Ces inquiétudes sont calmées : elle est rendue aux lettres et à l'amitié. Je vous envoie une élégie qui a été composée sur sa convalescence. L'auteur ne l'a confiée qu'à moi. C'est une bonne fortune; je veux que vous en ayez les prémices. J'ai promis à l'auteur de garder son secret; ainsi je vous laisse deviner son nom. Au reste, vos recherches seront circonscrites dans un très-petit cercle, car il y a peu d'hommes aujourd'hui qui possèdent à ce degré la langue poétique, et dans les vers desquels vous puissiez trouver l'élégance, la mélodie et le charme singulier qui règnent dans ceux-ci; ils sont dignes de celle à qui ils sont adressés : c'est beaucoup dire, sans doute, mais peut-être n'est-ce pas trop dire.

Vous savez que dans le roman de *Corinne*, lorsque l'héroïne est sur le point de mourir, elle dit à Oswald : « Regardez si, lorsque je mourrai, ces nuages que j'aperçois ne voileront pas la lune. » C'est à ce passage que le poète fait allusion dans sa première strophe.

LA CONVALESCENCE.

A CORINNE.

Pourquoi ce deuil, ces pleurs, et ces mortels ennuis ?
Quelle voix a chanté l'hymne affaibli des ombres ?
Et pourquoi ces nuages sombres
Prêts à voiler l'astre des nuits ?

Ecoutons ! c'est la voix de Corinne mourante ;
Et son ame est semblable à la fleur odorante
Qui rend plus de parfums aux approches du soir.

« Adieu, souvenir de l'enfance,
» Toi que j'aime, Italie, adieu !
» Adieu ! devant la mort la vie est sans défense,
» Et se retire au sein de Dieu.

» Je promis d'honorer ce beau nom de Romaine,
» Hélas ! je n'ai montré de moi que ma douleur ;
» Mais sans la fièvre du malheur
» J'aurais vu de bien haut la destinée humaine.

» D'intimes sentimens, dans l'ombre du trépas,
» Des pensers, sublimes peut-être,
» Avec moi vont s'éteindre, avec moi disparaître;
» Bien que je sois célèbre, on ne me connaît pas.

» La fleur qui s'entr'ouvre et se fane,
» La jeunesse, les arts, les parfums, la beauté,
» Le nuage fuyant dans l'azur diaphane,
» Me parlaient d'espérance et d'immortalité.

» J'aimais des nuits d'été la lointaine harmonie.
» Le midi m'enivrait de sa douce langueur,
» Et je demandais au génie
» Le don de révéler mon cœur.

» J'aimais l'aube du jour, ses vapeurs végétales;
» Notre air, nos orangers, notre soleil couchant:
» Mon ame est dans mes vers; mais des muses fatales,
» L'amour et le malheur dictent mon dernier chant.

» Ici, de notre cœur s'apaise les orages;
» Vous nous en répondez, tombeaux silencieux!
» Oh! que n'ai-je plus tôt, à l'abri des naufrages,
» Caché ma tête dans les cieux!

» Mais l'ange de la mort à le suivre m'invite;
» Une profonde nuit environne mes pas:
» Adieu! j'appartiens au trépas:
» Il s'arrête ce cœur qui palpitait si vîte.

» Faible et prête à monter vers un autre séjour,
» J'appelle mes amis, j'aime à compter leur nombre

» On dirait que je suis une ombre
» Qui ne veut pas s'enfuir aux approches du jour.»

Elle se tait..... O vous, dont j'ai vu les alarmes,
Qui du dieu d'Epidaure embrassiez les genoux,
Consolez-vous, Corinne est rendue à nos larmes,
Et sa vie est encore à nous!

Viens revoir ces beaux jours, âge d'or de Cybèle,
Corinne, le soleil ramène son flambeau;
Parle-nous d'avenir et non pas de tombeau;
Viens, le ciel est d'azur et la nature est belle.

Laisse mourir avant le tems,
Celui pour qui la mort ressemble à l'espérance,
Qui voit la primevère avec indifférence,
Sans être averti du printems.

C'est à lui de mourir, car sa vie est amère;
Pour lui l'enfance même eut des jours orageux:
Il fuyait à l'écart, et souvent dans ses jeux
Il crut voir l'ombre de sa mère.

Au feu des passions son ame osa s'ouvrir,
Son ame ne sait rien pourtant de leur délice;
C'est la fleur ouvrant son calice
A des rayons trompeurs qui doivent la flétrir.

Il n'aime plus sa lyre, autrefois tant chérie;
Il n'aime plus..... L'infortuné,
En blasphêmant son Dieu, quelquefois il s'écrie:
« Comprends-tu le malheur, toi qui nous l'as donné! »

Ah ! qu'il meure ; mais toi, prêtresse du génie,
Tu vivras, tu vivras pour un monde enchanté ;
La mort n'osera pas, sous l'œil de Polymnie,
Interrompre ton vol vers l'immortalité.

Peut-être quelque palme, à nos mains échappée,
Est due à tes brillans travaux ;
Peut-être es-tu choisie entre mille rivaux
Pour tenter les hasards de la haute épopée. *

Ta main ressaisira ce luth mélodieux
Que suspendit le Tasse au cyprès d'Idumée ;
La muse te suivra dans la plaine embaumée,
Sous l'arbre de l'encens qu'elle dispute aux dieux.

Vois l'inspiration, planant sur tes demeures,
De gloire et d'avenir composer ton destin ;
Plus légères pour toi qu'un soufle du matin,
Vois s'envoler tes doctes heures.

Oh ! que j'aime ta muse et son chaste entretien !
Ta muse, de ton ame explique le mystère ;
Que croire désormais s'il était sur la terre
Un cœur plus secourable et plus vrai que le tien?

Si nous n'avions l'espérance de l'ouver-

* Poëme de Richard.

ture prochaine du Salon, nous serions pendant quelques mois menacés d'une grande stérilité. Je vous ai parlé du départ de Talma; Garat et sa femme sont en tournée; madame Gaïl s'est embarquée à Calais. Ces départs n'intéressent que nos plaisirs, et il en est de plus importans. Le duc de Wellington se rend à Londres; M. de Talleyrand à Valençay, et M. de Barente en Auvergne. L'abbé de Pradt est allé faire ses Pâques à Clermont, et M. Fiévée écrit l'histoire dans son château.

Je ne terminerai point cette Lettre sans vous dire quelques mots d'une brochure qui est étalée avec profusion sur toutes les boutiques de libraires; elle a pour titre: *Le Gentilhomme et le Paysan.* On y voit figurer un M. de Fierenville, caricature grotesque, affublée de tous les ridicules, et qui ne procède que par le mot *canaille,* car c'est ainsi que sont faits tous les gentilshommes. En regard de ce personnage, est un paysan, nommé Lerond, qui a fait ses études et qui

jouit d'une certaine aisance. Le gentilhomme ne dit et ne fait que des sottises, c'est dans l'ordre; il semble ignorer que pendant vingt-cinq ans de révolution nous avons appris à penser; il prétend traiter ses vassaux comme tous les seigneurs traitaient autrefois les leurs; c'est-à-dire qu'il ne les appelle que *coquins*, et qu'au moindre signe de mécontentement il les fait jeter en prison. Lerond, qui a le sentiment de sa dignité de paysan, résiste, car l'insurrection est le plus sain des devoirs. Il faut le faire arrêter. Mais quels moyens employer? Vous allez frémir, Madame; songez que l'anecdote est authentique. Lerond, à qui on a fait observer qu'un habit neuf qu'il porte est beaucoup trop large, répond : Je n'aime pas être gêné, moi; j'aime que mes habits soient amples, *vive l'ampleur!* Sur-le-champ il est arrêté. Comment, arrêté? direz-vous. — Oui, Madame, arrêté. Ne devinez-vous pas tout le parti qu'on peut tirer de la consonnance? Il a crié *vive l'empereur!* Avez-vous jamais rien vu de plus diabolique et de plus infernal? C'est pourtant ainsi que sont faits tous les gentilshommes. Enfin, le

jour de la justice arrive : Lerond est rendu à la liberté, et M. de Fierenville est contraint d'abandonner son château. Dieu nous garde des gentilshommes! car, Madame, voilà comme ils sont tous. Demandez plutôt à Lazarille !

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE

POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N.° 4.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1818.

(N° 4.)

LETTRES CHAMPENOISES.

LETTRE QUATRIÈME.

La *Politique* nous laisse quelques momens de répit, Madame, et j'en profite pour vous entretenir de ce que vous aimez par-dessus tout, la *Littérature*. Quant à la *Morale*, lorsque l'occasion d'en glisser quelques mots se présente, j'en profite, mais je ne la recherche pas; je sais trop que pour que la morale soit véritablement une chose de *bon goût*, il faut qu'elle soit servie à point. Combien de gens dont tout le malheur dans la vie a été de ne jamais arriver à tems!

Il faudra pourtant bien dans quelques mois aborder les grands intérêts, monter à la tribune avec nos orateurs, et traiter les hautes questions. Alors comme alors. En attendant, revenons à nos moutons.

Dans une de mes précédentes, je me plaignois du long et obstiné silence de M. de Fontanes; je regrettois que cet illustre écrivain, placé si haut dans l'estime publique et comme poëte et comme orateur, n'eût pas donné plus de gages à cette estime; je regrettais que cette immense réputation n'eût qu'une puissance négative, qu'une force d'inertie, et tournât, pour ainsi dire, sur la pointe d'une éguille; il vient enfin de rompre ce silence, et de tirer du milieu des richesses entassées dans son portefeuille, une ode *sur les Tombeaux de Saint-Denis*.

Il n'y a qu'heur et malheur dans cette vie, Madame, et véritablement le ciel se montre parfois *bien inégal à l'endroit des hommes*. Tel individu a passé sur la terre sans avoir été seulement aperçu, à qui il a fallu plus d'industrie et de génie pour

vivre un seul jour, qu'à un ministre pour gouverner tout un royaume. Rien de ce qu'il a entrepris ne lui a réussi ; semblable au bouc émissaire dont parle la Bible, la malédiction de tout Israël sembloit accumulée sur sa tête; enfin, après s'être bien tourmenté et avoir tenté tous les chemins pour arriver, il est mort à la peine, sans avoir pu obtenir une place de 600 francs, qui était le point de mire de toutes ses espérances, et le dernier terme de son ambition. Tel autre, au contraire, poussé par le souffle heureux de la faveur, a toujours vogué sur des mers tranquilles ; sa voile, ornée de pourpre et couronnée de fleurs, n'a jamais connu que les zéphyrs; le malheur a tremblé devant lui, et autour de sa personne semble tracé comme un cercle immense que n'a jamais osé franchir la mauvaise fortune; tant il est vrai, Madame, qu'il n'y a qu'heur et malheur dans cette vie.

Gilbert compose une ode sur le *Jugement dernier*, et on ne daigne pas en lire

une strophe au sein de l'Académie; M. de Fontanes y lit la sienne, elle enlève tous les suffrages; il la fait imprimer; tous les journaux (chose insigne! chose inouïe!), tous les journaux le louent sans restriction. Quel tour de force, ou, pour mieux dire, quel tour d'adresse que de mettre une fois en leur vie tous les journalistes d'accord! Je ne crains pas de le dire, on chercherait vainement dans la république des lettres un seul écrivain à qui il fut donné de réunir en sa faveur un tel assentiment, et d'imprimer une même impulsion à tant de juges qui semblent avoir pris pour principe de marcher en sens contraires, et qui donnent à gauche uniquement parce que leurs confrères ont pris à droite.

De deux choses l'une : ou il y a dans cette ode un mérite tellement transcendant qu'elle commande impérieusement l'admiration; ou il y a quelque chose de tellement magique dans cette silencieuse renommée de M. de Fontanes, quelque chose de tellement imposant dans son nom, que la critique

pétrifiée ne trouve plus de paroles devant lui.

Il y a en effet, Madame, bien plus qu'on ne pense de ces gens qui ne jugent que sur l'étiquette, et qui ont besoin de connaître le nom de l'auteur avant de laisser échapper ou l'éloge ou le blâme. De pareils juges n'ont et ne peuvent avoir de conviction intime; ils reçoivent leurs admirations toutes faites, et n'ont que des estimes de tradition. Admirateurs des anciens, parce qu'il faut bien admirer quelque chose; exclusifs et retranchés dans leurs vieilles opinions, ils parcourent éternellement le même cercle; ils ont certains dogmes reçus qui composent leur religion littéraire, et qu'ils n'ont jamais eu la témérité de soumettre à la discussion et à l'analyse. Malheur à qui leur proposerait d'admettre un nom nouveau dans leur calendrier! malheur à qui viendrait leur dire que quoique la tombe n'ait pas encore sanctifié la réputation de Le Brun, il n'est pourtant pas tout-à-fait indigne de nos hommages; pleins d'une sainte terreur, ils recuIeraient devant

ce sacrilége en criant de toutes leurs forces : *tolle ! tolle ! crucifige eum.*

Toutefois, je ne sais par quel heur inconcevable, M. de Fontanes a trouvé grâce devant ces éternels contempteurs, qui se révoltent et se cabrent dès qu'on veut leur imposer une admiration nouvelle ; c'est sans doute une suite de cette destinée si singulièrement heureuse, et dont je vous parlais tout à l'heure. Quant à moi, Madame, à qui ni les noms ni les titres ne peuvent imposer ; moi, dont l'opinion sans doute est de peu de valeur, mais qui ai du moins le mérite rare de l'impartialité, je dirai la vérité, je la dirai sur les toits : je marcherai dans mon indépendance, et l'on ne me verra point humilier mon front sous les fourches caudines. Au milieu des dédains superbes, ou des lâches complaisances de ceux qui se sont constitués juges, c'est un assez beau rôle que celui de représentant de l'impartialité publique.

Revenons à l'ode de M. de Fontanes. Et d'abord, Madame, est-ce bien une ode ? Et peut-on donner ce nom à une pièce de vers

par cela seul qu'elle est divisée en strophes? Je ne le pense pas. Ce qui constitue essentiellement l'ode, c'est le mouvement lyrique ; et par mouvement lyrique, je vous prie de croire que je n'entends pas les *que vois-je ? les que dis-je ?* et tout cet attirail de points d'admiration, ressource ordinaire de ces Pindares de contrebande qui suent à froid, et montent sur des échasses pour paroître grands. Je n'entends même pas le mouvement d'une strophe, quelque beau qu'il puisse être. Je veux parler de cette inspiration première, de cet esprit divin qui anime, remplit et vivifie toute la composition ; et, dans ce genre, le plus beau modèle que l'on puisse citer parmi les anciens et les modernes, c'est, sans contredit, l'ode de Le Brun sur le vaisseau *le Vengeur*.

Ce que M. de Fontanes appèle une ode, ne me semble avoir aucune des conditions requises pour mériter ce nom ; et véritablement on est étonné du peu de peine que le poëte s'est donnée pour trouver un plan,

et imprimer une marche lyrique à son sujet. Quelle fiction insipide et usée que celle de ce vieillard, de ce *prêtre saint!* Son discours, qui dure si long-temps, pourrait durer bien plus long-temps encore; et il n'y a pas de raison pour qu'il ne consacre pas successivement des vers à chacun des rois des trois dynasties. De cette manière, nous aurions une histoire complète de France, et j'avoue que j'aimerois tout autant l'avoir en strophes de M. de Fontanes, qu'en madrigaux, comme la voulait faire cet autre.

Pour couper la monotonie fatigante d'une narration, qu'a fait le poète? Il a eu recours aux *où suis-je?* aux *je frémis!* formules dont il n'est plus permis de faire usage aujourd'hui, et qu'on abandonne à l'inexpérience des écoliers. Thomas, dans sa *Pétréïde*, a eu à décrire une scène à-peu-près du même genre; mais quelle différence dans la conception! Il suppose que la liberté a conduit le Czar au milieu des tombeaux de Westminster, afin de lui donner les hautes et importantes leçons de la royauté. Il y a

d'abord dans cette idée quelque chose qui impose. La scène a je ne sais quoi de dramatique et de solennel. Ce n'est point un froid vieillard qui raconte, ce n'est point un exilé sans nom qui écoute; c'est le fondateur d'un empire, c'est le Czar, c'est la liberté personnifiée qui frappe sur les pierres sépulcrales, et en fait sortir les royales ombres avec tout le cortège de leurs vices ou de leurs vertus. Tout est grand dans ce tableau; tout est mesquin dans l'autre. C'est ainsi qu'il faut inventer; et ici, Thomas me paroît bien supérieur à son illustre ami M. de Fontanes.

Quant à ce qui regarde l'exécution, on y trouve certainement cette correction qui caractérise tout ce qui sort de la plume de M. de Fontanes; mais je ne sais par quelle fatalité à côté de la correction vient presque toujours se placer la faiblesse. C'est ici le cas; l'auteur s'est bien gardé de prendre *ces ailes de flamme qui ravissent une âme au celeste séjour;* il se contente d'aller terre à terre: les strophes se succèdent et

marchent tout doucement. Ce n'est point ce torrent impétueux que peint Horace en parlant de Pindare ; c'est ce ruisseau tranquille auquel Diderot comparoit Laharpe. « Il coule, mais il ne bouillonne pas; il n'ar» rache point la rive, et n'entraîne avec lui » ni les hommes ni les habitations; et ne » trouble, n'abat, ne renverse et ne con» fond point; il me laisse aussi tranquille que » lui; je vais où il me mène, comme dans » un jour serein, lorsque le lit de la rivière » est calme, j'arrive à Saint-Cloud en » batelet ou par la galiote. » C'est ainsi, Madame, qu'avec M. de Fontanes nous arrivons à Saint-Denis.

Maintenant, pour vous donner une idée complète de l'ode, il faudroit entrer dans la critique de détail; mais je m'en abstiendrai, parce que c'est en général une mauvaise manière de faire connoître un ouvrage, et que d'ailleurs elle ne prouve rien. Telle ode, par exemple, offre des taches nombreuses qui cependant est bien plus forte, bien plus haute, que telle autre qui ne pré-

sente presque rien à reprendre, parce qu'elle est jetée toute entière dans ce moule de médiocrité qui, à coup sûr, n'est pas l'*aurea mediocritas*.

Je ne vous citerai donc pas comme faibles, prosaïques ou barbares, les vers suivants :

Déjà la bassesse envieuse,
L'impiété séditieuse,
Et la rapine sans pudeur,
. . . .
Ainsi regagnent la contrée.
. . . .
Cependant leur rage trompée,
N'en a que plus d'acharnement.
. . . .
Enfin j'ai vu combler l'injure.

Je ne vous dirai pas que ces deux vers :

Sur ces caveaux dont les *ténèbres*
Cachent des destins si *brillants*.

renferment une misérable antithèse digne des tréteaux de Brunet.

Je ne vous dirai pas qu'il convient peu, dans une ode sur la violation des tom-

beaux de Saint-Denis, de caractériser un roi par l'épithète de *destructeur des Templiers*.

Je ne vous dirai pas que *fatal* et *nuptial* n'ont jamais rimé ensemble; qu'en général, les rimes sont d'une faiblesse extrême, et que dans l'ode, des *rimes suffisantes* ne suffisent plus, surtout depuis que Le Brun et Delille ont montré jusqu'où pouvoit aller la richesse des consonnances. Ces observations, quelque justes qu'elles puissent être, ne prouveroient rien contre M. de Fontanes, si des beautés supérieures rachetoient ces taches légères; malheureusement ces beautés on les cherchent en vain; ce qui manque dans cette ode, c'est l'invention, c'est le feu sacré; et s'il y a un reproche sérieux et fondé à faire à l'auteur, ce n'est point sur ce qu'il a mis dans son ode, mais sur ce qu'il n'y a pas mis.

Passons à un autre sujet. Vous m'embarrassez singulièrement par le problême que vous me proposez, il n'est pas d'une solution facile. *Si l'ouvrage n'est pas de lui*, dites-vous, *de qui donc est-il ?* C'est une double

difficulté entre laquelle vous me pressez, et dont il n'est pas aisé de sortir. Au reste, si je pouvais répondre l'une, il seroit peu important de répondre à l'autre. Ces mémoires ont sans doute un grand air de vérité; mais en y regardant de très-près, on découvre la peine infinie qu'on s'est donnée pour y mettre du naturel; on remarque une singulière affectation dans cette négligence imprimée au style, affectation qui se trahit par les *car* et les *parce que* qui n'y sont pas prodigués sans dessein. On ne peut nier que l'imitation ne soit faite avec une certaine adresse; on a mis dans l'ouvrage beaucoup de cet esprit abrupt, de ces incises fréquentes, de ces réflexions brèves et soudaines, qui tendent à lui donner une physionomie originale; cependant je doute fort de son authenticité. C'est un calque et non un type primitif. Plusieurs y ont mis la main, l'un aura fourni les faits, l'autre les vues, un troisième les réflexions, et tous y auront apporté leur contingent d'esprit, car l'esprit y abonde. Il y en a

à toutes les lignes, à tous les mots. Je persiste à croire que c'est une mystification, mais une mystification supérieurement faite.

Vous n'avez point deviné, Madame, le véritable auteur des vers sur la convalescence de madame de Staël ; ils ne sont pas, ainsi que vous le présumez, de M. Baour-Lormian. Quelque mérite qu'il puisse y avoir dans cette élégie, je ne sais point si celui à qui vous l'attribuez ne serait pas véhémentement scandalisé de votre supposition. Vous n'ignorez pas qu'il a un grand talent ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que son amour-propre est cent fois plus grand encore. Il en faut dans un poëte, mais cependant pas trop n'en faut. Celui de M. Baour est dans les proportions gigantesques, dans des dimensions effrayantes ; enfin c'est, pour me servir d'une de ses expressions, un amour-propre pyramidal.

Quand il lui arrive d'admirer des vers, on peut parier à coup sûr que c'est lui qui les a faits. Ses hémistiches seuls ont le droit

de lui plaire ; ils sont l'objet exclusif de son culte ; il les regarde, il les admire ; il s'éloigne pour les voir en perspective, il se rapproche pour les examiner de plus près ; il est ravi, il est en extase, il est à genoux devant eux, il n'en a jamais vu d'aussi beaux, et en effet ils sont de M. Lormian. Heureux, cent fois heureux le poëte à qui il voudrait bien adjuger ses rognures ! celui-là serait sûr de son immortalité. Toutefois, je ne serais point assez hardi pour assurer celle de M. Baour, quelle que soit ma profonde vénération pour lui : car il avoue lui-même qu'il n'a pas le génie d'invention, et vous connaissez l'hémistiche fameux : *invente, tu vivras !* Mais pour le génie du style, M. Baour dit à qui veut l'entendre qu'il le possède au plus haut dégré. Aussi je crois qu'il a parfaitement rencontré son lot dans une traduction ; car tout ce qu'il a tiré jusqu'ici de son propre fonds ne s'élève guère au-dessus du médiocre. On attend avec impatience ce chef-d'œuvre qui, s'il faut en croire l'auteur, n'aura point d'équivalent.

Non seulement il le dit, mais il le prouve, et voici son dilemme. On convient généralement, dit-il, que pour l'invention et la peinture des caractères, le poëme du Tasse est supérieur à toutes les épopées connues; que lui manque-t-il donc? Un style qui soit de pair avec ses hautes conceptions. Eh bien! moi Baour, poëte de Toulouse, j'enrichis la Jérusalem des couleurs de ma poésie; je lui prête le charme infini de mes vers; *ergò* voilà un chef-d'œuvre tel que les siècles n'avoient osé l'espérer. Ceci, comme vous voyez, est mathématiquement démontré. Vous me direz peut-être qu'il n'est pas étonnant que M. Baour ait une si haute opinion de M. Lormian, puisque moi-même j'ai dit que ses vers rappelaient la divine harmonie des vers de Racine, j'ai fait plus, Madame, j'ai osé l'imprimer, et c'est là la plus grande sottise de ma vie.

Au reste, vous saurez que la capitale est sur le point de perdre M. Baour. Madame la baronne De. . . . . l'emmène dans son château, ou il passera l'été; elle veut que

la Jérusalem soit achevée à l'ombre de ses chênes. M. Grandmaison-Parceval est de la partie. Heureuse baronne, comme elle va s'amuser !

M. Lacretelle l'aîné, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, n'envahit pas toujours, Madame, toutes les pages du Mercure ; il ne disserte pas toujours sur les *femmes* ; il permet quelquefois aux abonnés de respirer, et cède le terrain à ses collaborateurs. Les abonnés, quelque rancune qu'ils puissent avoir d'ailleurs, ne peuvent s'empêcher de lui tenir compte de cette politesse ; ils lui sauront gré surtout de s'être éclipsé cette fois-ci, et d'avoir laissé la place à un article singulièrement remarquable sur la traduction de Robertson, par M. Suard ! (C'est la traduction, et non l'article qui est de M. Suard, prenez bien garde !) Si le Mercure en avoit souvent de pareils, il y a lieu de croire qu'il remonterait bien vite, et qu'il ne resterait pas toujours immédiatement au-dessous de zéro, où il est immobile et fixe depuis le sei-

gneur Visé de galante mémoire. L'article dont je vous parle n'est pas signé, et du milieu de la foule des rédacteurs il n'est pas facile de dégager l'inconnu; toutefois, si je ne pouvais pas dire précisément de qui il est, je dirais bien positivement et à coup sûr de qui il n'est pas. Ce morceau, plein de vues neuves, n'est pas moins remarquable par l'enchaînement des pensées que par le style, et j'avoue que si l'on me demandait ce que j'aimerais mieux avoir fait, ou de la traduction de M. Suard, ou de l'article sur sa traduction, je n'hésiterais pas un seul instant. Remarquez bien, Madame, que ce n'est ici que l'expression de mon goût particulier. M. Suard est certainement un académicien très-remarquable et très-utile. Personne ne fait avec plus de politesse et d'élégance les honneurs d'une séance académique; il y a même quelque chose de singulièrement piquant entre cette prévenance aimable, cette galanterie chevaleresque avec lesquelles il place les dames, et ce je ne sais quoi d'antique et de séculaire répandu dans toute sa personne.

M. Suard, Madame, est le dernier anneau de cette chaîne qui lie le dix-huitième au dix-neuvième siècle ; il est resté debout au milieu des ruines, il est toujours droit, très-droit ; la vieillesse l'a atteint sans le soumettre.

J'ai peu de choses à vous dire des théâtres ; nous touchons à ce qu'on appelle en termes de coulisse, la morte saison ; c'est le moment que choisissent nos Roscius pour leurs excursions départementales et leurs voyages d'outre-mer. C'est le temps de la récolte, et nullement la morte saison pour eux. Quant à ceux qui n'ont pas assez haute réputation pour lever tribut hors de la banlieue, ils abandonnent la ville et vont aux champs se reposer à l'ombre de leurs bois des fatigues de l'hiver. Le théâtre français n'est plus qu'une solitude immense. C'est alors que les doubles et les triples triomphent, et dominent, qu'ils s'emparent fièrement de l'affiche ; c'est alors que des noms jusques-là inconnus sont révélés au public, que des figures jusques-là inaperçues viennent se montrer aux banquettes.

Nous avons maintenant pour combler le vide un ancien élève du Conservatoire, M. Victor. Nouvel Atlas, c'est lui qui soutient tout le poids du répertoire. Tour-à-tour fils de Pœan, de Laïus et d'Agamemnon, il s'est affublé du manteau thébain, de la toge des ambassadeurs, et de la peau du lion de Némée. Hélas! tous ces costumes pompeux ont mal déguisé l'écolier de la rue Bergère. M. Victor n'est pas cependant dépourvu de moyens : il a de la représentation, et c'est un grand point ; mais, comme il est encore enveloppé dans son inexpérience, et qu'il a d'efforts à faire pour s'en débarrasser !

Faute de mieux, nous nous contentons de ce que nous avons, Madame. Prendre son mal en patience et ne point former des désirs qu'on ne peut satisfaire, voilà la vraie, la seule sagesse. *Sustine et abstine;* dans ces deux mots était toute la philosophie d'Epictète ; c'est peut-être tout juste entre ces deux mots que se trouve le bonheur. Pour en revenir au théâtre français, nous espérons que le retour de Talma redon-

nera une vie nouvelle à ce grand corps qui, pendant son absence, est comme étendu sans mouvement et sans vie. Nous espérons qu'alors on tirera de la poussière tant de tragédies qui s'indignent de l'obscurité des cartons, et implorent, depuis si long-temps, le grand jour de la scène. Car, Madame, nos richesses sont immenses dans ce genre; et par richesses, je désigne la quantité et non la qualité. On parle d'un *Phocion* et d'une *Mort de César*, par M. Royou; de deux *Clovis*, l'un de M. Lemercier, l'autre de M. Vienet; d'un *Saint-Louis*, encore de M. Lemercier; d'une *Frédegonde*, de M. Sourignières; d'un *Annibal*, de M. Firmin Didot; d'un *Scipion*, de M. Delaville; d'un *Vardeck*, de M. Ancelo; d'un *Duc de Bourgogne*, par M. de Formont; d'une *Cléopâtre*, par M. Soumet; et d'un *Turnus*, par M. P...... Vous serez peut-être étonnée, Madame, que l'on ose traiter le sujet de la mort de César après Voltaire; mais votre étonnement cessera lorsque vous saurez que la tragédie nouvelle n'a rien de

commun avec l'ancienne. César en est véritablement le héros. Quant au *Saint-Louis* de M. Lemercier, il avait été reçu avec acclamation il y a douze ans; il a été refusé avec acclamation il a trois mois; ainsi cette tragédie n'est plus sur les rangs. Il en est de même d'*Annibal* : M. Firmin Didot le livre non pas aux Romains, mais à l'impression; je vous en parlerai lorsqu'il aura vu le jour. *Vardeck* est un sujet tiré de l'histoire d'Angleterre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce même Vardeck est le héros d'un roman dont s'occupe en ce moment M. Dorion, auteur de deux poèmes : *La Bataille d'Hastings* et *Le Siège de Palmyre*. Le *Duc de Bourgogne* a été sur le point d'être joué, les répétitions ont eu lieu; mais qui peut prévoir les obstacles! l'auteur est maintenant en Valachie, et il n'y a guère d'apparence qu'on s'occupe de son ouvrage pendant son absence. J'ai entendu la lecture de cette tragédie; elle m'a paru renfermer de grandes beautés. J'en dirai autant de *Cléopâtre*, remarquable par de très-belles scènes et par

un style brillant de toutes les couleurs de la poésie. *Turnus* est d'un jeune homme dont le nom est tout-à-fait inconnu; mais je ne doute point qu'il ne soit destiné à être un jour l'ornement de nos fastes littéraires. Vous vous imaginez bien qu'Enée est un des principaux acteurs; et c'était une tentative hasardeuse que de confier à la muse tragique ce fils d'Anchise, ce pieux Enée, qui pleure quelquefois plus qu'il n'appartient à un héros; l'auteur a vaincu cette difficulté. Ce n'est pas l'amant de Didon qu'il nous représente, ce n'est point le perfide fuyant sur les ondes à la lueur du bûcher de la reine de Carthage; c'est le héros conduit par la volonté des Dieux, c'est le fondateur de l'empire romain. En regard de ce caractère, l'auteur a placé adroitement celui de Turnus, qu'il a peint des couleurs dont Virgile s'est servi pour représenter ce Mézence *contempteur des Dieux*. On voit sur-le-champ tout le parti que l'on peut tirer de l'opposition de ces deux caractères. Quant au style, c'est, je crois, la partie la plus remarquable de l'ou-

vrage, et pour vous mettre à même d'en juger, j'en citerai quelques fragments.

Diomède, après la chûte de Troie, désabusé de la gloire, s'est retiré avec quelques princes grecs en Italie, où il a fondé la ville d'Argos. Turnus lui rappelle ses anciens exploits et l'engage à prendre part à la guerre contre les Troyens :

DIOMÈDE.

Vous réveillez mes maux en parlant de ma gloire :
Et quel fruit a des Grecs recueilli la victoire?
Qui ne connaît le sort des vainqueurs d'Ilion ?
En saluant Argos périt Agamemnon;
De son trône sanglant s'enfuit Idoménée;
Nestor pleure et maudit sa longue destinée;
Ses fils aux champs troyens ont laissé leur tombeau;
Et toi, de tous les Grecs, l'oracle et le flambeau,
Du courroux de Pallas, toi le fameux complice,
Où traînes-tu tes pas, ô malheureux Ulysse!
Dirai-je le courroux de l'humide élément?
Ajax sur un rocher s'élance en blasphémant:
Quand Pallas empruntant la foudre dévorante
Fixe sur cet écueil sa victime expirante.
Et moi d'un peuple ingrat je pleure l'abandon,
Et je n'ai pu revoir ma chère Calydon;

Sous le courroux des Dieux tremblant je m'humilie;
Je viens cacher mon trône au fond de l'Italie,
Expier ma fureur qui, bravant les autels,
Fit sous mes coups tomber le sang des immortels.
De mes lauriers sanglants périsse la mémoire!
Je dépose le glaive et renonce à la gloire.

Il représente ensuite à Turnus quel puissant adversaire il va avoir à combattre daus Énée, surtout depuis que son dévouement pour son père et ses Dieux lui a concilié la faveur des immortels :

Voyez quand d'Ilion le vaste tombeau s'ouvre,
Ce héros secouant la cendre qui le couvre,
Et saisissant son père aux portes du tombeau,
Se courber noblement sous ce pieux fardeau:
Le vainqueur étonné s'arrête et le contemple;
Tout l'Olympe applaudit à ce sublime exemple,
Et le sang de Teucer trouva grâce à ses yeux:
Oui, la vertu d'Énée a désarmé les Dieux;
Détestant leur courroux, sur le bord de l'abîme
Ils ont en l'admirant relevé leur victime.

TURNUS.

Que Vénus l'entourant d'un nuage honteux,
Au secours de son fils appelle encor les Dieux!
Et tels qu'on les a vus aux plaines du Scamandre,

De l'Olympe aux combats puissent-ils redescendre !
De leur voile immortel y dépouiller leur front,
Et chercher sur ces bords quelque nouvel affront !
Contre ces vils Troyens, à l'exemple d'Ulysse,
Je ne m'armerai point d'un indigne artifice ;
Ils n'ont point de surprise à craindre dans ces lieux,
Leurs remparts tomberont à la clarté des cieux.
Quel honneur d'achever ce qu'entreprit Achille !
Que les pâles Troyens s'enferment dans leur ville,
Je n'y livrerai point de stériles combats,
Et sa chute dix ans ne m'occupera pas ;
Je vais, en leur montrant le fer et la flamme,
Rendre au courroux des mers ces restes de Pergame.

Voilà, Madame, pour ce qui concerne le théâtre Français, un petit aperçu de notre budget dramatique. Vous voyez combien nous avons de valeurs disponibles, et combien, surtout, nos recettes sont au-dessus de nos dépenses : vous pouvez ajouter à cet effectif deux tragédies, *Lycurgue* et les *Prétoriens*, que M. Arnault, dans sa préface, nous annonce avoir dans son portefeuille.

Je ne vous parlerai point du *Caprice d'une jolie femme*, donné à Feydeau ; ce caprice a heureusement été de plus courte

durée que ne le sont même les caprices ; le public a soufflé, ou pour mieux dire sifflé, et la pièce s'est évanouie. Ce théâtre n'est point heureux, et il lutte péniblement contre sa destinée. Deux débutans s'y sont montrés, qui n'ont obtenu aucun succès ; cependant, en voici un troisième qui se présente, et qui donne plus que des espérances ; il se nomme Lemonnier, et arrive, dit-on, de Bruxelles. Il est brillant de jeunesse ; ses traits ne sont pas, peut-être, d'une extrême régularité; mais il a de la tournure, de la grâce, et il marche bien : ce sont là de précieux avantages. Sa voix, qui n'a pas encore acquis tout son développement, est belle dans le bas et dans le medium ; elle n'est peut-être pas d'une extrême sûreté dans les tons élevés ; il faut attendre : en définitive, je pense que ce seroit une excellente acquisition pour l'Opéra comique, qui a un pressant besoin d'un jeune amoureux ; car, quoique ce théâtre en ait deux, quoique l'illusion et l'optique fassent passer bien des choses, ils n'ont pu encore dissimuler

la barbe noire et épaisse du premier, et l'énorme ventre du second.

A l'Odéon, le *Palais de la Vérité*, élevé par une main inhabile, et appuyé sur des fondements ruineux, s'est écroulé avec un épouvantable fracas, et le public n'a pas même été tenté de s'enquérir du nom de l'architecte.

Pour réparer cet échec, on a eu recours, à qui? A Monvel. On a aussi violé sa tombe, et on l'a arraché à la paix du cercueil. Le public ignorait qu'une fois en sa vie Monvel avait fait *tout pour l'amour*: pourquoi le lui avoir révélé?

Les espérances qu'avait fondées le Vaudeville sur *Wallace* n'ont été qu'à moitié remplies. On comptait beaucoup sur cette artillerie de pointes et de traits satiriques dont la pièce était hérissée; malheureusement les épigrammes n'étaient point pourvues d'un fer assez aigu pour rester fixées dans l'endroit où elles étaient adres-

sées ; elles sont tombées. Les auteurs ont fait, sans doute, preuve d'une grande intention de méchanceté, ce n'est pas assez ; et au théâtre, l'intention n'est pas réputée pour le fait.

La préface de M. Arnault, que l'on attendait avec impatience, a enfin paru. Cette préface ne nous apprend rien. Il paroît que l'auteur l'a faite pour relever les inexactitudes de la Notice biographique de MM. Michaud ; je crains qu'il ne soit nécessaire d'en faire encore une pour relever les inexactitudes de la préface.

Je voulais vous entretenir, dans cette lettre, de l'ouverture du Salon ; l'espace me manque ; mais je réparerai promptement cette omission, et ma première sera consacrée toute entière à l'examen des productions de notre école.

IMPRIMERIE DE PILLET, RUE CHRISTINE.

LETTRES
CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE
POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉES

A MADAME DE***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 5.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.

PARIS,
CHAUMEROT, JEUNE, LIBRAIRE,
Palais Royal, Galeries de Bois, N° 188.
1817.

(N° 5.)

LETTRES CHAMPENOISES.

LETTRE CINQUIÈME.

—

J'AI promis, Madame, de vous parler du Salon, et c'est autant par goût que par devoir que j'acquitte ici ma promesse. Amant passionné des beaux arts, je les embrasse tous dans un commun amour. La peinture sur-tout eut toujours pour moi un attrait particulier; aussi vous n'ignorez pas avec quelle vive impatience j'attends le retour de ces expositions solennelles, où les artistes de toutes les classes viennent étaler leurs productions, et déposer leurs tributs; ceux-ci pour y confirmer une

célébrité acquise par des chefs-d'œuvre; ceux-là pour ajouter à des espérances déjà données; quelques-uns pour y jeter les fondements d'une réputation naissante. Il n'y a pas de plus grand jour pour moi que celui de l'ouverture du Salon, et je suis toujours un des premiers dans le sanctuaire.

Je ne serai cependant pas un des premiers à vous en rendre compte, car chaque journal a son critique, qui, aux approches de l'exposition, s'écrie comme le Corrège, *Moi aussi je suis peintre!* et en vertu de cette déclaration authentique, se constituant juge suprême de l'école, laisse du haut de son tribunal tomber des arrêts sans appel. Vieux athlètes, jeunes élèves, vous tous qui dans les angoisses de l'anxiété attendez votre jugement, vous serez forcés de comparoir: les jurés sont assemblés, et ils vont prononcer en leur ame et conscience de journalistes, sur le mérite réel et relatif de vos productions. Vous allez les entendre dissenter doctement, ou, pour mieux dire,

doctoralement, sur le coloris, le clair-obscur, l'ordonnance, la composition; ils vont vous étouffer sous le poids de leur érudition, et vous ensevelir sous l'appareil des termes scientifiques; en vain vous déclinerez leur juridiction, en vain vous alléguerez l'incompétence; il faut que la peinture ait aussi ses *Dandins*, et vous serez bien et dûment jugés.

Vous remarquerez, Madame, que c'est un des traits distinctifs et caractéristiques de notre siècle, que cette manie de parler de ce qu'on ne sait guère, et même de ce qu'on ne sait pas: cette manie s'étend à tout. On en rit; on siffle même les jugeurs quand il ne s'agit que de la littérature ou des beaux arts; mais quand il est question de politique, voyez les funestes conséquences, voyez quel chemin nous ont fait faire ces Crispins politiques, ces saltimbanques de tribune, parlant, à tort et à travers, finances, commerce, législation: professeurs sans mission, qui brouillent les matières les plus claires, et ne servent qu'à rendre les ques-

tions interminables. Cette manie de parler sans savoir de quoi il s'agit, me rappelle une anecdote que je veux placer ici, parce qu'elle s'applique directement à mon sujet. Je l'ai entendu raconter plusieurs fois à M. G. . . . . . . , toujours avec un nouveau plaisir; l'action énergiquement expressive de sa pantomime donnait un piquant singulier à sa narration; il est d'ailleurs connu dans l'école pour rendre, avec une vérité frappante, les gestes, le langage, et même la figure du maître. Ce maître est M. David, le héros de l'anecdote.

Mettez-vous en scène, Madame, et figurez-vous M. David au milieu de son atelier, et examinant un tableau qu'un de ses élèves vient de soumettre à son jugement. Je vous rapporte la conversation textuellement, et avec tout le *laissé-aller* du langage familier. « Ah! ah! c'est toi qu'as fait ça? — Oui, M. David. — Et qu'est-ce que t'as voulu représenter? — La mort de Socrate, M. David. — Oui, je vois bien, c'est la mort de Socrate : ça n'est pas mal, mon bon ami,

ça n'est pas mal; il faudrait, cependant. . . Vois-tu? . . . . Que diable as-tu mis là?.... — C'est le lit de Socrate, M. David. — Je vois ben que c'est un lit. . . . . Il faudrait, vois-tu, mon bon ami. . . . Sais-tu la musique? — Mais, M. David, je ne suis pas très-fort; je joue un peu du violon. . . — Eh ben! puisque tu joues un peu du violon, écoute-moi . . . Tu sais, mon bon ami, qu'en fait de musique l'harmonie est la chose la plus essentielle? — Oui, M. David. — Ainsi, quand tu commences un morceau dans un ton, soit majeur, soit mineur, tu le continues dans le même ton; autrement il y aurait discordance, cacophonie. . . . . cacophonie, tu m'entends. . . — Oh! oui, M. David. . . — Eh ben! figure-toi donc, mon bon ami, que les couleurs de ta palette sont autant de notes de musique, et que l'échelle des différens tons dont tu la composes est la gamme. Ta basse fondamentale sera les couleurs en général; tes demi-teintes seront les dièses et le bémols; ta clef te donnera le carac-

tère et la mesure : *largo* pour un tableau d'histoire ; *andante* pour une scène pathétique ; *presto*, *prestissimo*, pour une bambochade, tu m'entends ben. — Oh! oui, M. David. — As-tu lu l'article *génie* dans *le Dictionnaire de Musique* de Rousseau? — Non, M. David. — Ni moi non plus ; il faut que tu lises ça, pourtant. — Je le lirai, M. David. — Oui, il faut lire ça.... c'est fort beau.... Si ces couleurs, qui sont autant de notes, comme je viens de te l'expliquer clairement, tu ne les emploies pas avec art ; si tu franchis les intermédiaires ; si tu sautes brusquement du blanc au noir, il y a discordance ; tu comprends ben. — Oh! oui, M. David.... — Ainsi, pour suivre et développer cette comparaison ; tiens, vois-tu... mon bon ami, je suppose que tu veux peindre un tableau en *la* majeur, c'est-à-dire frappé d'une grande lumière ; tu conçois, mon bon ami, qu'il faut.... Ah çà! me comprends-tu ? — Oh! parfaitement, M. David. — Eh ben! mon bon ami! tu es plus habile que moi : car,

je veux que le diable m'emporte si j'ai compris un mot à tout ce que je t'ai dit.

La plupart de nos hypercritiques qui raisonnent peinture s'entendent à peu près aussi bien, mais ils n'ont pas la bonne foi d'en convenir; et cependant écoutez-les: quelle transcendance dans leurs opinions! quel aplomb dans leurs critiques! Leur assurance est toujours en raison directe de leur ignorance. Je me garderai bien de les imiter, Madame; je n'irai point m'enfoncer dans les théories, prendre l'art à sa naissance et remonter jusqu'au déluge; je ferai plutôt l'histoire de mes sensations que de mes sentimens; car, n'en déplaise à ces connaisseurs de fraîche date, tout bardés de mots techniques, tout hérissés d'expressions scientifiques, il y a souvent plus de justice et de justesse dans le jugement d'un homme qui n'aura pour auxiliaires que les simples lumières du bon sens, que dans tous ces arrêts motivés et appuyés sur des considérans qui ne considèrent rien.

Ce qui frappe sur-tout dans cette exposi-

tion, Madame, c'est l'apparition subite d'une jeunesse brillante qui, pour la première fois, s'élance dans la carrière, et s'y montre avec tous les signes de la virilité. Quel prodige a créé tout-à-coup et comme par enchantement cette forte milice qui vient se ranger dans le sanctuaire? Qui l'eût cru, qu'après tant et de si grands malheurs, lorsque deux invasions successives ont couvert notre sol d'un million de soldats, que cette force vitale qui nous anime eût encore autant d'activité et d'énergie? O France! ô ma patrie! terre féconde en grands hommes et fertile en héros; toi qui du milieu de tant de blessures te relèves si belle et si glorieuse encore; toi, à qui il fut donné de tenir le sceptre dans les arts de la paix, comme dans ceux de la guerre; ta gloire est immortelle; tes destins sont impérissables, et le plus beau des titres sera toujours celui de Français!

Au reste, Madame, ce progrès des beaux arts au milieu des troubles civils, surprend moins lorsqu'on sait combien ceux qui les

cultivent sont pour la plupart étrangers à ce qui se passe autour d'eux, et sur-tout à la politique. C'est une singulière jeunesse que celle qui peuple les ateliers, et il faut l'avoir vue de près pour s'en former une juste idée. Les élèves de peinture forment une classe à part, et vainement on en chercherait ailleurs les analogues. Toujours gais, toujours actifs, toujours indépendans, ils ne soupçonnent pas l'existence de ce qu'on appelle devoirs de société, et rient de l'étiquette. Réduits au plus strict nécessaire, ils vivent de peu, de rien, et se consolent de leur misère présente en rêvant leur gloire future. On fait la paix, on fait la guerre; que leur importe? ils ne lisent les journaux qu'aux jours de l'exposition. Aux plus grands événemens, ils répondent par une charge, mais par une charge pleine d'esprit, car ils en ont beaucoup, les murs de leurs ateliers en sont tapissés. Ils passent au travers d'une révolution sans s'en douter. Cette révolution a changé la forme du gouvernement; ils ne le savent pas. J'en ai connu un qui, se proposant de partir

pour l'Italie, me demandait si ce n'était pas à Fouché qu'il fallait s'adresser pour avoir un passeport! Heureuse insouciance! que ne peuvent-ils la conserver toujours! Mais viendra une exposition solennelle qui les arrachera tout d'un coup aux douceurs du repos; ce camarade avec lequel ils ont mangé si gaîment de pain de l'infortune, et qu'une misère commune leur rendait si cher, ne sera plus leur camarade; ce sera un rival. Alors commenceront les haines, et les haines qui ne doivent finir jamais. Cette digression m'amène tout naturellement à nos quatre grands artistes.

L'exposition actuelle leur doit peu. Immobiles sur leurs lauriers, ils se reposent dans leur renommée, et la tranquillité de la gloire a succédé pour eux aux impatiences du triomphe. Celui que l'opinion publique place le premier, M. Girodet, n'a rien exposé: j'ai vu cependant, dans l'atelier de ce grand peintre, une Galathée presque achevée, et à laquelle diverses circonstances ne lui ont pas permis de mettre

la dernière main. Ce nouvel ouvrage de l'artiste, auquel nous devons l'*Atala*, le *Déluge* et l'*Endymion*, n'eût rien ajouté à une gloire qui ne peut plus croître ; mais l'école compterait un chef-d'œuvre de plus. Toutefois M. Girodet n'est pas resté oisif ; il a terminé, tout récemment, six tableaux destinés à orner le palais de Fontainebleau : ces compositions, où l'auteur a su allier à une touche ferme et hardie cette grâce et cette pureté qui lui sont propres, ont été pendant quelques jours exposées dans l'atelier du peintre, à l'admiration des connaisseurs.

Le plus grand et le plus fier de nos coloristes, M. Gros, dont le talent a tant de vigueur et d'énergie, s'est montré, cette année, un peu inférieur à lui-même. Quelque mérite qu'il y ait dans le tableau du *Roi quittant les Tuileries*, le soin qu'ont pris les journaux de le justifier, prouve assez combien cette composition a besoin d'excuse. Je n'entrerai point dans des détails superflus. L'auteur s'est trompé, mais

il n'appartient qu'à un grand talent de se tromper ainsi.

M. Gérard fait des portraits, puis des portraits, et toujours des portraits; il a raison : quand on tient un grand état de maison, il faut gagner de l'argent; mais, dans ce monde, on ne peut pas tout concilier; la fortune et la gloire marchent rarement de compagnie; on désirerait qu'un artiste qui a donné de si précieux gages fît quelque chose pour l'une de ces divinités, et ne sacrifiât pas toujours à l'autre. Le portrait de Monseigneur le Duc d'Orléans est bien, très-bien. Mais celui de S. A. R. MONSIEUR laisse beaucoup à désirer. C'était une bonne fortune pour un artiste d'avoir à peindre cette belle physionomie, qui est comme le type de toutes les vertus chevaleresques. Il ne me semble pas en avoir profité; il a voulu donner de la grandeur à son personnage, il ne lui a donné que de la longueur.

Quant à M. Guérin, il ne s'est point endormi au bruit flatteur des applaudissemens,

il ne pense pas que la gloire ne lui doive plus rien, et qu'il ait escompté tout son avenir. Deux grands tableaux d'histoire, *Didon* et *Clytemnestre*, figurent à cette exposition et en forment le principal ornement. J'avais vu le premier dans l'atelier du peintre, et j'avais pressenti les reproches qu'on pourrait lui faire; mes pressentimens ne m'ont point trompé. J'abandonne la critique de détail; je ne m'arrête point à remarquer ces tons laqueux qui constituent en quelque sorte la manière de l'artiste, manière qui cède promptement à l'action du tems: je vous l'ai déjà dit, Madame, ce n'est point la partie matérielle de l'art que je prétends considérer.

Il était, à ce qu'il paraît, dans les destins du pieux Énée d'être toujours représenté *de frigidis*. M. Guérin a renchéri sur Virgile, ce qui n'était pas aisé; mais s'il a peint son héros encore plus froid et plus impassible que dans *l'Énéide*, il a pris sa revanche avec Didon. Est-ce bien là la chaste veuve de Sichée? est-ce bien

là cette reine superbe, qui va jurer par les pâles ombres de l'Erèbe, et par la profonde nuit, de mourir plutôt que de violer les saintes lois de la pudeur? Non, avec ces yeux noyés de volupté, il ne lui viendra jamais dans l'idée de faire un pareil serment : je ne crois pas qu'une femme puisse rester long-tems devant ce tableau, où l'amour physique est exprimé avec tant de puissance et d'énergie, sans être tentée de rougir un peu, ne fût-ce que pour l'acquit de sa conscience. Ma sœur Anne est bien jolie, et il me semble avoir vu cette agaçante physionomie à quelque balcon de la Chaussée-d'Antin.

On a reproché plus d'une fois à M. Guérin d'aller chercher ses inspirations au théâtre; ce reproche n'est peut-être pas sans fondement. Phèdre, Andromaque, en sont la preuve. Son tableau de *Clytemnestre* n'est encore que l'expression fidèle d'une scène d'*Agamemnon*, à laquelle il a ajouté ce qui est essentiellement du ressort de la peinture, un effet de lumière. Cet effet, dont

l'auteur a tiré grand parti, rend la scène imposante et terrible. La pose de Clytemnestre est admirable, et sa figure exprime d'une manière énergique les combats de son âme. L'auteur a peut-être trop reculé la scène dans un des coins du tableau; il en résulte que la jambe d'Egisthe se trouve engagée dans le cadre; c'est sans doute un défaut. La main qui indique le crime, et qui passe derrière Clytemnestre, n'est pas heureuse; mais suivant mon avis la grande critique porte sur Agamemnon. L'obligation où s'est trouvé l'auteur, pour le mettre à son plan, de le représenter beaucoup plus petit que les deux autres personnages, lui donne quelque chose de grêle et de mesquin. Pour imprimer à cette scène toute la terreur dont elle était susceptible, il fallait que cette grande figure d'Agamemnon apparût dans toute sa majesté. Je ne voudrais point que le roi des rois fût couché comme un bourgeois de la rue Saint-Denis; je ne voudrais pas non plus que sa chaussure figurât sous son lit, comme une paire de pantoufles; ce

qu'était peu noble en rappelle un autre bien moins noble encore. Au reste, je ne hasarde ces critiques qu'entre vous et moi, et je les confie à votre discrétion accoutumée. Je serais désolé de blesser un artiste dont j'estime autant la personne que les talens.

Vous avez sans doute remarqué, Madame, que le nom de nos quatre grands peintres commence par un G. Il y a, en peinture, je ne sais quoi d'heureux attaché à cette lettre. Quelques jeunes gens, dont le nom était orné de cette glorieuse initiale, promettaient l'année dernière de la justifier; mais je crains qu'ils n'aient succombé sous le faix. M. Granger, qui avait bien débuté, fait maintenant des statues peintes. Je ne pourrai jamais, je l'avoue, applaudir à ces tableaux d'un faire si maniéré, si précieux, et d'un pinceau si léché. Ce n'est pas là de la peinture, ce sont des glacis. M. Guérin (Paulin) ne nous a donné cette année que des portraits; il est vrai que celui de M. de Forbin peut prendre place à côté de ceux de nos plus grands maîtres. Deux G nouveaux ont apparu cette année, non sans quelque gloire.

M. Guillemot a fait une *Descente de Croix*, où l'on remarque de très-belles parties; M. Guérin (Gabriel), un *Polynice* : ce tableau annonce quelques dispositions; la composition est bien entendue, mais l'artiste a besoin de faire encore de longues études, son dessin manque de correction.

J'ai prononcé tout-à-l'heure le nom de M. de Forbin ; il ne se contente pas, comme son prédécesseur, d'être directeur des Musées; il prend place au catalogue. Deux de ses tableaux devaient être exposés, *l'Eruption du mont Vésuve* et une *Scène de l'Inquisition ;* ce dernier seul a paru (1). L'effet en est piquant; je suis fâché cependant qu'un peintre s'attache à reproduire des scènes qui affectent douloureusement l'imagination et ne laissent que de pénibles souvenirs.

Madame de Genlis, qui s'accroche à tout ce qu'elle rencontre pour faire des livres, après avoir mis pendant si long-tems l'histoire en tableaux, vient de mettre ces deux tableaux en histoire. Elle n'aurait point été

(1) L'autre a été exposé depuis.

chercher un sujet chez quelque peintre qui n'aurait eu pour recommandation que son talent; mais M. de Forbin est comte, il est de plus directeur des Musées royaux, et aussitôt elle *s'inspire*, comme disent messieurs les peintres. Soyez élevé en dignité, et sur-le-champ les flatteurs germent autour de vous.

Cette exposition, quoiqu'en général assez satisfaisante, ne manque cependant pas de ces grands tableaux, de ces vastes machines que quelques peintres se chargent de composer pour les menus plaisirs du public, et qu'on place dans les hauts, quoique ce ne soit pas le cas de dire : *gloria in excelsis*. C'est là que sont relégués ceux qui croient que l'on fait du grandiose avec de grandes toiles, et de la vigueur avec du noir. Immédiatement au-dessous se trouvent beaucoup de tableaux qui ne sont pas sans quelque mérite, mais qui laissent trop à désirer pour qu'il soit nécessaire de les soumettre à une analyse particulière. M. David qui avait un goût si sûr, un tact si fin et un sentiment si prompt, se servait

pour désigner cette honnête médiocrité dans laquelle tant de gens se trouvent enfermés, d'une expression tout-à-fait originale, et qui, dans son énergique concision, était un jugement tout entier. Il n'aurait pas manqué de l'appliquer à bien des compositions qui figurent au Salon, et après avoir considéré attentivement les tableaux de MM. tels et tels, on l'aurait entendu laisser échapper le mot fatal, *c'est ça et c'n'est pas ça*. Remarquez bien cette formule, Madame, elle renferme certainement plus de choses que Marcel n'en trouvait dans un menuet.

Il en est du sanctuaire des arts comme du royaume des cieux : beaucoup d'appelés, peu d'élus. Avec du travail, de la patience et de la pertinacité, il y a un certain point auquel parvient le commun des martyrs ; c'est à ce point qu'ils se reposent, parce que leur faible vue ne voyant rien au-delà, ils croient avoir touché les dernières limites du monde ; pour franchir ce point, il faut des ailes et il ne leur en poussera jamais. Il est permis à tout le monde de faire des poëmes, des tragédies,

des odes, de la musique et des tableaux Mais qu'en dit-on? *c'est ça et c'n'est pas ça! Ça,* parce qu'on y rencontre quelques- unes de ces qualités, fruit d'une intelligence ordinaire; *c'n'est pas ça,* parce qu'on y cherche vainement ce feu créateur, cette inspiration divine qui donne la vie et enfantent les chefs-d'œuvre. Tous ces gens-là ont beau suer et s'agiter dans leur médiocrité; ils n'en sortiront jamais, parce qu'il n'en est pas du génie comme du courage, on n'en a pas un tel jour. . . .

Deux jeunes gens, dont l'un était tout-à-fait ignoré, sont tout-à-coup sortis de la foule, MM. Abel Pujol et Couder; l'un a représenté *la Prédication de S. Etienne* et l'autre *le Lévite d'Ephraïm*. J'ignore qui des deux obtiendra le prix accordé au meilleur tableau par la munificence royale; mais à coup sûr ce sera l'un ou l'autre. Il y a dans le premier une bonne couleur et une grande vigueur d'expression; la composition est sage et bien entendue; quelques têtes rappellent un peu trop celles des grands maîtres; mais on pardonne aisément

à ces imitations. Il eût été à désirer peut-être que le dos du jeune homme, vu par derrière, fût plus vigoureusement coloré. Ce personnage aurait servi de repoussoir et aurait reculé la scène. Le groupe du premier plan ne laisse presque rien à désirer; et la tête de la jeune juive annoncerait seule un talent décidé.

Le Lévite d'Ephraïm n'est point une composition à fracas; elle est simple, mais que de bonheur dans cette simplicité; deux personnages remplissent le tableau, le lévite et son épouse. La scène est éclairée par une lumière encore douteuse et qui répand sur toute la composition une teinte mélancolique. La tête du lévite, fatiguée par la douleur, est d'une belle expression, et le corps de la femme, couchée sur le devant du tableau, est d'une exécution remarquable. Honneur au jeune artiste qui s'annonce avec tant d'éclat!

M. Waffiard n'a pas été aussi heureux cette année qu'à la dernière exposition. Sa couleur est bonne, et il entend bien l'ar-

donnance d'un tableau. Il paraît que le tems lui a manqué; et il est rare qu'on fasse bien quand on fait vîte. Au reste, il est en fonds pour prendre sa revanche.

M. Mauzaise, dont nous avons admiré le tableau d'un *Arabe pleurant son coursier*, soutient dignement sa réputation. Cet artiste, dont le pinceau est d'une hardiesse étonnante, n'a pas son égal pour ce qui concerne les accessoires; il excelle à peindre des armures, des cottes d'armes, etc.; ce ne serait qu'un mérite médiocre, s'il était renfermé dans ce cercle étroit; mais on ne peut nier qu'il ne possède ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé dans son art; c'est-à-dire qu'il sait peindre les passions et animer la figure de l'homme. Il n'y a rien de plus beau au Salon, selon moi, que la figure de Tancrède : c'est être tout à-la-fois peintre et poète, que de peindre ainsi. Je ne doute point que M. Mauzaise ne soit un jour un des plus dignes soutiens de la gloire de notre école.

Le nom de Vernet est illustre dans les

fastes de la peinture. Nous avons *la marine de Vernet*, comme disait Louis XV. M. Carle Vernet a peint les chevaux avec succès. Maintenant il s'adonne tout entier, à ce qu'il paraît, à la lithographie. Son fils Horace, en entrant dans la carrière, s'est placé à côté des plus grands maîtres. Sa *bataille de Tolosa* est confuse et embarrassée; ses petits tableaux sont des chefs-d'œuvre.

Il y a bien long-tems que La Fontaine a dit :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Mais il y a bien plus long-tems encore que l'on rencontre des gens qui veulent s'élancer au-delà de leur sphère, et se précipiter dans des voies inconnues. Un peintre de portraits qui n'est pas sans réputation, et qu'un de ses confrères, homme d'esprit, a surnommé le *Vandick des notaires*, s'avisa, il y a deux ans, d'essayer un tableau d'histoire. Ah! ah! dit ce même confrère en le voyant, voilà le portrait de M. Phocion.

Le tableau a disparu, mais le mot est resté.

M. Kinson, que vous connaissez, Madame, et dont les portraits ont eu un grand succès à la précédente exposition, n'a point été effrayé de cet exemple; il s'est élancé hardiment dans la carrière historique, et a exposé un tableau représentant *Bélisaire ramené dans sa famille par le jeune Tibère*. La scène est composée avec une grande intelligence, et les têtes sont remplies d'expression. Ce qui me paraît sur-tout mériter des éloges, c'est le jeune Tibère. L'artiste n'a point cherché de ces grands mouvemens, de ces attitudes forcées, pour rendre l'impression que fait sur ce jeune homme la vue de tant de malheurs; la pose est simple, naturelle, et l'on reconnaît dans cette figure un peintre pénétré des beautés de l'antique. Si j'osais hasarder une critique, elle porterait sur le soin minutieux avec lequel le tableau est peint; je ne doute point que M. Kinson ne s'en soit aperçu lui-même, et qu'il n'ait senti que sur une grande toile il faut un faire plus large, et une manière

plus décidée. Ce léger défaut n'empêche pas que ce début, dans un genre qui lui était étranger, ne soit très-brillant : on regrette qu'il n'ait exposé qu'un portrait, et un portrait d'homme. On aurait désiré qu'il nous eût montré des portraits de femmes ; la nature de son talent, et la grâce qui lui est particulière, l'appellent sur-tout à reproduire des traits qui exigent une grande finesse et une grande suavité de pinceau.

MM. Rouget et Blondel avaient marqué d'un succès leur apparition dans la carrière ; ils ont exposé cette année, le premier *la Mort de saint Louis* et le second *la Mort de Louis XII*. Il y a de belles parties dans le tableau de M. Rouget. Le fils du roi Philippe, que le peintre a représenté à genoux près du lit, est d'une exécution remarquable, et révèle un pinceau habile. Je suis moins content de M. Blondel ; je crains qu'il n'ait un peu trop sacrifié au violet. Le personnage de la Trémouille est sans dignité, et la main qu'il porte à son front indique moins l'abattement qu'une douleur toute physique.

On a reproché à M. Dubost d'avoir choisi une toile trop vaste pour son tableau du *Joueur dépouillé*. Cette critique me paraît peu fondée ; on n'a point fait attention que la salle où se passe la scène est partie intégrante du tableau. Il ne s'agit point ici d'un morceau d'architecture abandonné au caprice du peintre, mais d'un morceau vraiment historique, et tel qu'il est décrit par Pausanias. Cette circonstance ajoute à l'intérêt du sujet. La scène est bien choisie, et l'action parfaitement indiquée ; le principal personnage est d'une bonne couleur ; je blâmerais la tête de la femme, elle me semble trop moderne.

Un autre tableau du même artiste, la *Promenade de Hyde-Parck*, se fait remarquer par la vérité de ton locale et une grande finesse d'exécution.

Je ne dois point, en écrivant à une dame, omettre de lui parler des femmes qui se sont consacrées à la peinture. Le nombre en est très-grand. Je ne parlerai que de celles qui sont au premier rang ; les égards qu'on

doit aux dames m'interdisent toute critique.

Madame Mongez, dont tout le monde avait admiré le *Persée*, semble avoir perdu toute sa vigueur depuis l'éloignement d'un grand peintre. Le catalogue est muet sur son compte. Par forme de compensation, mademoiselle Boutellier a déployé cette année une énergie toute virile. Il y a bien des hommes qui se tiendraient heureux d'avoir fait le portrait de madame la marquise de M....

Mademoiselle Lescot continue la collection de ses Romaines. Je désirerais un peu plus de variété dans ses compositions; je désirerais aussi que ses dames fussent un peu moins volumineuses par devant, et sur-tout par derrière; mais peut-être la vérité locale exige-t-elle qu'il en soit ainsi.

Madame Servières fait chaque année de nouveaux progrès. Son tableau de *Louis XIII et de Mlle Lafayette* est un charmant tableau de chevalet. Heureux l'amateur qui pourra le placer dans son cabinet!

Vous voyez, Madame, qu'ainsi que je vous l'ai annoncé, mes jugemens sont moins l'expression d'un examen approfondi que le résultat des impressions que j'éprouve. Loin de moi les dissertations à perte de vue sur les principes; gardons-nous d'imiter ces connaisseurs défians et cauteleux qui se tiennent en garde contre leurs sensations, et ne veulent avoir du plaisir qu'en conscience. Ce que je prise sur-tout dans les beaux-arts, c'est cette espèce d'exaltation qu'ils produisent en nous, et par laquelle ils nous transportent dans un monde idéal. Cette exaltation est de courte durée, il est vrai, et nous retombons bien vîte dans le positif de cette vie si plate et si ridicule. Mais encore est-ce quelque chose que d'y échapper parfois, et de saisir en passant quelques-unes de ces illusions qui nous relèvent de nos découragemens, nous empêchent de désespérer de notre pauvre nature, et de nous désintéresser tout-à-fait de nous-mêmes. Les arts, en général, et la peinture en particulier, ont cet avantage, que

ne réfléchissant que le côté magique des choses, ils ne les présentent à nos yeux qu'embellies des plus riantes et des plus vives couleurs. Voyez cette longue suite de portraits qui décorent le Salon. Que de femmes charmantes! comme leurs attitudes sont piquantes et variées! L'une, qu'enveloppent les replis onduleux d'un immense cachemire, en laisse échapper comme par hasard les contours éblouissans d'un sein d'albâtre; l'autre, silencieusement assise sur les bords d'un ruisseau, effeuille lentement une rose dont les rapides ondes emportent les débris. Celle-ci rêve mystérieusement dans les sombres allées d'un bois solitaire; celle-là, brune, vive et piquante, vous agace par ses regards et vous provoque par son souris. Il n'y a pas jusqu'à la bourgeoise qui n'ait sur la toile un air de dignité. Mais, comme je vous l'ai dit, Madame, ces illusions sont de courte durée. Quand on rentre dans la vie commune, comme il faut descendre! On est tout étonné d'y retrouver ces mêmes femmes si séduisantes en peinture, livrées

aux détails du ménage, aux soins domestiques, et même quelquefois occupées comme la princesse Nausica : tout cela n'a rien de poétique ; c'est qu'en effet rien ne l'est moins que la vie positive.

J'aurais encore bien des détails à vous donner, et, pour abréger, je pourrais vous envoyer quelques couplets qui ont été faits sur le Salon, et où les peintres sont passés en revue ; certaines considérations me retiennent. Qu'il serait facile d'être piquant et même spirituel, sans le chapitre des considérations ! mais il faudrait être tout-à-fait étranger dans Athènes, et encore y aurait-il les Archontes.

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE

POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 6.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.



PARIS,
CHAUMEROT, JEUNE, LIBRAIRE,
Palais Royal, Galeries de Bois, n° 188.
1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

LETTRE SIXIÈME.

Il y a long-temps, madame, que je ne vous ai parlé de spectacles : c'est la faute de la saison. Comment, au milieu des ardeurs de la canicule, se résoudre à aller s'asseoir dans une salle hermétiquement fermée, à moins que ce soit par ordonnance du médecin et pour y prendre un bain de vapeurs. Les théâtres sont déserts, la foule se porte aux promenades et surtout au boulevard de Gand, où l'on a trouvé le moyen d'étouffer en plein air. Qu'importe? La mode

sanctifie tout, et dès qu'elle a parlé, il faut se soumettre. Vous pensez bien que les auteurs qui ont pardessus tout *l'horreur du vide*, et qui ne veulent pas, comme Jean, crier dans le désert, gardent leurs productions pour un temps meilleur ; ils attendent le moment où la haute société abandonnera ses châteaux, et où les bons bourgeois ne seront plus prédéterminés à aller avaler de la poussière entre deux files de chaises. Un seul homme, toujours actif, toujours infatigable, ne connaît ni repos ni trève ; quels que soient les degrés que marque le mercure, il est toujours prêt : cet homme est M. Lemercier ; à lui seul il serait capable de desservir tous les théâtres de la capitale, et de faire pardessus tout cela, un cours de littérature. Rien ne l'arrêterait dans son essor, ni la différence des occupations, ni la diversité des doctrines ; car, vous ne l'ignorez pas, il y a deux êtres bien distincts dans M. Lemercier. Nul n'est aussi orthodoxe que le professeur, sa doctrine est des plus pures, sa foi des plus vives, et

il observe avec la plus religieuse exactitude les rites consacrés par l'église classique. Il n'en est point ainsi de l'auteur : novateur hardi, indocile au frein, embrassant avec ardeur les théories nouvelles, propagateur zélé de cette religion, dont les Shlegel sont les grands pontifes, il proteste hautement contre les traditions reçues ; peu s'en est fallu qu'il n'ait tout-à-fait secoué le joug de l'ancienne discipline, et nouveau Luther, porté la réforme au sein de l'empire littéraire. Plus d'une fois il a publié, en tête de ses ouvrages, des manifestes remarquables par cet esprit d'indépendance qui éclate partout dans les déclamations du Moine allemand. Luther écrivait au pape, que : « S'il était maître de » l'Empire, il ferait un paquet du pape » et de ses ânes de papolins pour les jeter » dans la mer de Toscane ». Je suis persuadé que M. Lemercier a été plus d'une fois tenté d'en faire autant du public, et de tous ces ânes de spectateurs qui venaient

à ses pièces, *siffler*, *miauler*, *et contrefaire les bêtes à s'y tromper* (1).

Cependant ce public qui s'était armé d'une si longue et si persévérante sévérité pour M. Lemercier, paraît enfin revenu à des sentiments plus doux. Il semble avoir tout-à-fait oublié la tentative hasardeuse de *Christophe Colomb*, et surtout son funeste dénouement. Déjà *le Frère et la Sœur* avaient été reçus avec tous les égards d'une hospitalité généreuse, et tout récemment on vient de faire le plus flatteur accueil à son *Maniaque supposé*.

Le fond de cette pièce est triste. Un complot tramé par une épouse, par un beau-père, par des amis; un homme que l'on veut faire passer pour fou et séquestrer de sa famille, tout cela ne paraît guère du ressort de la comédie; cependant, lorsqu'on pense avec quelle verve comique et quelle intarissable gaîté Regnard a traité un sujet qui paraissait encore bien moins du

---

(1) *Voyez* la préface d'Isule et Orovèse.

domaine de Thalie, lorsqu'on examine quelles situations plaisantes il a tirées de son *Légataire*, on est forcé de convenir que si M. Lemercier n'a pas été plus comique, c'est uniquement à lui et non au sujet qu'il faut s'en prendre. Il y a cependant dans sa pièce une bonne scène dont il n'est peut-être pas tout-à-fait l'inventeur, il est vrai; mais il y a malheureusement beaucoup trop de ces vers qui n'appartiènent qu'à lui : c'est une gourme dont il n'a pas encore pu tout-à-fait se débarrasser. Toutefois ce n'est pas faute de pillules, car le public lui en a fait avaler quelques-unes, et dieu sait s'il a pris soin de les lui dorer.

Je ne vous dirai rien des Hussards en Cantonnements, ils n'ont point fait de séjour; on regrette que l'agréable et spirituel auteur de la Mélomanie ait été jeter les derniers fruits de sa veine sur un ouvrage que la meilleure musique n'aurait pu soutenir.

Les journaux vous ont appris que la famille royale est depuis quelque temps de

retour à Paris ; elle n'y fera, à ce qu'il paraît, qu'un très-court séjour, et retournera sous peu à Saint-Cloud. Vous connaissez ce lieu charmant, que notre Lebrun a consacré dans son ode *sur les paysages.* Plus d'une fois nous avons admiré ensemble ces bois épais, ces ondes limpides, ces arbres si beaux, et ce luxe immense de végétation ; mais ce que vous ignorez sans doute, c'est la manière dont cette acquisition fut faite en faveur de Louis XIV. L'anecdote est assez curieuse pour être rapportée.

Ce château appartenait dans l'origine à M. Hervard, riche financier, qui en avait considérablement augmenté le parc, et avait fait des dépenses énormes pour en orner les appartemens. Le Roi eut la fantaisie de l'acheter pour en faire présent à son frère ; et fit part de ce désir au cardinal Mazarin, qui se chargea de le procurer à Sa Majesté à un prix modéré. Les intérêts particuliers sont ordinairement peu de chose pour un ministre, quand il s'agit de faire la cour à son maître ; le cardinal fit

donc venir M. Hervard, et d'un air très-sévère, lui dit : « L'intention de Sa Majesté, » Monsieur, est sans doute que ceux qui » sont chargés de la perception de ses droits » ne soient point en perte, et même fas- » sent un bénéfice honnête ; mais elle est » indignée que des traitants offusquent et » irritent le peuple, déjà assez malheu- » reux, par un luxe indécent et des dépen- » ses immodérées. C'est de sa part que je » vous annonce qu'elle est très-mécon- » tente de vous voir mettre tant d'argent à » la construction et à l'embellissement du » château de Saint-Cloud ». Le financier, atterré d'une mercuriale aussi inattendue, se hâta de s'excuser, et assura que l'acquisition de cet immeuble, les constructions et embellissements, ne montaient pas à plus de cent mille francs, somme que ses économies avaient pu lui procurer aisément sans blesser sa délicatesse ; et il offrit de convaincre son éminence, en mettant sous ses yeux son contrat d'acquisition et les comptes des ouvriers, comptes dont il

n'eût fait assurément paraître qu'une très-petite partie, s'il eût été pris au mot. Le cardinal eut l'air de l'en croire entièrement sur sa parole, et changeant aussitôt de ton, il le caressa beaucoup, et lui promit de faire revenir le Roi d'une prévention mal fondée. Le Roi, en effet, apercevant M. Hervard sur son passage, eut soin de le remarquer par un petit signe d'approbation dont celui-ci fut très-flatté. Pendant deux mois le cardinal ne négligea rien de ce qui pouvait enivrer le financier des plus brillantes espérances; enfin, un jour il lui dit que le Roi désirant faire un cadeau à Monsieur, avait jeté les yeux sur le château de Saint-Cloud, comme étant ce qu'il y avait de plus agréable par sa position et sa proximité, et il lui proposa de le vendre à Sa Majesté, qui le payerait ainsi qu'il convenait à sa dignité. M. Hervard fut un peu étourdi de la proposition; cependant l'espérance de plaire au Roi, la crainte d'une disgrâce, s'il refusait un sacrifice aussi léger en comparaison des

avantages qui en résulteraient pour sa fortune, le déterminèrent, et il souscrivit aux vœux du cardinal. Le lendemain il est mandé chez le ministre qui, après l'avoir accueilli avec cette apparente cordialité dont il savait si bien se parer, lui montra le contrat tout dressé, et auquel il ne manquait que sa signature. Mais quel fut son étonnement, quand il vit que le prix de son château était fixé à cinquante mille écus, somme excessivement inférieure à ce qu'il lui avait coûté. Il voulut se récrier; mais le cardinal lui imposa silence, en lui rappelant ce qu'il avait dit dans leur première entrevue; et lui représentant que le Roi se montrait fort généreux, en lui donnant un bénéfice d'un tiers au-dessus de la valeur; qu'il serait d'ailleurs très-offensé d'apprendre qu'on lui en eût imposé la première fois, ou qu'on lui en imposât à présent. M. Hervard vit qu'il fallait se résigner, et signa. Le Roi ayant découvert dans la suite la ruse de son ministre, fit donner en indemnité, au financier, une

somme de cinquante mille francs, afin de diminuer un peu ses regrets ; il lui accorda en outre une nouvelle charge qui le mit à même d'augmenter considérablement sa fortune. M. Hervard sut profiter adroitement de la faveur que lui avait procurée sa condescendance, et peu de temps après il fut créé contrôleur général.

C'est ainsi que Louis XIV acquit, pour 200,000 fr., le château et le parc de Saint-Cloud, dont il fit présent à son frère, et qui est resté dans la branche d'Orléans jusqu'à l'acquisition qui en fut faite par la reine, en 1787.

Je ne comptais plus revenir sur l'ode de M. de Fontanes, mais vous me faites de si vifs reproches sur la manière dont j'en ai parlé; vous témoignez un intérêt si tendre pour l'auteur, que j'ai besoin de dire quelques mots pour ma justification. Cet intérêt ne m'étonne point, il est légitimé par de grands succès ; les femmes d'ailleurs, si vives dans tous leurs sentiments, ne savent guère s'arrêter au milieu de leurs admira-

tions ; il y a cependant, Madame, une distinction à faire dans le jugement que j'ai porté, et je crains qu'elle vous ait échappé. Je n'ai jamais mis en question le talent de l'illustre poète que vous défendez avec tant de chaleur et d'énergie ; c'est même, j'ose le dire, l'intime conviction de ce talent qui m'a porté à juger avec tant de sévérité son dernier ouvrage. Si cette ode se fût présentée sous un nom moins fameux, la critique n'eût trouvé qu'une très-petite place dans mon examen ; mais considérez, je vous prie, qu'aujourd'hui il n'y a peut-être pas, en littérature, de nom plus solennel que celui de M. de Fontanes ; considérez quelles hautes obligations ce nom impose, et vous serez forcée d'avouer que mon jugement était renfermé dans les bornes de la plus exacte justice. Ce n'est point ma faute si une extrême justice a pu paraître une extrême injure.

Mais vous allez bien autrement vous récrier, car voici une toute autre irrévérence. J'avais osé, il est vrai, envisager face à

face le grand-prêtre des Muses ; toutefois, respectueux jusque dans mon audace, je m'étais tenu à une certaine distance ; je n'avais point touché les sacrées bandelettes : voici un audacieux qui, le saisissant jusque dans le sanctuaire, le précipite du trépied, et d'une main profane et sacrilége disperse ses lauriers.

Oui, Madame, un anonyme qui se désigne seulement par trois D, a entrepris de refaire l'ode de M. de Fontanes ; et quoiqu'il ait pris pour épigraphe ces deux vers d'Horace :

Inventore minor, neque ego illi detrahere ausim
Hærentem capiti magnâ cum laude coronam.

Ce qui veut dire à peu près :

J'ai bien moins de gloire que l'inventeur, et je ne serai point assez audacieux pour toucher à la couronne qui décore son front, et qui lui a été décernée avec des suffrages unanimes.

On voit très-bien que ce n'est qu'une précaution oratoire, une louange adroite-

ment jetée, et sous laquelle couve une grande perfidie; car immédiatement après cette concession, le téméraire anonyme prend sans façon la couronne et l'ajuste sur sa tête, où elle va Dieu sait comme.

Vous aviez admiré à juste titre cette strophe, remarquable par sa douceur et sa correction :

Abandonnant des pompes vaines,
Mais gardant l'anneau nuptial,
Avec les rois les chastes reines
Reposaient sur le lit fatal;
Auprès de leurs cendres aimées,
Des quenouilles d'or enfermées,
Rappelaient les mœurs des vieux jours.
O mœurs naïves! ô jours prospères!
Qu'ont vu les pères de nos pères
Et qui nous ont fui pour toujours!

Croiriez-vous, Madame, que M. trois D a osé y porter le scalpel, et ce, pour disséquer les deux plus beaux vers? Il frappe la strophe au cœur, et voici le changement qu'il propose :

Auprès des rois les chastes reines
Reposaient sur le lit fatal ;
Près de leurs cendres révérées,
Des quenouilles décolorées.

Je n'avais point approuvé, dans l'ode de M. de Fontanes, cette strophe où l'auteur peint les brigands qui se jètent sur un sceptre usé de vieillesse qui tombe en poussière, et ne leur laisse

Qu'un peu de cendre et la terreur.

Ce vers m'avait paru prétentieux. J'avais trouvé quelque chose de bizarre dans cet accouplement d'une expression figurée et d'une expression positive, et je croyais que l'anonyme, désespérant de faire mieux, le respecterait. Point du tout ; il le change ainsi :

Qu'un peu de cendre et *la stupeur.*

Comment trouvez-vous cette stupeur ? N'êtes-vous pas vous-même stupéfaite d'admiration ? Le vers de M. de Fontanes n'était que bizarre ; l'anonyme a trouvé moyen

d'arriver tout droit au ridicule. En vérité ce n'est pas malheureux de rencontrer si juste du premier coup.

Ailleurs M. de Fontanes avait mis :

On livre à de lâches risées.

L'expression est magnifique. Qu'a fait l'anonyme ? Il l'efface sans balancer, il met :

Et l'on expose à leurs risées.

Je pourrais en rester là, Madame, car il me semble que ce que j'ai cité prouve suffisamment jusqu'où M. trois D a poussé l'irrévérence et la profanation ; mais pour plus de conviction je citerai une strophe toute entière. Voici le texte :

Si j'avais la voix énergique
Qui, déplorant leur sort fatal,
Retraça d'un ton si tragique
Les infortunes de Withal ;
Je peindrais des jours plus coupables
Par des revers plus mémorables ;
J'oserais confondre l'orgueil.
Ciel, que tes foudres retentissent !
Frappe, ô ciel ! des monstres ravissent
Le grand Louis à son cercueil.

Cette strophe est sans contredit des plus médiocres. Je vous l'ai dit, Madame : rien de plus glacial que ces apostrophes où le ciel, la terre et les enfers sont pris à partie. C'est un moyen tout-à-fait tombé en désuétude et abandonné à la tourbe des rimailleurs ; il est bien reconnu maintenant que quand le poète s'écrie, c'est qu'il ne sait plus que dire. Il n'était donc pas difficile de faire une strophe meilleure, mais l'anonyme n'a garde ; écoutons-le.

Si j'avais la voix héroïque
Qui, déplorant leur sort fatal,
Retraça d'un ton énergique
Les infortunes de Withal;
Je peindrais des jours plus coupables,
Des attentats plus exécrables
Sur mère et sœurs et fils commis ;
Mais quels cris nouveaux retentissent ?
Ciel ! de barbares mains ravissent
A son cercueil le grand Louis.

Est-ce une gageure, est-ce un beau dévoûment ? C'est ce que j'ignore, Madame ;

mais nécessairement c'est l'un ou l'autre, car il n'est pas possible que de sang-froid on fasse des vers tels que ceux-ci :

De barbares mains ravissent
Sur mère et sœur et fils commis.

On m'a dit confidentiellement que la critique que j'ai faite a été l'occasion de ce scandale littéraire. S'il en est ainsi, il n'y a point assez de camouflets pour moi, et toutes les bonnes œuvres que je pourrai faire par la suite ne rachetteront point ce péché, plus gros à lui tout seul que les sept péchés capitaux.

Au reste, il y a une chose qui n'est point douteuse, c'est la bonne intention de l'anonyme; et s'il n'a point fait comme poète une œuvre excellente, il a du moins voulu faire, comme chrétien, une bonne œuvre, et que son ode, ainsi que celle de M. de Fontanes, fût vendue au profit des pauvres. Malheureusement l'intention n'est pas réputée pour le fait, et je crains bien que les pauvres qui ont lu cette annonce ne se

soient leurés d'un vain espoir. Au reste, cette destination de l'ode de M. de Fontanes a donné lieu à l'épigramme suivante :

Le moniteur à l'univers apprend
Que le produit d'une ode pindarique
Est par l'auteur offert à l'indigent.
C'est fort bien fait; mais il faut qu'on s'explique;
Est-ce indigent en style poétique?
Fontane alors garderait tout l'argent.

L'épigramme est médiocre, et je ne la cite que comme un supplément de justification.

Vous me demandez des nouvelles de M. de Pradt, il est de retour à Paris, mais la renommée se tait sur son compte; elle attend pour emboucher la trompette que quelque nouvel ouvrage échappe à sa plume féconde; M. de Pradt ne la fera pas languir : nul n'est plus expéditif, et l'on annonce comme devant paraître incessamment un ouvrage qui a pour titre : *Les Trois derniers mois de l'Amérique méridionale et du Brésil*; cet ouvrage fera suite

à celui sur les colonies. Les journaux ont annoncé il y a quelque temps qu'il lui avait été adressé une cargaison de sucre et de café, c'est sans doute l'annonce de ce dernier ouvrage qui a fait dire à quelques mauvais plaisants qu'il lui arrivait maintenant un chargement de coton.

J'ai oublié dans le temps de vous parler d'une petite algarade que l'abbé alla faire à M. Hoffman, qui, dans le journal des Débats, rendit compte de son livre sur les colonies, et où il releva grand nombre d'inexactitudes que des mal intentionnés nomment *bévues*. Tout homme est chatouilleux sur ce qui tient à l'amour-propre, et il paraît que cet organe chez M. de Pradt est dans un érétisme perpétuel; il a donc été trouver le critique, et a commencé par lui dire qu'il savait très-bien que ses articles n'étaient point de lui, que le premier était de M. le duc de..., le second de M. le comte de...., le troisième..... M. Hoffman l'interrompit pour lui demander pourquoi alors il s'adressait

à lui Hoffman, puisqu'il savait si bien de qui étaient les articles. — Pourquoi, pourquoi? c'est que vous les avez signés. — Il est vrai, et je vous avoue même que je ne signe que ce que j'écris. — Quelques explications s'ensuivirent. D'une part beaucoup de jactance et d'humeur; de l'autre beaucoup de modération et de sang-froid. M. Hoffman avait tout l'avantage de la position; il en profita, et M. de Pradt sortit fort mécontent. Comme il avait fait grand bruit dans le monde de cette visite qu'il voulait faire à M. Hoffman, on lui demanda si enfin il l'avait rencontré: « Oui, dit-il, je l'ai trouvé dans son grenier, fier comme Diogène »: comprenez-vous tout l'orgueil de l'expression; il est clair qu'en cette circonstance M. l'abbé était Alexandre, ni plus ni moins.

Vous avez appris la mort de M. le comte de Choiseul-Gouffier. C'est une perte pour les arts, les sciences et les lettres que cet académicien avait cultivés avec succès, et auxquels il consacra son temps et sa for-

tune. Je n'entrerai point à ce sujet dans de longs détails, et si vous en désirez, vous pourrez consulter l'excellente notice que M. de Felitz a insérée dans le journal des Débats ; je me bornerai à vous raconter une petite anecdote dont l'abbé Delille est le héros, et que je tiens de quelqu'un qui, plus d'une fois, l'avait entendu raconter à l'abbé Delille lui-même.

Le comte de Choiseul et l'abbé Delille étaient, vous ne l'ignorez pas, unis par les nœuds d'une vieille amitié ; et lorsque M. de Choiseul fut nommé à l'ambassade de Constantinople, il proposa à l'abbé Delille de l'emmener, et s'estima heureux d'avoir un tel compagnon de voyage.

Ce poète illustre, qui, sur la fin de sa carrière, était devenu tout-à-fait aveugle, avait toujours eu la vue très-mauvaise ; et les méprises fréquentes, et quelquefois comiques, dans lesquelles le faisait tomber la faiblesse de ses yeux, donnaient souvent lieu à des plaisanteries dans la société du comte de Choiseul. Ces plaisanteries, faites

avec toute la grâce et l'urbanité qui régnaient dans les grandes sociétés de ce temps, n'avaient rien que de doux, et l'abbé Delille était toujours le premier à en rire.

Un jour qu'il se promenait avec M. de Choiseul, et une société nombreuse, sur les rives du Bosphore, Messieurs! s'écria-t-il tout-à-coup, vous dites tous que j'ai de mauvais yeux; eh bien! cependant j'aperçois très-distinctement là bas, en pleine mer, un flamand rose. Chacun regarde, cherche le flamand, personne ne l'aperçoit; l'abbé triomphe, et soutient qu'il voit son flamand; un pari s'engage: tenez, dit l'abbé, précisément au bout de ma canne; on regarde au bout de la canne, et que voit-on? un vaisseau de 74 canons avec toutes ses voiles dehors.

Cette mort, de M. le comte de Choiseul, laisse deux places vacantes à l'Institut; l'une dans l'Académie française, et l'autre dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cette double place à remplir va réveiller bien des prétentions. Déjà, chacun exhume

ses titres, produit au grand jour ses œuvres. Il n'est si mince littérateur qui ne croye avoir des droits incontestables pour aller s'asseoir au dortoir académique, ainsi que l'appelait Lebrun. Si la place vacante s'accordait à celui qui en est le plus digne, je sais bien qui l'obtiendrait; mais dans quel siècle a-t-on jamais donné les places au vrai mérite? A coup sûr, ce n'est point dans le nôtre. Comment d'ailleurs se faire jour à travers cette nuée de solliciteurs qui obstruent toutes les avenues, assiègent toutes les antichambres, et que rien ne déconcerte. Un de ces éternels aspirants, qui vont partout quêtant des voix, se présenta, ces jours derniers, chez M. de Choiseul, afin de retenir son suffrage pour la première place vacante. Il ignorait et l'absence de M. de Choiseul et sa mort; on lui apprend tout-à-la-fois cette double nouvelle.... *Eh bien!* dit-il, *je venais demander sa voix, maintenant je vais demander sa place.*

Puisque j'en suis sur l'Académie, je veux vous raconter une petite scène qui a eu lieu

dans son sein, et dont j'ai oublié de vous parler dans le temps. La ville de Versailles, comme vous savez, a fait frapper une médaille en l'honneur de Ducis; elle fit part à l'Académie du projet qu'elle avait de consacrer en airain les traits du Shakespear français, et la pria de lui donner une devise. A ce noble appel, les quarante immortels se sont réveillés en sursaut, et, sentant la haute importance de cette demande, ils se sont mis à penser; ils pensèrent longtemps et rien n'imaginèrent. Un peu honteux de cette stérilité inaccoutumée, et ne pouvant pas toujours penser parce que c'est une chose extrêmement fatigante, à ce qu'ils disent, ils étaient sur le point de faire hommage à leur défunt confrère de leur propre devise (*à l'immortalité*), lorsqu'un membre, se levant tout-à-coup, a combattu avec feu cette proposition, et a soutenu que l'Académie n'avait pas le droit d'aliéner sa devise, que c'était une propriéte indivisible, et qui, commune à tous, n'appartenait à personne, puisque nul jusqu'ici n'avait pu

en disposer pour son propre compte. L'assemblée, convaincue par la force de cet argument, allait appeler à son secours sa sœur l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lorsqu'un autre membre, prenant la parole, fit sentir à l'assemblée quelle honte ce serait pour elle de ne pouvoir se suffire à elle-même, et proposa ce vers :

Accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Des bravos universels partirent de tous les coins de l'assemblée, des remercîments furent votés à l'illustre confrère, et une députation fut nommée pour porter en grande pompe la devise à Versailles.

Quelques personnes en voyant ce vers ont cru qu'il était ainsi que la médaille, de M. Andrieux le graveur : c'est une erreur grave, il est de M. Andrieux, l'auteur de la Comédienne et du Trésor que l'on vient de jouer au théâtre Français et qui, suivant toute apparence, ne fera pas sa fortune. Je vous parlerai dans ma première lettre de

ce chef-d'œuvre auquel avait été adjugée la palme décennale.

Vous n'avez point oublié, madame, un poème qui, sous le titre de *Nouvel art poétique*, obtint beaucoup de succès il y a quelques années : l'auteur de cet ingénieux badinage, M. Violet le Duc, se propose d'en publier incessamment un autre sur l'*Art de parvenir*. C'est ce qu'on peut appeler un ouvrage véritablement à l'ordre du jour : dans un siècle où tout le monde veut arriver *per fas et nefas*, il n'est pas mal de donner un code où soient consignés et enregistrés tous les moyens par lesquels un honnête homme peut faire son chemin. Déjà plusieurs ouvrages sur ce sujet ont été livrés au public ; j'ignore s'ils ont été *utiles* ; j'ignore si celui que je vous annonce le sera à ceux qui, comme M. l'*Espérance*, se dévouent au pénible métier de solliciteur ; ce dont je suis certain, c'est qu'il sera *agréable*, et c'est déjà un très-grand point que d'avoir rempli la moitié du précepte d'Horace. Au reste, il paraît

que l'auteur ne s'est point embarqué légèrement dans son sujet; il a médité profondément sa matière; il a pratiqué long-temps, et les préceptes qu'il donne sont appuyés sur des expériences multipliées. C'est du moins ce qu'il donne à entendre :

Hélas ! sans nul secours et sans expérience,
J'ai navigué long-temps sur cette mer immense
Que sillonne avec art l'espoir ambitieux.
Jeune, sans autre objet qu'un désir curieux,
De rochers en rochers, et de plages en plages,
J'ai vainement cherché de fortunés rivages;
Tantôt battu des vents ou dans un calme plat
J'ai consumé ma vie à ce métier ingrat !
Mais je connais l'écueil pour prix de tant de peine;
Maintenant fatigué, vétéran, hors d'haleine,
Je me croirai pourtant bien payé de mes maux
Si je vous vois jouir du fruit de mes travaux.

On voit que l'auteur a eu un bon maître, le malheur; il enseigne ensuite à son adepte quelles études il doit faire, quelle route il doit suivre, quelles connaissance il doit acquérir :

Le Français a passé, dans son brusque délire,

Des fureurs des combats à la rage d'écrire ;
Je ne vous parle point de ces écrits divers
Que dictent des partis blancs ou rouges ou verts.
Chacun dans ce conflit de mensonge et d'injures
Attaqué par pamphlets, se défend par brochures,
Et vainqueur ou vaincu n'obtient que le mépris :
Je veux vous signaler de plus sages écrits.
De nos fameux auteurs sans invoquer les ombres,
Cultivez, croyez-moi, la science des nombres,
Le talent du comptable et l'art des bordereaux ;
Aujourd'hui toute gloire émane des bureaux :
Cherchez dans le fatras d'un vieux plan de finances
Quelque moyen nouveau de régler les dépenses.
Eclairez le conseil, corrigez le budget.

Il est certain que c'est là le moyen de faire un chemin rapide : avec la science des chiffres on arrive à tout aujourd'hui. Lorsque le poème sera imprimé, j'aurai soin de vous l'envoyer, et je ne doute point qu'il ne vous fasse passer quelques moments agréables. Au reste, avant que tous ces ouvrages sur l'*art de solliciter et de parvenir* eussent paru, il y avait long-temps qu'un de nos poètes comiques en avait donné les premiers éléments ; *médiocre et ram-*

pant, toute la poétique est renfermée dans ces deux mots.

Madame de Staël, dont je vous avais annoncé la convalescence, en vous envoyant une élégie à ce sujet, a encore donné à ses nombreux amis quelques inquiétudes, qui heureusement sont dissipées; dans un de ces moments où la maladie agissait le plus fortement sur elle, quelqu'un lui demanda comment elle se trouvait; mal, répondit-elle; je ne le sens que trop, la chaleur se retire; touchez mes mains, elles sont froides, *elles sont déjà toutes prosaïques*.

Ecce iterum! Voici encore madame de Genlis! celle-là se porte bien. Corbleu! quelle vigueur! quelle prodigieuse fécondité! quelle luxuriance littéraire. Les ouvrages se poussent sous sa plume; elle nous presse, elle nous étouffe entre les volumes; il n'y a pas même moyen de s'échapper par la tangente: je vous annonçais les *Tableaux de M. de Forbin*, voici maintenant *Paule*, les *Roseaux du Tibre*, et

pardessus tout cela le *quinquina*. *Transeat iste calix!*

La vie de Cromwel, dont je vous ai dit quelques mots dans ma seconde lettre, est terminée. On l'attend avec une vive impatience. L'attention publique, avertie plus d'une fois par les triomphes académiques de l'auteur, est maintenant tournée vers le nouvel ouvrage qu'il nous promet. On voudra voir comment M. Villemain, jusqu'ici circonscrit dans des limites étroites et imposées par la nature même des sujets, aura fait usage de ses forces dans un ouvrage historique : on voudra voir comment il aura envisagé ce point si important de l'histoire d'Angleterre; comment il aura peint cette grande figure de Cromwel, sur lequel des hauteurs de son génie, Bossuet a laissé tomber quelques lignes qui ne s'effaceront jamais.

L'ouvrage de M. Villemain n'est point au reste le seul qui appèlera l'attention sur le protecteur. On sait que depuis longtemps M. Raynouard a en porte-feuille

une tragédie de Charles Ier, dont il a déjà fait quelques lectures. Une de ces lectures donna lieu à un incident singulier que je veux vous raconter. L'assemblée était nombreuse, et parmi les auditeurs se trouvait un personnage, que le titre seul de la pièce aurait dû éloigner. C'était Fouché ! Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il fit bonne contenance. La lecture commença, et les allusions fréquentes reportèrent plus d'une fois les regards sur sa personne ; mais son imperturbabilité ne se démentit point; enfin au moment où le ministre de Charles, plaidant la cause de son maître, s'écrie :

Le jugement d'un roi n'est qu'un assassinat.

Un vif mouvement d'approbation fut sur le point d'éclater, que comprima tout-à-coup la présence du grand dignitaire ; ce mouvement ne put échapper à Fouché, et parut lui causer quelqu'embarras.

La lecture finie, chacun sortit, Fouché seul resta : après avoir fait à l'auteur quel-

ques observations générales sur le plan de sa pièce et sur les caractères : *Quant à votre vers*, dit-il, *je m'en f...*

M. Raynouard ne répondit rien, et Fouché se promenait à grands pas : il me semble, reprit-il, quelques instants après, que le côté politique de votre tragédie est faible ; vous n'avez pas envisagé les choses d'assez haut ; vous êtes sur les tours de Notre-Dame, il faudrait monter sur les nuages ; en politique tout prend un aspect différent... Les circonstances...... Vous ne savez pas ce que c'est que les circonstances... Vous ignorez.. M. Raynouard l'interrompit en répétant son vers :

Le jugement d'un roi n'est qu'un assassinat.

Fouché sortit.

Je dois une réparation éclatante et solennelle à M. Gérard. J'avais dit dans ma précédente qu'on regrétait que cet habile artiste ne s'occupât que de portraits, et

voici que tout-à-coup apparaît au salon une toile de trente pieds, représentant l'*Entrée de Henri IV à Paris*. Cette vaste machine a été créée comme par enchantement, sans que l'on puisse remarquer toutefois que la promptitude ait nui à sa perfection. Une ordonnance imposante, de belles masses, une couleur tout à la fois riche et harmonieuse, voilà ce qu'on remarque dans ce tableau, qui fera époque dans l'école.

Sans contredit, M. Gérard est un peintre habile, mais il faut aussi avouer que nul ne sait aussi bien que lui profiter des circonstances; et remarquez comme ce dernier tableau arrive à juste point. M. Girodet est absent. M. Gros s'est trompé. Toutes les voix, toutes les trompettes vont donc se réunir en faveur de M. Gérard. M. Gérard commet aussi quelquefois des erreurs comme artiste, mais il a toujours le bon esprit de s'en apercevoir le premier, et il a grand soin de n'en pas faire

part. C'est là ce que j'appèle être véritablement habile.

P. S. Des lettres récemment arrivées de Philadelphie affirment que la raison de M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély est tout-à-fait aliénée. Cette aliénation s'était fait d'àbord remarquer par des singularités et des bizarreries, soit dans les paroles, soit dans le costume du malade ; mais bientôt elle a pris un caractère plus sérieux, et est dégénérée en folie furieuse.

De l'imprimerie de C.-F. Patris, rue de la Colombe, n° 4, quai de la Cité.

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE

POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 7.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIM.-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

—

1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

SEPTIÈME LETTRE.

Vous savez, Madame, qu'il y eut un tems où l'on n'admirait que Saint-Evremont, et où cet écrivain était le grand Lama de la littérature. Les libraires ne juraient que par lui. Ils recueillaient précieusement tout ce que sa plume laissait échapper, et s'imaginaient que tout l'esprit que Dieu avait créé pour l'usage des gens se trouvait hermétiquement renfermé sous sa calotte noire. Tel est l'empire de la mode, qui soumet tout à ses caprices, et, distribuant au hasard ses faveurs, fait tantôt acception des genres et tantôtdes personnes. Qu'est devenue aujourd'hui cette haute réputation de l'ami passionné de la belle duchesse de Longueville ?

Comment s'est évanouie la gloire de ce grand saint? et dans quelles régions s'est perdu l'astre qui brillait d'un si vif éclat? Singuliers retours de la fortune! Ces écrits que l'on s'arrachait, traînent aujourd'hui sans honneurs sur les quais; on a tout oublié, et les madrigaux, et les comédies, et les lettres, et les examens, et même ces fameuses réflexions sur les Romains, *réflexions beaucoup trop vantées*, comme l'a dit un écrivain mo derne.

Cet empire que le bel esprit du dix-septième siècle exerçait sur ses contemporains, nous nous en moquons aujourd'hui, et nous ne faisons pas attention que nous avons aussi nos admirations presque exclusives, que nous nous laissons aller involontairement à la magie des noms, et que nous subissons plus ou moins l'influence des réputations. Il est vrai que, moins circonscrits dans notre enthousiasme, on ne nous voit point sacrifier à un seul dieu: peut-être sommes-nous plus fondés dans notre culte, et peut-être (car c'est toujours avec la forme dubitative qu'il faut procéder) la postérité ne perdra-t-elle pas tout-à-fait le

souvenir de quelques-unes des divinités que nous encensons aujourd'hui ; c'est ce que je ne veux point examiner. Je remarque un fait, c'est qu'il existe parmi nous cinq ou six écrivains qui jouissent de cette vogue qu'avait Saint-Evremont, et aux pieds desquels les libraires viennent humblement se prosterner et déposer leur orgueil.

M. Benjamin de Constant est de ce nombre ; son nom seul est un talisman auquel rien ne résiste et dont la puissance magique force les acheteurs d'entrer. Aussi les libraires se disputent-ils les miettes qui tombent de sa table. Il vient de publier tout récemment une brochure qui est déjà à sa seconde édition. Elle a fait grande sensation, non-seulement parce qu'elle est de lui, mais parce qu'elle traite d'une des plus hautes et des plus importantes questions politiques.

Il s'agit, Madame, de la liberté de la presse, liberté qui, comme chacun sait, nous est solennellement concédée par la Charte, mais pour laquelle il paraît qu'après une trentaine d'années de révolution nous ne sommes pas encore tout-à-fait assez mûrs, puisqu'on a cru devoir en restreindre

et modifier l'usage par des lois, des ordonnances et des instructions : tant c'est une chose difficile de nous inóculer la sagesse.

Du milieu de ces lois, de ces ordonnances et de ces instructions, il n'était pas aisé de dégager *l'inconnue*, je veux dire cette liberté. Il n'était pas aisé d'établir et de préciser ce qu'il y avait de positif dans nos droits à cet égard; et cette difficulté ressortait plus apparente et plus vive depuis que des jugemens qui pour l'avenir peuvent avoir force de chose jugée, étaient venus augmenter les incertitudes et compliquer la question.

Mais pour vous mettre à même de juger avec connaissance de cause, je vais d'abord établir les faits.

La loi du 21 octobre 1814 soumettait à la censure les ouvrages de moins de vingt feuilles. On a reconnu que cette restriction présentait plus d'inconvéniens que d'avantages : elles fut levée par une ordonnance royale du 20 juillet 1815.

Un projet de loi fut donc présenté le 7 décembre 1816 par S. Exc. le ministre de la police générale, « tendant à garantir

» et à consolider cette précieuse liberté de
» la presse que la Charte consacre, et qui
» doit éclairer de son flambeau le Gouver-
» nement comme la nation. »

Le même jour, une autre loi était également présentée, qui soumettait les journaux à l'autorité.

Il résulte de la discussion de ces deux projets de lois, des discours des rapporteurs, et des différentes opinions émises en cette occasion, que la loi sur la liberté de la presse a été présentée comme un adoucissement à la législation existante, qu'elle avait pour but de donner plus de liberté à la presse et de sécurité aux auteurs; ce fut même sur cette augmentation de liberté accordée aux livres qu'on s'appuya pour obtenir de sévères restrictions à l'égard des journaux.

Voici le point de départ, et c'est dans cet état des choses que sont intervenus les deux jugemens dont j'ai parlé.

A l'occasion de ces jugemens, MM. les avocats du Roi ont établi des doctrines qui forment une jurisprudence nouvelle, et qui peuvent devenir des autorités, sur-tout dans

des causes où les considérations morales ont plus de puissance que la lettre de la loi même. Il était donc urgent d'examiner cette jurisprudence, qui, bonne ou mauvaise, droite ou tortueuse, nous tracera, malgré nous, notre marche pour l'avenir. Voilà ce que s'est proposé M. Benjamin de Constant.

Il commence par s'armer de l'inflexible et véridique *Moniteur:* c'est là qu'il recueille précieusement les élémens de cette doctrine pour les soumettre à une analyse exacte et rigoureuse, en écarter les parties hétérogène, et en exprimer la *quintessence.* Remarquez, s'il vous plaît, Madame, que cette dernière expression est d'autant plus juste que cette doctrine, ainsi analysée et passée à l'alambic, se trouve réduite aux *cinq* axiomes suivans :

1° Qu'on peut interpréter les phrases d'un écrivain et le condamner sur ces interprétations, même quand il proteste contre le sens qu'on donne à ses phrases ;

2° Qu'attaquer les ministres, c'est attaquer le Roi ;

3° Qu'on peut combiner avec le Code actuel les lois antérieures, et les appliquer à des

écrits publiés sous l'empire des lois existantes;

4° Qu'un accusé peut être puni pour la manière dont il se défend;

5° Que l'imprimeur qui a rempli les formalités prescrites peut néanmoins être condamné.

Certes, voilà cinq propositions hardies, et plus hardies peut-être que celles de Jansénius; j'aime à croire qu'elles ne diviseront point, comme celles-ci, la France en deux partis : toutefois il y a entre les unes et les autres ce point de contact, qu'on en conteste l'existence. Les fameuses propositions sont-elles dans le livre de Jansénius ? C'est ce que j'ignore, et bien d'autres sont dans le même cas; la question n'a pas même été éclaircie, je crois, à l'époque et par les parties intéressées. Les cinq axiomes existent-ils dans la doctrine de MM. les avocats du Roi? C'est ce qui n'est peut-être pas démontré jusqu'à la dernière évidence; car M. Benjamin de Constant, qui accuse MM. les avocats du Roi d'isoler les phrases et de ne citer que par extrait, juge à propos d'user de la même méthode dans l'examen de leur doctrine. Comme dans cette question on

n'est point absolument obligé de prendre parti, et qu'il n'y a pas de *formulaire* à signer, je me contente d'être simple rapporteur, en me maintenant sur la ligne de la plus exacte neutralité.

J'avoue cependant qu'il faut bien de la vertu pour rester parfaitement neutre, car M. Benjamin de Constant est un dialecticien d'une vigueur peu commune, et qui, malgré vous, vous précipite dans la conviction ; il procède avec une méthode imperturbable; ses raisonnemens sont spécieux et décisifs ; il pose des principes, et marche de conséquences en conséquences. Jouteur adroit, et d'autant plus adroit qu'il se possède, qu'il est de sang-froid, il connaît ses avantages, sait très-bien où est le faible de la cuirasse, et ne manque jamais d'y plonger le fer.

Mon dessein n'est pas, Madame, de le suivre dans ses développemens; je ferais un livre aussi long et peut-être beaucoup plus long que le sien; car il est court et substantiel; il dit beaucoup en peu de mots. Après avoir établi les cinq axiomes ci-dessus, M. Benjamin de Constant les examine et les discute successivement ; de cet examen et de

cette discussion il résulte et lui-même il conclut « que la doctrine mise en avant par » MM. les avocats du Roi est destructive » de toute liberté de la presse, et par con- » séquent contraire aux intentions manifes- » tées par le ministère et par les chambres, » qui ont proclamé cette liberté *le flambeau* » *du Gouvernement.* »

Voilà, Madame, la question réduite à ses plus simples élémens; la conclusion est sévère, et elle semble résulter nécessairement de l'état des choses. Cette levée de bouclier, faite par un homme qui a un nom, a jeté l'alarme; quelques journalistes ont ramassé le gant et sont descendus dans l'arène; mais au lieu de tomber à bras raccourcis sur l'audacieux champion, comme il arrive toujours en pareil cas, ils ont mis dans leurs attaques une grâce et une élégance auxquelles nous ne sommes plus accoutumés; je crains même qu'ils ne soient tombés dans l'*ultrà-politesse :* c'est un avantage qu'a eu en cette occasion M. Benjamin de Constant sur un écrivain d'un ordre supérieur, avec lequel on ne fait pas tant de façons. Je vous le répète, je ne m'établis point juge

du combat qui s'est engagé ; mais, quelle qu'en soit l'issue, M. Benjamin de Constant pourra toujours dire. *Mes remarques subsistent;* et elles subsistent tellement, qu'on a déjà pu en voir l'effet dans l'affaire de MM. Comte et Dunoyer.

M. de Pradt est encore un de ces écrivains qui jouissent auprès des libraires d'une haute considération ; il est vrai qu'il le sait et qu'il exploite bien sa réputation. L'ouvrage *sur le Brésil*, que je vous annonçais dans ma dernière lettre, vient de paraître. C'est une mince brochure, dans laquelle on retrouve parfois le talent et le style de l'auteur de l'*Ambassade à Varsovie*, mais où l'on chercherait vainement de l'ordre et un plan arrêté : ce ne sont que des matériaux, et l'on voit que l'auteur, pressé de paraître, n'a pas eu le tems de les arranger. Toujours plein de son système, et fidèle à ses idées sur ce qu'il appelle *l'ordre colonial*, il s'emparait des événemens à mesure que la lenteur des communications permettait de les connaître, et il les arrangeait en conséquence. Toutefois on est exposé à de singu-

liers mécomptes quand on écrit une histoire dont les faits ont lieu actuellement, et que, placé à une énorme distance du théâtre des événemens, on est réduit à des conjectures sur les causes qui les ont préparés et sur les suites qu'ils peuvent avoir; ces mécomptes deviennent bien plus grands encore quand on écrit d'après un système, et qu'on ne veut pas suivre les événemens, mais que les événemens vous suivent. Le tems, ce terrible improvisateur, comme le dit M. de Pradt, qui fait les calculs à part et qui ne subordonne les siens à ceux de personne, ne se soumet pas à nos petites combinaisons; c'est ce qui est arrivé : semblable à cet historien qui avait inventé son siége et qui s'y tenait, quoiqu'on lui en apportât une relation véritable, M. de Pradt, qui avait fait sa république de Fernambouc, n'a pas voulu la changer, quoique le tems eût *improvisé* autre chose.

La mort de M. Suard laisse une seconde place vacante à l'Académie; ainsi voilà deux fauteuils vides. Cette double place à remplir a doublé, non-seulement l'activité,

mais le nombre des solliciteurs; car quel est le mince écrivain qui ne se croit pas toute la consistance littéraire requise pour être au nombre des immortels. Il paraît cependant qu'un des deux fauteuils a déjà sa destination, et qu'il est réservé à un des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce noble désir de cumuler tous les lauriers, de ceindre toutes les couronnes est fort louable, sans doute; mais comme il annonce de hautes prétentions, on est tenté de rechercher jusqu'à quel point elles sont fondées. Je sais qu'on peut s'autoriser d'exemples antécédens; mais autrefois cet usage était fondé en raison. Les différentes Académies n'étaient point réunies sous un dénominateur commun; elles ne formaient point une seule et même institution; il était donc nécessaire, pour entretenir les relations entre elles, que les membres d'une classe pussent être admis dans une autre. Ces admissions cimentaient cette confraternité qui doit exister entre les sciences et les lettres. D'ailleurs, des noms tels que ceux des Fontenelle, des d'Alembert des Buffon, des Condorcet, étaient des noms sanctifiés par la renommée,

et méritaient peut-être de faire exception. Aujourd'hui, les relations les plus intimes sont établies par le fait entre les différentes classes, et chaque membre a droit de séance dans les quatre Académies.

M. Pastoret est membre de la classe des inscriptions et belles-lettres. Comme tel, il a publié un ouvrage sur la législation : il a payé sa dette ; mais cet ouvrage, sous le rapport littéraire, est-il tellement remarquable, est-il écrit d'un style tellement supérieur qu'il faille absolument et sur-le-champ ouvrir à son auteur les deux battans de l'Académie. Si M. Pastoret est destiné à poser les dernières assises de l'intermi-nable Dictionnaire, si c'est lui à qui il a été réservé de mettre la clef de la voûte, à la bonne heure : autrement je ne vois point qu'il y ait urgence, ni même nécessité. Si l'on adopte cet usage, les classes se doubleront ; les érudits, les chimistes, les peintres, les musiciens voudront être de l'Académie française ; car quel est celui d'entre eux qui ne croie pas avoir aussi un style ?

Une place à l'Académie française est la récompense la plus flatteuse pour l'homme de

lettres; c'est le but de ses travaux, c'est son patrimoine ; pourquoi le lui enlever ? Les encouragemens accordés aux lettres sont-ils déjà trop nombreux ? Et lorsque ceux qui les cultivent n'ont, pour ainsi dire, d'autre perspective qu'un fauteuil académique, pourquoi en rendre pour eux les occasions si rares ? Si M. Pastoret est nommé, comme on s'y attend généralement, on voudra connaître, au juste, pourquoi ; on recherchera quels sont ses titres : j'avoue que moi-même je serai bien aise de savoir à quoi m'en tenir à cet égard, et que rien ne m'empêchera de dire hautement ma pensée.

En attendant, Madame, que l'Académie ait prononcé, voici les noms de tous ceux qui se mettent sur les rangs :

M. Benjamin de Constant, auteur de plusieurs ouvrages politiques dont les titres sont assez curieux aujourd'hui, d'une traduction de *Walsten*, et d'un roman qui n'a pas eu tout le succès qu'il devait avoir.

M. Dorion, auteur de deux poëmes épiques : *La Bataille d'Hastings* et *Palmyre conquise*, et de plusieurs odes. Nous savons que cet auteur a en outre en portefeuille un

ouvrage sur la politique des Romains, et un roman qu'il se propose de publier incessamment.

M. Delrieu; il a fait *Démétrius* et *Artaxerce*, et de plus des notes, où lui, Delrieu, prouve qu'il n'y a pas de plus grand poète que M. Delrieu.

M. de Wailly, qui vient de publier la traduction des deux premiers livres des *Odes d'Horace*.

M. Laya, auteur *de l'Ami des Lois*, des *Dangers de l'Opinion* et de *Falkland*.

M. Chénédollé, l'un de nos meilleurs poètes. Son poëme du *Génie de l'Homme* n'a pas été apprécié par un siècle tourné tout entier vers des idées positives; toutefois son heure viendra. *Les vers*, disait Mme de Staël, *en sont hauts comme les cèdres du Liban.*

M. Davrigny, connu par quelques odes, par des fragmens d'un poëme sur la Peyrouse. Il a en portefeuille une tragédie de *Jeanne d'Arc*.

M. Roger, auteur de *l'Avocat* et d'une traduction faite par M. de la Servière.

De tous ces candidats, lequel sera nommé:

je l'ignore. Ce sera probablement le plus actif; et le plus actif, je n'ai pas besoin de vous le nommer.

Quoique de nos jours la poésie soit tombée dans un grand discrédit, et que depuis long-tems les Muses soient exilées des journaux, où triomphe et domine la sèche et stérile politique, cependant, comme je connais votre goût particulier pour les vers, je ne néglige aucune occasion d'en insérer quelques-uns dans ma Correspondance lorsque je les crois dignes de vous être présentés, et que sur-tout ils ont cette fleur de nouveauté qui en fait le charme. Je sais que dans ce genre vous aimez les primeurs, et je tâche de vous servir selon vos goûts.

Vous trouverez ici quelques fragmens d'un poëme qu'on va publier, et qui a pour titre : *L'Amour du Pays natal.* Enlevé aux lettres et à l'amitié par une mort cruelle, et encore à la fleur de l'âge, l'auteur * n'a pu y mettre la dernière main. Vous reconnaîtrez néanmoins dans ces fragmens les traces d'un talent peu commun et qui, sans doute, l'eût placé au rang des écrivains les

* M. Gaudefroy.

plus distingués de notre époque, s'il avait pu triompher de la rigueur du destin. La tendre amitié qui m'unissait à lui ne m'aveugle point, et tous les gens de lettres qui l'ont connu et qui avaient su l'apprécier confirmeront le jugement que j'en porte ici.

L'idée première de ce poëme est prise dans un ouvrage intitulé : *Considérations sur la Nostalgie*, et dans lequel se trouve l'histoire d'un jeune homme qui, né dans un petit village situé au pied des Alpes, vint à Paris pour y étudier la médecine. Il y était depuis quatre ans, lorsque tout-à-coup il fut saisi d'une mélancolie profonde que rien ne put dissiper. Ni son amour pour son art, ni ses travaux multipliés, ni les distractions de la capitale, ne purent vaincre l'impérieux besoin de revoir son village. C'était là que tendaient tous ses désirs, et qu'aboutissaient tous ses vœux. Il ne dormait plus, et maigrissait de jour en jour. Dès qu'il pensait à son pays, il éprouvait des palpitations violentes; des larmes involontaires s'échappaient de ses yeux. Enfin, ne pouvant plus vivre dans une telle situation, il quitta Paris sans en prévenir personne, et reprit le

chemin de son village, où il ne tarda pas à retrouver le repos et la santé.

Cet épisode, dont l'auteur a orné son poëme, et qui y tient une grande place, est tel à peu près qu'il devait rester. Il l'avait travaillé avec soin, et n'avait rien négligé pour lui donner toute la perfection dont il était susceptible. Tous les détails en sont rendus avec une vérité frappante, et rehaussés des plus vives couleurs de la poésie. Je ne citerai cependant rien de ce morceau, parce que le présenter par extraits ce serait nécessairement en diminuer le prix et en affaiblir l'intérêt.

Voici le début du poëme :

« Quel intérêt profond, quel charme impérieux
Nous fait aimer le sol qu'ont aimé nos aïeux,
Et mêle à l'air natal une douceur secrète ?
Qu'aux plus lointains climats la fortune nous jette,
Qu'elle y verse sur nous la gloire et le bonheur ;
Du bonheur, de la gloire, un sentiment vainqueur,
De nos premiers beaux jours nous retrace l'image,
Rappelle à nos regrets le paisible rivage
Où s'ouvrirent nos yeux à la clarté du ciel,
Nous charme au souvenir du foyer paternel,
Et nous fait tressaillir au seul nom de patrie. »

Nourri de la lecture des poètes anciens,

l'auteur a eu l'art de faire entrer dans son poëme tous les morceaux qui se rapportent à son sujet. Ici, suivant les traces de Virgile, il nous montre Andromaque s'entourant de tous les objets qui peuvent lui rappeler sa malheureuse patrie :

« Et se plaît à creuser, dans une triste joie,
Un petit Simoïs baignant sa fausse Troie. »

Plus loin, c'est une traduction du *Fortunate senex.*

D'autres fois, l'Ecriture sainte lui fournit le sujet de ses tableaux. Vous connaissez le cantique si touchant : *Super flumina Babylonis* ; voici l'imitation qu'il en a faite :

« Voyez ces exilés dont les tribus captives
Suivirent leurs vainqueurs loin des natales rives.
Vers les champs où l'Euphrate épanche au loin ses eaux;
Muets, les yeux baissés sur les rapides flots,
Ils pleurent. Auprès d'eux, leurs lyres détendues,
Aux saules de ces bords se taisent suspendues.
Demandez-leur ces chants, ces cantiques pieux
Que leur docile voix appris de leurs aïeux.
Hélas! s'écrieront-ils, en ces profanes terres,
Comment chanter Sion et le dieu de nos pères?
Chère Jérusalem, et toi, mont révéré,
Par la sainte alliance à jamais consacré,
Avant de t'oublier, que ma droite s'oublie!
Que se glace en mon cœur et le sang et la vie,

Si de ton nom sacré, de ta gloire à venir,
Ce cœur un seul moment perdait le souvenir. »

Il y a quelques taches légères dans ce morceau ; mais l'auteur avait trop de goût pour ne point les remarquer et les faire disparaître. Voici un morceau de plus longue haleine, et qui pourra vous donner une plus juste idée de son talent poétique :

« Le sauvage, sûr-tout, que ses dieux courroucés
Jetèrent gémissant sur nos bords policés,
Le Natchez qui parcourt la savanne embaumée;
Le Lapon, s'étouffant sous sa hutte enfumée;
L'Eskimaux voyageur; l'indolent Africain,
Brûlé d'un sable ardent et d'un ciel tout d'airain,
Jamais en aucun tems n'oubliera sa patrie.
Essayez de tromper sa longue rêverie;
Offrez à ses regards stupidement surpris
Nos vastes monumens, nos fastueux lambris;
Et, pour charmer son goût, sa vue et ses oreilles,
Prodiguez de nos arts les magiques merveilles:
Rien ne peut ranimer son morne abattement.
Sa tête sur ses mains retombe tristement;
Dans ses yeux presque éteints les objets s'obscurcissent;
Sous un corps épuisé ses genoux s'affaiblissent;
Il va mourir enfin, et ses yeux égarés
Cherchent encor les lieux qu'il a long-tems pleurés.
Tel l'arbuste inconnu, que, loin de sa patrie,
Amena sur nos bords une active industrie,
Regrette son air libre et ses soleils ardens.
Du maître autour de lui veillent les soins prudens;

Mais en vain, par des eaux savamment préparées,
Il croit le consoler des ondes tempérées
Qu'à ses jeunes rameaux prodiguaient d'autres cieux ;
En vain, pour le tromper, son art ingénieux,
Par des feux recélés sous un palais de terre,
A su lui préparer une tiède atmosphère ;
L'exilé, trop rebelle à ces soins impuissans,
Déjà ne soutient plus ses rameaux pâlissans.
Il perd son beau feuillage ; il incline sa tête,
Et la sève glacée en ses canaux s'arrête. »

Voilà certainement des vers que ne désavoueraient point aujourd'hui nos meilleurs poètes. Combien devons-nous regretter que la mort ait arrêté l'auteur à l'entrée de sa carrière et ne lui ait point permis d'exécuter les projets plus importans qu'il avait formés, car les Muses n'étaient point seules l'objet de ses hommages. Il avait conçu le plan d'un ouvrage qui manque à notre littérature, et pour lequel il avait déjà amassé un grand nombre de matériaux : c'était une histoire de l'éloquence, depuis Orphée jusqu'à nos jours, dans laquelle il devait faire entrer des morceaux choisis, tant des orateurs sacrés que des écrivains profanes. M. Petitot, qui lui était attaché par les nœuds de la plus étroite amitié, a bien voulu se charger de l'édition

de son poëme; j'aurai soin, Madame, de vous l'envoyer aussitôt qu'il paraîtra.

Les journaux vous ont appris la perte immense que nous avons faite. Madame de Staël, dont je vous citais encore dans ma dernière Lettre un mot plein d'originalité, a cessé de vivre. Ceux qui ne la connaissaient que par ses ouvrages regrettent la femme supérieure; ceux qui avaient le bonheur d'être admis dans son intimité pleurent l'amie la plus sincère et la plus tendre. On sait que l'amitié tint toujours une grande place dans sa vie, et je citerai à cette occasion un mot d'elle qui n'est peut-être pas d'un goût très-épuré, mais qui cependant mérite d'être connu. Peu de jours après son mariage, elle se trouvait chez sa mère, au milieu d'un cercle nombreux: « Eh bien! ma fille, » lui dit madame Necker, comment va » l'amour? — Ah! Maman, vous savez bien » que vous m'avez fait le cœur en pain de » sucre: la base est pour l'amitié, il n'y a » que la pointe pour l'amour. » M. le chevalier de Boufflers, qui était présent, dit tout bas à ceux qui l'entouraient: *Cette dame finira*

par prendre ses amis à mi-sucre: il y a probablement beaucoup d'esprit dans ce mot, puisque c'est le chevalier de Boufflers qui l'a dit; cependant j'avouerai ingénuement que je n'en ai jamais bien compris le sens mystérieux et caché; malheureusement l'auteur n'a pas laissé de commentaires et il a emporté son secret avec lui. Comme les dames entendent à *mi-mot*, sur-tout lorsqu'il s'agit des intérêts de cœur, vous pourriez bien avoir compris; dans ce cas, je vous prie de me faire part de vos lumières.

Voici ce que j'ai entendu dire dans le monde des dispositions testamentaires de madame de Staël. On assure qu'elle laisse deux millions à M. de Staël, son fils; un million à sa fille, madame de Broglie; deux millions au jeune Rocca, et 30 mille livres de rentes viagères à M. Rocca. Quant à ses manuscrits, parmi lesquels se trouvent une *Histoire des Etats-Généraux*, ou plutôt une histoire de M. Necker, et un *Parallèle des révolutions de France et d'Angleterre*, elle les a légués à M. Schlegel.

Le salon vient d'être fermé. L'exposition

a été brillante, et M. le comte de Forbin a eu l'art, pour ainsi dire, de la renouveler en la variant et en la présentant sous différens aspect. Les derniers jours sur-tout ont jetés un vif éclat : l'apparition du tableau de M. Gérard, la *Descente de Croix* de M. Berthon, un portrait de M. Pagnest, l'un des meilleurs peut-être qu'on ait exposés depuis plusieurs années, et plusieurs autres compositions parmi lesquelles je ne veux point oublier une *Sainte-Famille* par M. Smith, ont stimulé la curiosité publique et ramené la foule. Ainsi que je vous l'ai dit, Madame, dans le domaine des arts nous sommes toujours rois, et je ne crois pas qu'il soit facile de nous déposséder : la succession des grands peintres s'établit, et les ouvrages exposés cette année attestent que les Girodet, les Gérard, les Gros, les Guérin auront de nobles et dignes héritiers de leurs talens.

Cependant, je le répète, *beaucoup d'appelés, peu d'élus.* Parmi tous ces artistes dont les productions sont étalés aux regards des curieux, quelques-uns, sans doute, qui jettent déjà une vive lumière, parviendront au pre-

mier rang ; mais combien j'en aperçois qui dormiront dans une éternelle obscurité. La destinée est un mur d'airain contre lequel viendront se briser tous leurs efforts : *croûtons* ils sont nés, *croûtons* ils resteront. Le malheur est qu'on ne sait point prendre une résolution décisive, et que l'on impute à l'envie ce qu'on ne devrait imputer qu'à soi-même : il en est ainsi dans tous les arts ; ceux qui succombent s'imaginent qu'il y a ligue contre eux, et que c'est un parti pris de ne point les admirer. Toutefois il n'y a point de règle sans exception, et je connais un exemple remarquable donné par un peintre, qui sut se faire justice à lui-même, et qui, voyant qu'il était et que probablement il resterait toujours un peintre médiocre, se fit un de nos meilleurs poètes. Tout le monde, il est vrai, n'a pas cette ressource, et ce n'est point là ce qu'on appelle devenir d'évêque meunier ; mais il est d'autres chemins à suivre : *Soyez plutôt maçon.* Je veux vous raconter cette anecdote, dont M. Parceval - Grandmaison est le héros, et qu'il raconte à qui veut l'entendre.

Il était peintre aussi, mais ce n'était point,

à ce qu'il paraît, à la manière du Corrège; pour son coup d'essai, il avait exposé au Salon une Danaé; c'était, selon lui, un chef-d'œuvre, et il comptait sûr un grand succès. Le jour de l'ouverture il se glisse dans la foule, et va d'un œil furtif examiner son tableau : un monsieur, qu'à sa tournure il soupçonne un connaisseur, y était arrêté, et, la loupe en main, paraissait le considérer avec une profonde attention. L'auteur, posté derrière lui, et présageant déjà son triomphe, jouissait de cette admiration concentrée, et attendait impatiemment qu'elle s'exprimât d'une manière un peu plus vive et plus énergique, lorsque l'inconnu, sortant tout-à-coup et de son silence et de son immobilité, hausse les épaules et s'éloigne en laissant échapper ces deux mots, qui vont tomber directement dans les oreilles de l'auteur : *Croûte! archicroûte!* M. Parceval-Grandmaison ne se le fit pas dire deux fois; il retira son tableau, brisa sa palette, et se mit à faire des vers. De tous ses ouvrages il n'a conservé que son portrait peint par lui-même : on dit qu'un plaisant, après l'avoir examiné, écrivit au bas : *Ut pictura poesis.*

Savez-vous, Madame, ce qui nous occupe exclusivement ici? Ce ne sont ni les députés qui vont arriver, ni les acteurs qui partent encore; ce ne sont ni les spectacles, ni les discussions politiques ou littéraires; ce n'est pas même l'illustre Mme Catalani, qui est enfin de retour de son voyage autour du monde; ce sont les montagnes; nous en avons de toutes les formes et de toutes les couleurs, des grandes, des petites, des moyennes, des russes, des suisses, des égyptiennes, des françaises, etc.; et comme à la suite d'une invention arrive toujours à point nommé le troupeau des imitateurs, voici qu'on va encore établir de pareilles promenades sur deux cordes parallèles, et celles-là pourront, à juste titre, se qualifier d'*aériennes*, puisqu'elles seront faites dans le vide; d'autres, moins ambitieuses, se préparent à la butte Saint-Chaumont; ainsi l'assortiment de montagnes sera, comme vous voyez, au grand complet, et le peuple, en sablant, *extrà muros*, le falerne de la Brie, pourra se procurer, à peu de frais, le plaisir de dégringoler comme la haute société.

Mais, parmi tous ces établissemens, il n'

en a qu'un, un seul qui soit digne d'attention, parce qu'il sort des proportions ordinaires, qu'il est tracé sur une échelle immense, et qu'il a un caractère remarquable de grandeur et de magnificence. Le plan même en était si vaste, que l'on a pu craindre un instant que sa hardiesse nuisît à son exécution. La vaste machine était prête; elle déployait ses ailes immenses; mais nul n'osait se confier à cette pente rapide, et risquer le périlleux trajet: il était cependant nécessaire de rassurer les esprits; les administrateurs se sont rappelés le vers de Corneille:

« Faites-en faire essai par quelque domestique, »

et ils ont livré à leurs frêles esquifs quelques-uns de ces gens vulgairement appelés *cassecous*. L'essai a parfaitement réussi, et maintenant il n'y a pas assez de chars pour les amateurs, et sur-tout pour les dames, auxquelles le docteur Cotterel a prouvé par argumens démonstratifs qu'il n'y a pas de plus douce position que la position horizontale, que le mouvement est tout dans la vie, et que hors les montagnes point de salut.

Voilà donc la vogue de cet établissement, et, par suite, la fortune des entrepreneurs

assurée. Ce sont toujours d'excellentes spéculations que celles qui reposent sur notre frivolité et notre goût pour les plaisirs. Nous en sommes à ce point où étaient parvenus les Romains après la fureur des guerres civiles ; il ne nous faut plus que *du pain et des montagnes.*

Ainsi tout change dans le monde. Autrefois il n'y avait point une fête où ne figurât un ballon : nous voulions à toute force monter ; maintenant nous n'aspirons plus qu'à descendre, et nous sommes en bon chemin. La famille des Garnerin a perdu tout son crédit ; en vain Mlle Elisa annonce les fêtes les plus brillantes et fait les programmes les plus pompeux, en vain elle *se précipite dans les cieux* et confie ses jours à la fragilité d'un parachute, personne ne daigne lever les yeux et regarder si elle est en l'air. « O Athéniens ! Athéniens ! qu'il en coûte pour être loué de vous ! »

A propos d'ascension, je veux consigner ici un fait peu connu ; et, comme il est authentique, il ne faut pas qu'il soit perdu pour l'histoire. Vous vous rappelez que le jour du couronnement on fit partir de Paris une immense couronne qui fut enlevée par

un ballon; vous vous rappelez également que cette couronne fut retrouvée le lendemain à Rome; mais savez-vous dans quel endroit? sur le tombeau de Néron, où elle s'était brisée. On raconta cette particularité à Buonaparte, avec toutes les précautions requises pour ne point blesser ses oreilles impériales: *Eh bien!* répondit-il, *il vaut mieux qu'elle soit tombée là que dans la boue.*

Je vous disais tout à l'heure que nous ne nous occupons plus de spectacles, je me trompais: une petite querelle a appelé une grande attention sur la pièce des *Montagnes* jouée aux Variétés. Cette mémorable aventure a fini par des pointes; et c'était ainsi que cela devait finir, puisque la bataille avait été donnée sur la terre classique des calembourgs.

Les auteurs ont ajouté à leur pièce un petit prologue qui a été vivement applaudi, et dans lequel ils expliquent d'une manière fort spirituelle leurs intentions. Ainsi nous avons lieu de croire que, suivant leurs vœux, *la paix est définitivement signée.*

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET, RUE CHRISTINE, N° 5.

LETTRES
CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE
POLITIQUE, MORALE ET LITTERAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 8.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.



A PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

HUITIÈME LETTRE.

Il faut être fidèle même à son titre, Madame, et puisque notre Correspondance a pour objet non-seulement la *littérature* et la *morale*, mais encore la *politique*, je veux vous donner quelques nouvelles qui peut-être ne vous paraîtront pas tout-à-fait dénuées d'intérêt. Je les produirai sous la forme dubitative, car le sage n'affirme rien, dit le proverbe; il est bon, d'ailleurs, de pouvoir quelquefois se retrancher derrière un *on dit*:

On dit donc qu'un traité a été conclu le 17 mai dernier, entre la Russie et l'Espagne, en vertu duquel la première de ces

deux puissances s'est engagée à fournir seize mille hommes et une escadre pour combattre les insurgés de l'Amérique, moyennant la cession de l'île de Minorque dans la Méditerranée, et la Californie.

S'il faut en croire ces mêmes *on dit*, le pape aurait cassé le mariage de Napoléon et de Marie-Louise ; l'Espagne négocierait avec la cour de Vienne pour la cession immédiate, moyennant des indemnités pécuniaires, du duché de Parme, qui, en vertu des dernières stipulations, devait passer après la mort de la souveraine aux Bourbons d'Etrurie ; le fils de Napoléon serait fait prince abbé de Ratisbonne.

On dit que des négociations sont entamées à Paris sur la grande question du départ d'un cinquième de l'armée d'occupation. Il paraît que des hommes qui ont une grande influence dans les affaires de l'Europe, penchent pour qu'on retire la totalité de ces troupes, en accordant à la France un assez long délai pour l'acquittement de ses dettes.

On dit encore que c'est à Paris que se trai-

tent les affaires de haute politique ; c'est de Paris qu'ont été datées toutes les notes relatives à l'Espagne et au Brésil, à Lucien Bonaparte et aux bannis français.

Nous touchons au moment des élections, Madame, et déjà ont été jetées au milieu du public plusieurs brochures destinées à influencer, s'il était possible, l'esprit des Electeurs, et à tourner les choix vers tel ou tel point donné.

Le motif de ces écrits me semble très-naturel : chacun conçoit à cet égard un système, une direction d'opinion publique en rapport avec ses idées et avec ses vœux personnels ; quelquefois même les auteurs révèlent un peu trop naïvement leur secret : ils font une théorie générale d'après leur situation particulière ; ils se font centre, comme il arrive toujours, et ils voient l'intérêt de la France dans celui de leur société. Cette petite illusion n'est que comique, et ne peut avoir aucun inconvénient.

Que, par exemple, dans une brochure où l'on désigne au choix des Electeurs diverses classes d'individus, les grands propriétaires ne soient admis que dans la quatrième

classe ; c'est un système trop plaisant pour être réfuté. Que dans un autre écrit, afin de procurer à la chose publique d'intrépides défenseurs, on nomme exclusivement des hommes qui, à toutes les époques, se sont attachés et rattachés au gouvernement de Bonaparte ; c'est encore une combinaison qui ne peut obtenir que peu de faveur.

Dans tout pays où le système représentatif est en vigueur ; lorsque les hommes qui avaient en main l'autorité se trouvent éloignés par le souverain, ces hommes et leurs amis doivent être assez souvent désignés par l'élection populaire, parce qu'on leur suppose un surcroît de surveillance et d'activité pour contrôler les opérations de leurs successeurs. C'est une espèce d'opposition toute formée qui discute avec l'administration, sans s'éloigner du respect dû au trône. Il n'en est pas de même lorsqu'il y a un changement fondamental dans l'État, lorsqu'une usurpation tyrannique a été remplacée par le gouvernement légitime. Les individus qui se sont dévoués pour cette tyrannie, et qui l'ont servie jusqu'au dernier moment, n'ont peut-être pas bonne grâce

à se croire appelés exclusivement à représenter les intérêts de leurs concitoyens, qu'ils avaient, il faut en convenir, un peu oubliés. Sans doute une opposition est bonne et même nécessaire ; mais une opposition de ce genre constituerait plutôt un état d'hostilité qu'une contradiction salutaire.

Tout homme sage voulant la liberté ne la conçoit que sous l'autorité légitime, qui seule en a garanti le bienfait. Il eût été à désirer que cette idée eût toujours été présente à l'esprit des écrivains qui prétendent dicter des choix à l'opinion publique.

Au reste, il semble que dans l'appréciation des titres de chaque candidat on devrait faire moins de phrases générales, et s'arrêter davantage à des faits positifs. De grands propriétaires, de riches capitalistes qui ont apporté à l'Etat leurs connaissances financières et le concours de leur crédit personnel, les hommes qui ont marqué leur patriotisme par quelque action d'éclat, sont des hommes qui se désignent à l'opinion, et qui semblent tout naturellement appelés à la Chambre des députés.

Je vous ai annoncé dans ma sixième Lettre que la tête de M. Regnaud de Saint-Jean d'Angely était tout-à-fait dérangée. Depuis ce moment, les preuves sont venues confirmer cette nouvelle. Dernièrement il s'est transporté avec des voitures énormes sur le marché de New-York, où il a acheté à des prix excessifs tous les légumes, le lait et le beurre qu'il a pu trouver ; il se proposait de louer un navire pour envoyer ces comestibles en France, où ils seraient, disait-il, revendus avec d'immenses profits, vu le taux élevé de toutes ces marchandises. Vous vous rappelez que, dans les derniers tems de sa vie, l'acteur Dugazon était atteint d'une pareille manie ; et l'on se souvient encore de l'avoir vu traverser Paris dans un fiacre, où il était comme enseveli sous les choux, les navets, les carottes qu'il venait d'acheter à la halle.

Le général Ameilh est aussi devenu fou dans sa captivité à Hildesheim (Hanovre). Il se croit empereur, nomme des maréchaux, distribue des décorations, gagne des batailles. Et, comme à la suite des victoires arrivent toujours les contributions, il

en impose d'énormes ; il paraît que malgré sa folie il n'a pas oublié le grand principe : *malheur aux vaincus !*

On ne peut s'empêcher, quand on considère aujourd'hui le sort de ces grands personnages qui ont paru sur le premier plan de la scène du monde, de faire de profondes réflexions sur les vicissitudes humaines, quoique ce sujet soit bien rebattu. Singulière destinée ! Ce Regnaud, également fameux et à la tribune et dans la chaire académique, est devenu marchand de beurre : Réal s'est fait débitant d'eau-de-vie. Les réfugiés français sont chassés de Bruxelles, des Pays-Bas et de la Suisse. Carnot, forcé de sortir de Varsovie, où on ne lui a laissé que deux heures pour faire ses préparatifs de départ, s'est réfugié à Magdebourg, où il vit dans la retraite, et où il achève un ouvrage sur la révolution française, qui comprendra tout ce qui s'est passé de plus important depuis 1789 jusqu'à la seconde restauration, en 1815. Tout ce qu'il nous dira dans cet ouvrage sera sans doute fort intéressant ; mais ce qu'il ne nous dira pas le serait encore davantage.

Fouché, ainsi que vous le savez, public aussi des Mémoires sur la révolution. Si ces Mémoires étaient écrits d'une manière tout-à-fait désintéressée, on pourrait voir à quoi tient la destinée des empires, et l'on serait convaincu que les plus grands événemens sont souvent le résultat des plus petites combinaisons et des plus misérables intérêts.

Lucien Bonaparte, qui sollicite depuis long-tems un passeport pour se rendre en Amérique, vit à Rome dans une espèce d'abandon.

Le prince Borghèse est séparé de sa femme.

Louis fait une cour assidue à Mme Lœtitia, dont il couve la succession.

Jérôme, qui n'a obtenu qu'avec beaucoup de peine la permission de se fixer à Ellwangen, y vit dans un isolement complet, ne pouvant avoir à son service que des luthériens, les catholiques le regardant comme excommunié à cause de son état de bigamie. Voilà où en est réduit cette *pacotille* de rois qui étaient parvenus à s'asseoir sur presque tous les trônes de l'Europe. Quant à celui qui les y avait placés, il n'a

rien perdu de cette tranquillité d'esprit et de cette égalité d'humeur qu'il affecte ou qu'il a réellement. Ainsi se trouve circonscrit et renfermé dans l'étroite enceinte d'une île celui que le monde entier ne pouvait contenir.

Parlons maintenant de choses moins sérieuses.

Savez-vous ce que c'est que M. Auguste Hus? Je ne le présume pas, et son nom, tout illustre qu'il est, n'a probablement point encore pénétré dans les plaines de la Champagne. C'est cependant un de nos plus féconds écrivains. Cela vous surprend; mais votre étonnement cessera lorsque vous saurez que jusqu'ici il n'a pas cru devoir rassembler ses œuvres en corps d'ouvrage. Dédaigneux de la renommée, ennemi né du travail, *il a en horreur la méthode* (c'est lui-même qui nous l'apprend), les longs ouvrages lui font peur, et il a pris le parti de n'écrire que par pensées détachées. Semblable à la sibylle, il ne se donne pas la peine de les réunir; il confie ses oracles à des

feuilles légères que les vents emportent, et qui vont tomber directement dans les cabinets politiques, littéraires etautres.

Quelle est cette manie, je l'ignore; mais que voulez-vous? chacun a les siennes, et les grands hommes en ont encore plus que d'autres. M. Auguste Hus pourrait élever des monumens plus durables que l'airain. Il ne tiendrait qu'à lui, il ne le veut pas. Il a tout ce qu'il faut pour cela, il a de l'esprit, et même du génie. Mais cet esprit, il le débite en détail, ce génie, il le distribue en petite monnaie. C'est sans doute par égard pour notre faiblesse: il faut lui en savoir gré.

Il ne se passe jamais un mois sans que l'on ne voie éclore quelques-uns de ses légers opuscules; ce sont les produits spontanés d'inspirations subites, d'illuminations soudaines. Il faut voir alors comme il juge Charlemagne, Henri IV, et tous nos grands hommes; avec quel dédain superbe il laisse tomber ses arrêts sur MM. de Chateaubriand, Fiévée, de Pradt, etc., etc.; car vous saurez, Madame, que le style de

M. Auguste Hus est tout satirique, son arme familière est l'épigramme. Sa production du mois d'août, cependant, est d'un genre tout différent, elle a pour titre : *Les Alpes illustrées, ou trois Penseurs nés aux pieds des Alpes et devenus célèbres à Paris :* Il y épuise toutes les formules de l'admiration pour louer ces trois grands hommes, qu'il appelle une *trinité philosophique*. Et quels sont ces trois illustres ? Ce sont MM. le comte Botton, Charles Botta et Charles Bossi. Vous vous rappelez, Madame, qu'il y avait à Rome un temple où l'on sacrifiait aux dieux inconnus.

Cet opuscule, où l'auteur a fait plus de frais qu'à l'ordinaire, et où il a déposé toute sa science et presque tout son génie, est *dédié à l'ombre auguste de madame de Staël* : je vous l'envoie ; les petits présens entretiennent l'amitié.

A propos de madame de Staël, je placerai ici une anecdote que je n'ai pas voulu vous raconter dans ma dernière lettre, parce

qu'alors son mariage avec M. Rocca n'avait point été solennellement annoncé dans les journaux. Vous vous rappelez toutes les persécutions qu'elle éprouva de la part de Bonaparte, il y a environ sept ans. Ce fut à cette époque qu'elle devint grosse; il était difficile de cacher cette grossesse aux yeux observateurs dont elle était environnée; elle fit donc faire une consultation, et les médecins déclarèrent que c'était le commencement d'une hydropisie; mais comme d'un côté elle était obsédée par l'espèce d'espionnage que Bonaparte avait établi autour d'elle, et que, de l'autre, il fallait bien qu'enfin l'hydropisie eût un dénouement, elle prit un beau matin le parti d'abandonner Paris et d'aller s'établir à Coppet. Ce fut alors que le préfet de Genève, qui n'était pas fâché de divulguer un petit secret et de faire en même tems sa cour au grand homme des Tuileries, fit courir l'épigramme suivante :

Par ses œuvres, par son génie,
Elle va droit à la célébrité;
Et, jusqu'à son hydropisie,
Rien n'est perdu pour la postérité.

Dans une ville comme Paris, où les esprits sont si inconstans, et les imaginations si mobiles, où les hommes et les choses sont tour-à-tour emportés par la succession rapide des événemens et par les caprices non moins rapides de la mode, un individu qui reste fixe et immuable, et qui, au milieu de ces grands changemens, demeure constant dans son costume, dans ses mœurs, dans ses habitudes, acquiert nécessairement et à son insu une espèce de célébrité, célébrité très-éphémère, il est vrai, car ordinairement elle meurt avec lui; très-circonscrite, car elle est presque toujours renfermée dans les quartiers qu'il habite, et dans les lieux qu'il fréquente.

Quel est celui qui, sur le boulevart de Gand, n'a pas remarqué ce vieillard à cheveux blancs, décoré d'un grand cordon vert, toujours assis à la même heure et au même endroit près le café Hardi, toujours la face tournée vers l'orient, toujours immobile, comme s'il avait été placé là de toute éternité.

Un autre personnage non moins remar-

quable et non moins connu, c'était l'abonné de Feydeau, et vous-même, Madame, à votre dernier voyage à Paris, vous me demandâtes souvent quel était *ce Monsieur* que vous aperceviez toujours au balcon; je ne pus alors vous donner que des renseignemens très-imparfaits. Depuis j'en ai recueilli, et de lui-même, et de quelques autres personnes, de plus amples, et qui pourront satisfaire votre curiosité. *Ce Monsieur* se nommait M. de Vesian : pourquoi se *nommait*, me direz-vous? un homme si constant dans ses habitudes aurait-il été infidèle à son nom? Non, Madame, il était même si régulier dans ses heures, qu'un habitué de Feydeau ne le voyant point paraître au spectacle au moment accoutumé, paria qu'il était malade. Il était mort le matin même.

Ce que vous croirez difficilement, c'est qu'il était âgé de quatre-vingt-quatre ans : il en paraissait tout au plus soixante-dix; mais le soin minutieux qu'il avait toujours eu de sa personne, la recherche de sa parure, cachaient ses rides et les outrages de la vieillesse. La régularité de ses occupa-

tions, la fixité de ses habitudes, et sur-tout son impassibilité, l'avaient toujours préservé de ces grandes commotions qui usent la vie et en avancent le terme. Il avouait qu'il n'avait jamais lu un livre de crainte des émotions. Il se levait à trois heures après-midi; dinaît et allait au spectacle. Toute son existence était concentrée dans l'enceinte de Feydeau, et les grands événemens de sa vie avaient été les *relâches;* alors il avait coutume de dire comme Titus : *Diem perdidi.* C'était les deux seuls mots latins qu'il eût jamais sus. Tout ce qui ne le touchait pas immédiatement lui était parfaitement étranger; il ne croyait pas à la révolution; son caractère, son genre d'esprit, ses opinions l'avaient toujours tenu comme attaché à l'époque qui avait précédé 1789. Il n'en sortait pas; toutes ses conversations étaient encore à cette date : il avait des habits pour chaque jour de la semaine, et quoiqu'ils fussent tous très-frais et très-bien conservés, il n'y en avait pas un qui n'eût été fait depuis plus de trente ans. Personne n'était plus fort que lui sur l'ancienne éti-

quette : il ne laissait échapper aucune occasion d'en parler, et il aimait à raconter l'énorme bévue d'un gentilhomme campagnard qui était venu pour suivre la chasse du Roi avec un costume pour la chasse du lièvre, tandis qu'il s'agissait du renard. *Heureusement pour lui*, disait M. de Vesian, *que je lui fis sentir son extrême inconséquence, et que je l'avertis à tems qu'il n'avait pas l'habit de la bête.*

Quant à lui, ainsi que je viens de vous le dire, il avait un habit pour chaque jour, et il n'aurait jamais commis l'*extrême inconséquence* de venir le lundi avec le costume du mardi. Son grand jour de parure était, je crois, le vendredi : c'était son jour de conquête (car, malgré ses quatre-vingts ans, il aimait beaucoup les dames : il les regardait beaucoup, du moins) ; c'était alors qu'il apparaissait dans toute sa splendeur avec l'habit de ratine rayé, les boutons d'acier fin et les manchettes de point. C'était alors que son écrin était mis à contribution. Qui n'a pas remarqué ses bagues énormes dans chacune desquelles était enchâssé un

portrait ; qui n'a pas remarqué les deux chaînes de montre qui lui tombaient jusqu'aux genoux, ses épingles, ses tabatières, et sur-tout son immense lorgnette d'ivoire, espèce de télescope qui n'eût point été déplacé à l'Observatoire, et avec lequel on aurait très-bien observé les nouvelles crevasses qu'on nous annonce dans le soleil. Je lui ai entendu raconter vingt fois l'histoire de ses boutons d'acier, qui coûtaient une guinée la pièce, et qui lui avaient été donnés en 1766 par une très-haute dame, ajoutait-il avec un sourire presque imperceptible, et pourtant très-significatif.

Tel est le cercle étroit des habitudes dans lesquelles il a tourné toute sa vie, habitudes qui l'ont illustré. Combien de gens qui se tourmentent beaucoup pour faire un peu de bruit dans ce monde, et qui mourront à la peine, sans obtenir même la célébrité de M. de Vesian !

Comme je connais, Madame, l'amour sincère que dans tous les tems vous avez porté aux lettres, je crois vous servir selon

votre goût, et même prévenir vos désirs, en vous envoyant la *Quinzaine Littéraire*. Aujourd'hui que la politique occupe tous les esprits, qu'elle domine seule dans les journaux, et que dans les salons elle est le sujet exclusif de toutes les conversations, vous ne verrez point, sans quelque surprise, que parmi les feuilles quotidiennes qui nous assiègent de toutes parts, ait apparu un recueil spécialement consacré à la littérature; mais ce qui vous étonnera encore davantage, c'est que ce recueil jouisse déjà d'un commencement de succès, et qu'au milieu des abstractions politiques qui nous absorbent tout entiers, nous ayons pu accorder quelque attention à des discussions où il ne s'agit ni de charte, ni de liberté de la presse, ni de budjet, ni d'élections. Quand reviendrons-nous, hélas! à ces tems heureux où le gouvernement marchait tout seul? où chaque citoyen ne se croyait pas obligé d'en être partie active et intégrante, de donner son avis en tout et sur tout, et d'aller, comme la mouche, s'asseoir fièrement sur le nez du cocher? à ces tems où l'on ne

se battait que pour un sonnet, où l'épi gramme était une puissance, où l'événement le plus important était la pièce nouvelle, et où l'on pouvait chansonner les ministres sans être accusé de manquer de respect au monarque? D'autres tems, d'autres mœurs; à peine conservons-nous quelques-uns de ces traits qui faisaient reconnaître le Français parmi tous les peuples de l'Europe. Aujourd'hui, notre maintien est grave, nos gestes sont compassés, notre physionomie est toute gourmée et toute politique; aux impétueuses saillies d'un esprit vif et léger ont succédé les lourds raisonnemens et les pesantes discussions; si nous rions encore quelquefois, c'est comme par un reste d'habitude, et honteux de nous être un instant oubliés, nous reprenons bien vîte notre sérieux diplomatique. Chaque siècle a sa manie, Madame, et celle dont nous sommes possédés aujourd'hui passera comme les autres, il faut l'espérer. En attendant, nous devons applaudir à tout ce qui peut nous ramener à notre ancien caractère et rétablir parmi nous l'empire de ces lettres

auxquelles nous devons une grande partie de notre gloire. Nous devons savoir gré aux auteurs de la *Quinzaine Littéraire* de n'avoir pas tout-à-fait désespéré de nous, d'avoir pensé qu'au milieu de nos hautes spéculations nous ne serions peut-être pas encore tout-à-fait insensibles au commerce des lettres, et de s'être fait jour à travers nos dédains pour poursuivre courageusement leur entreprise. Personne plus qu'eux n'était capable de la mener à bien, et l'on peut dire qu'ils n'ont rien négligé pour le succès. Des examens raisonnés et approfondis, des discussions littéraires pleines d'intérêt, des analyses faites avec soin, tels sont les élémens qui composent ce recueil, dont la rédaction est confiée à des personnes non moins recommandables par l'excellence de leur doctrine que par l'étendue de leur littérature.

La nomination de M. Raynouard à la place de secrétaire perpétuel de l'Académie est une nouvelle fort importante pour les

amis des lettres : tout le monde a applaudi à un choix justifié par des titres aussi solides que nombreux, et il faut espérer que cette distinction accordée au *poète* tournera au profit de la poésie ; car il faut convenir que jusqu'ici l'Académie n'a fait pour l'encourager que tout juste ce qu'elle ne pouvait se dispenser de faire. M. Suard ne savait point ce que c'était que des vers ; son prédécesseur Marmontel, malgré ses tragédies, ou peut-être à cause de ses tragédies, en faisait peu de cas ; quant à d'Alembert, auquel avait succédé Marmontel, tout entier tourné vers les sciences exactes, il était du nombre de ceux qui demandaient : *qu'est-ce que cela prouve ?* M. Raynouard a d'autres idées, et l'on ne doute point qu'il ne s'en suive dans le régime intérieur de l'Académie des changemens qui ne pourront que tourner au profit de la poésie. On dit qu'il se propose de faire rétablir *annuellement* la distribution des prix de poésie qui n'a lieu que tout les deux ans ; on dit encore qu'il fera revivre l'usage de ces séances spécialement consacrées à des lectures de

vers, et où chaque membre apportait autrefois son contingent poétique. Dieu veuille que ces *on dit* acquièrent quelque consistance; mais comment l'espérer, lorsque des pensées si graves, des intérêts si sérieux, nous occupent tout entiers, et lorsque tant de gens, quand on leur parle de vers, demandent, non pas *qu'est-ce que cela prouve,* mais *qu'est-ce que cela rapporte ?*

Depuis ma dernière Lettre, dans laquelle je vous donnais la liste des aspirans, vous avez appris que M. Laya a été choisi pour remplacer M. de Choiseul-Gouffier. Cette nomination, sans doute, n'ajoutera pas beaucoup à l'illustration du corps; mais enfin le nouveau membre a tout autant de droits que bien des membres anciens qui sont venus s'asseoir au fauteuil académique, où ils dorment du sommeil des justes, avant qu'on eût exigé que les candidats produisissent la liste de leurs titres; petite circonstance qui eût grandement embarrassé bien des prétendans.

Trois nouveaux candidats se sont mis sur les rangs pour remplacer M. Suard; ce sont

MM. Cuvier, Jay, et de Treneuil. M. Cuvier est déjà membre de l'Académie des sciences; ainsi subsistent à son égard, et dans toute leur force, mes observations au sujet de M. Pastoret qui, au reste, a eu le bon esprit de se retirer. M. Jay est auteur d'*un Tableau Littéraire du* 18e *Siècle*, et d'une *Histoire du Cardinal de Richelieu*. J'ai lu le premier ouvrage, et je sais à quoi m'en tenir sur son mérite. Je ne connais point le second; si l'auteur est élu, je reviendrai sur son compte. Quant à M. de Treneuil, vous avez entendu parler de ses poésies, si vous ne les avez pas lues : car quel journal n'a pas retenti de ses louanges! Retranché dans l'Arsenal, comme dans un fort, M. de Treneuil n'a jusqu'ici été atteint par aucun des traits de la critique. Il s'endort et se réveille au bruit flatteur des applaudissemens; si je ne craignais de troubler un si doux concert, j'examinerais jusqu'à quel point sont fondés ces applaudissemens; mais je n'ai garde, et je suis le très-humble et très-respectueux serviteur de SA SÉRÉNITÉ.

L'élection est faite, et c'est M. Roger qui a réuni la pluralité des suffrages.

La première tragédie que l'on doit donner aux Français est le *Mustapha* de M. Maisonneuve. Nous aurons ensuite *Camille*. On dit qu'il y a dans cette dernière pièce de grandes beautés, et nous devons en quelque sorte nous y attendre, puisqu'elle est de l'auteur d'*Agamemnon*. On n'est pas néanmoins pleinement assuré du succès, les craintes se grossissent à mesure que la représentation approche, et vous en devinez facilement la raison, puisqu'elle est de l'auteur de *Charlemagne*. M. Lemercier veut à toute force sortir de ce qu'il appelle l'ornière de la routine; il est beau sans doute de tenter des voies inconnues, mais il faut en tout de la modération. Malheureusement M. Lemercier n'est pas d'une extrême docilité pour les conseils; il tient fortement à ses idées, à ses vers, à ses mots; on a vainement tenté de lui faire changer ces deux vers:

Et ces *vieillards conscrits,* surveillans paternels,
Stables comme leurs dieux assis sur leurs autels.

On lui a proposé de mettre *pères conscrits*, mais c'est le terme consacré, cela sent la routine, et M. Lemercier n'en veut pas. Il tient à ses *vieillards conscrits ;* il sait cependant, par plus d'une fâcheuse expérience, combien il est facile de mettre en mouvement la gaîté du parterre.

Une autre tentative bien plus hasardeuse, c'est la scène des balances. M. Lemercier n'a pas hésité à les mettre sur le théâtre, toutes les représentations qu'on lui a faites sont venues se briser contre son indocilité, toutes les raisons qu'on lui a données lui ont paru de peu de poids ; d'ailleurs, quand il se trouve trop vivement pressé, et qu'il est sur le point d'être convaincu, il jette sa volonté dans la balance, comme autrefois Brennus y jeta son épée.

Mon tribut poétique se composera cette fois-ci, Madame, de quelques strophes d'une ode qu'a bien voulu me confier M. le comte de Valori, le même qui vient de publier tout récemment une traduction polyglotte du

Moucheron de Virgile, enrichie de notes très-savantes et très-curieuses.

M. Millevoye avait chanté le Tasse; M. Chênedollé, le Dante ; M. Soumet, Milton. C'est au Camoëns que M. de Valori a consacré ces vers ; le sujet est vaste, riche, et le chantre de Gama n'est pas moins grand que ceux de *la Jérusalem*, de *l'Enfer* et du *Paradis*. Ecoutons le poète. Voici son début :

Suis-moi d'un œil de feu dans le sacré vallon,
  Enthousiasme, esprit sublime!
  Ravis-moi sur la double cime
Où ta flamme nourrit le trépied d'Apollon ;
  Et sur les ailes du génie,
  A travers des flots d'harmonie,
Ouvre-moi vers l'Olympe un lumineux sillon.

Si j'admirais ici sans restriction, vous ne manqueriez pas de m'en faire de graves reproches, à moi qui ai critiqué avec tant de sévérité les vers de M. de Fontanes. J'avouerai donc que cette strophe n'est point irréprochable : l'auteur n'a pas remarqué l'incohérence de ces expressions : *Suis-moi*, *ravis-moi*, *ouvre-moi.* Je ne doute point qu'il ne fasse aisément disparaître ces taches

légères. Poursuivons ; nous allons trouver beaucoup mieux :

Toi, seul gardien sacré du delphique trésor,
Dotas ce roi de l'épopée,
Qui, sur la colline escarpée,
A Calliope, un jour, surprit sa lyre d'or;
Et, dans son héroïque ivresse,
Peignit au peuple de la Grèce
Le bouclier d'Achille et le casque d'Hector.

C'est ton souffle puissant qui sur des bords lointains,
D'un essor plus vaste et plus libre,
A fait voler l'aigle du Tibre,
Du tombeau d'Ilion au berceau des Latins :
Sans ton secours, son œil débile,
Dans l'antre obscur de la sibylle,
N'eût point lu tant de gloire au livre des destins.

Après avoir également consacré deux strophes au Tasse et à Milton, l'auteur aborde son sujet :

Ce fameux Camoëns, si grand dans l'art des vers,
Il te dut sa fureur sacrée.
Sur l'Océan hyperborée,
J'entends Adamastor, géant des flots amers,
Tonner sur la rive lointaine,
Lorsque la rame lusitaine
Viola le secret de l'empire des mers.

Le poète peint ensuite son héros, pour-

suivi par l'envie, flétri par l'adversité, et se relevant plus mâle et plus fier du milieu de ses malheurs :

Mais il s'est affranchi du joug d'un sort fatal,
Et de Lusus a fui la plage.
Une muse, nymphe du Tage,
Consacrant ses écrits sur le divin métal,
De l'indestructible couronne,
Va ceindre son front qu'environne
L'éclat des derniers feux du globe occidental.

L'auteur suppose ensuite que le dieu de l'harmonie apparaît au Camoëns après sa mort et l'interroge. Le chantre de Gama lui raconte l'histoire de ses voyages :

« De la cité d'Ulysse, un jour à mon réveil,
» Banni, je m'exilai sur l'onde,
» Non jaloux que le Nouveau-Monde
» M'ouvrît ses veines d'or et son sable vermeil.
» Mais c'est pour conquérir le Pinde,
» Que les néréïdes de l'Inde
» Portèrent mon navire aux plages du soleil.

» L'aventureux Colomb, avant qu'il ne s'armât
» De l'astrolabe tutélaire,
» Victime d'un peuple insulaire,
» Expiait son génie, enchaîné sur un mât;
» Quand un zéphyr, d'heureux présage,
» Vint, sur un odorant nuage,
» Lui révéler des fleurs le suave climat.

» Image de mes jours qu'assiégea le danger,
» Le cap orageux des tourmentes
» Me vit, sur des mers écumantes,
» Affronter mille écueils sur un esquif léger.
» J'entendis les échos antiques
» De ces monts aux flancs athlétiques,
» Etonnés de répondre aux cris d'un passager.

» Là, parmi les déserts, sous un ciel dévorant
» Où la nuit apparaît sans ombre,
» Je déchirai le voile sombre
» Qui cachait la nature à mon œil pénétrant;
» Là, sur la pierre, vierge encore,
» Des Argonautes de l'aurore
» Mon glaive dessina le trajet conquérant. »

Je supprime quelques strophes pour arriver à la fin :

Le Lusitain chantait ses vers, jouets du sort;
Le dieu l'admire et le contemple,
Le rameau sacré de son temple
S'incline de respect devant l'illustre mort:
Les muses reçoivent son livre :
Plein de leur nectar qui l'enivre,
Il revit tout entier sur le terrestre bord.

Tel l'oiseau fabuleux, dont l'écharpe d'Iris
Revêt l'éblouissant plumage,
S'il périt, consumé par l'âge,
Sa tombe est son berceau dans ses bois favoris;
A Memphis, le chantre du monde
Renaît de sa cendre féconde,
Et plane sur le mage aux autels d'Osiris.

Je crois inutile de vous faire remarquer, Madame, combien ces vers sont riches d'images et d'harmonie. Votre goût n'a pas besoin d'être averti. Vous ne ferez point difficulté, je l'espère, de reconnaître que c'est là un style vraiment lyrique, et surtout que c'est ainsi qu'il faut rimer dans une ode, où, comme j'ai eu déjà occasion de vous le dire, des rimes suffisantes ne suffisent plus.

P. S. On va mettre incessamment en vente un nouvel ouvrage de M. de Chateaubriant.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET, RUE CHRISTINE, N° 5.

LETTRES
CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE

POLITIQUE, MORALE ET LITTERAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE *, A ARCIS-SUR-AUBE.**

(N° 9.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.

A PARIS,

CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

NEUVIÈME LETTRE.

S'IL est, Madame, un spectacle instructif et curieux pour l'observateur attentif, c'est, sans contredit, celui que présente cette espèce de fermentation que l'approche des élections a fait naître dans tous les esprits. Les armées sont en présence, les bannières sont déployées, les différens chefs s'observent attentivement. La tactique la plus savante, les manœuvres les plus habiles, les hautes combinaisons, les petites ruses, les marches, les contre-marches, les feintes, tout est mis en usage; le moment décisif approche, et déjà Ucalégon est en feu.

Mais comme on ne peut juger du mouvement et des dispositions de deux armées qui vont en venir aux mains si l'on n'est placé sur un point élevé d'où l'on puisse apercevoir et saisir l'ensemble des opérations, ainsi, Madame, c'est en vain que l'on tenterait d'apprécier et de faire connaître les ressorts secrets qui dirigent et font agir les différens partis, si, par des intérêts positifs ou même éloignés, on se trouvait mêlé, soit comme actif, soit comme auxiliaire, dans la foule des combattans, et si, par une véritable indépendance, on ne s'était placé à cette hauteur nécessaire pour bien distinguer et les hommes et les choses. Je dois à l'avantage de ma position de pouvoir vous rendre un compte exact de ce qui se passe. Je ne connais ni Galba, ni Othon, ni Vitellius ; je ne désire pas même les connaître. Je ne suis ni électeur, ni éligible ; car, grâce au ciel, tout ce que je possédais se réduisait à rien, et ce rien on est parvenu à me l'ôter, comme à ce pauvre diable dont parle Juvénal. Mais, me direz-vous, si vous n'avez point de propriétés, vous avez du moins des opinions, ce

qui est encore une espèce de propriété ; il est vrai, et il y a même des gens qui les font bien valoir et qui en tirent un assez bon profit ; mais, Madame, au milieu de cette fluctuation continuelle des intérêts, au milieu de ces reviremens soudains des partis, comment asseoir des opinions fixes et positives ? J'ai cherché de bonne foi la vérité, et cette investigation n'a pu se faire qu'en rassemblant en un seul point plusieurs époques, qu'en examinant la marche et la conduite de certains hommes qui sont comme les représentans de ces époques ; je n'ai vu qu'incertitudes, que variations et qu'erreurs ; mes réflexions m'ont précipité dans le doute ; et comme rien n'est plus fatigant que le doute, parce que c'est, quoi qu'en dise Montaigne, un état mixte dans lequel on est mal à l'aise, après avoir vainement cherché une base pour asseoir ma croyance, je suis tombé dans l'athéisme pur où je me repose, c'est-à-dire, Madame, qu'en fait de politique je ne crois plus à rien. Vous voyez donc à quel point je suis désintéressé dans les questions qui nous agitent ; quelque importance

qu'on veuille y attacher, je n'y vois et n'y puis voir qu'un spectacle.

Je sais très-bien qu'on mêt en avant de grandes phrases, et que l'on fait sonner de grands mots ; c'est la tactique ordinaire : on espère couvrir par l'emphase et la solennité des paroles la vanité et le ridicule des prétentions ; mais comme dans tous les tems ces grands mots ont été toujours inscrits sur les enseignes, comme ils ont toujours été portés en triomphe, ils ont perdu une grande partie de leur crédit et de leur influence. En vérité, en vérité, je vous le dis, Madame, tous ces grands intérêts qui nous agitent aujourd'hui passeront : on sera étonné et presque honteux de l'importance qu'on attache à certains systèmes, à certaines doctrines et sur-tout à certaines personnes. M. Benjamin de Constant, qui met en mouvement tout le monde politique, et qui, à lui seul, est un parti, verra sa polémique tomber dans l'oubli le plus profond. De tous ses écrits, *Adolphe* seul restera ; un roman triomphera de toutes ses spéculations et de toutes ses théories sur les gouvernemens.

Maintenant que je vous ai prouvé que

sur la grande question des élections je suis dans un état complet d'impassibilité, et par conséquent dans la meilleure disposition possible pour écrire sans faveur et sans haine, voyons de quoi il s'agit :

Trois partis sont en présence et cherchent à s'emparer de la matière électorale afin de la façonner à leur manière.

Le premier veut seulement concilier la Charte avec ses souvenirs, et la rapprocher, sans la détruire, des anciennes institutions qu'il regrette ;

Le second craint d'exposer la Charte au grand air, et s'il la laisse dans l'ombre, c'est afin de la fortifier ;

Le troisième, enfin, veut la Charte, dit-il, pour en jouir.

Remarquez bien, Madame, que ces définitions appartiennent à M. Benjamin de Constant. Quant à moi, je trouve qu'il y a dans ces circonlocutions quelque chose de captieux et d'enveloppé, et j'aime mieux m'en tenir aux anciennes dénominations. Je maintiens donc dans l'ancienne possession de leurs titres les *ultrà*, les *ministériels* et les *républicains*. M. Benjamin de Constant

ne reconnaît point de républicains, il ne croit plus à ces vieux amans de la république; le parti auquel il se fait gloire d'appartenir, il le désigne sous le beau nom d'*indépendans*. Or, quels sont ces indépendans? « Ce sont ceux qui depuis trente » ans ont voulu les mêmes choses, ceux » qui ont répété à tous les gouvernemens les » mêmes vérités, opposé à toutes les vexa- » tions, même quand elles portaient sur au- » trui, les mêmes résistances; qui n'ont adopté » aucun symbole, pour offrir les principes » en holocauste à ce symbole; qui, lors- » qu'on proclamait la souveraineté du » peuple, disaient au peuple que la sou- » veraineté était limitée par la justice; » qui, lorsqu'on passait de la tyrannie » orageuse de cette souveraineté au des- » potisme symétrique d'un individu, di- » saient à cet individu qu'il n'existait que » par les lois; que les lois qu'il prenait » pour des obstacles étaient ses sauve- » gardes, qu'en les renversant il sapait » son trône. Les indépendans sont ceux » qui, sous la république, ne s'écriaient » pas : Nous aimons mieux la république

» que la liberté ; et qui, sous la royau-
» té, ne prétendent pas qu'il faut s'as-
» seoir sur les débris de tous les droits et
» le mépris de toutes les garanties. Les in-
» dépendans sont ceux qui aiment la mo-
» narchie constitutionnelle parce qu'elle
» est constitutionnelle, et qui respectent la
» transmission de l'hérédité au trône, parce
» que cette transmission met le repos des
» peuples à l'abri de la lutte des factions ;
» mais qui pensent que c'est pour le peuple
» que le trône existe, et qu'on nuit égale-
» ment aux rois en foulant aux pieds les
» droits des citoyens, et aux citoyens en
» essayant de renverser la puissance légale
» des rois. Les indépendans, enfin, sont cette
» génération innombrable, élevée au milieu
» de nos troubles, et qui, froissée dès sa
» jeunesse dans ses intérêts et dans ses af-
» fections les plus chères par les arbi-
» traires de tous les régimes, déteste l'arbi-
» traire sous toutes les dénominations, et
» démêle la fausseté de tous les prétextes.
» Les indépendans sont tous ceux qui,
» n'ayant ni la prétention d'arrêter, de dé-

» pouiller, de bannir illégalement per-
» sonne, ni celle d'être payés par ceux qui
» arrêtent, qui dépouillent, qui bannissent,
» ne veulent aucune loi qui les expose à
» être arrêtés, dépouillés, bannis illéga-
» lement.

Voilà un beau portrait, Madame, et qui figurerait admirablement dans la république de Platon ou dans l'utopie de Thomas Morus; mais je crains bien que l'auteur ne nous ait transportés dans des régions idéales, et qu'il ne nous ait peint des êtres de raison. S'il existe, je ne dis pas de tels hommes, mais un seul homme qui ait rempli toutes ces conditions, qu'on me le montre, cet être divin, que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que je l'admire, que je me prosterne à ses pieds; mais où le trouver? Tel se proclame indépendant, qui a pris toutes les livrées, a servi toutes les tyrannies; tel autre affecte une grande indépendance dans ses discours, dont vibrent encore *des paroles, hélas! trop récentes dans un sens contraire.*

Il paraît que le premier parti, que j'ai

désigné sous le nom d'*ultrà*, prendra peu de part à la lutte qui s'engage ; il n'a dans ce moment qu'une force d'inertie, et il restera en quelque sorte spectateur du combat.

Les deux autres déploient une prodigieuse activité. C'est dans les journaux que le ministère a établi sa plus formidable artillerie ; c'est là que chaque matin on entend tonner le canon ministériel, servi par des artilleurs d'autant plus habiles qu'ils sont de longue main façonnés à toutes les évolutions ; et il n'y a pas un électeur qui, en prenant sa tasse de chocolat, ne soit forcé en même tems d'avaler un article sur les élections.

C'est dans les brochures de M. Benjamin de Constant que s'est retranché le parti des indépendans. C'est un général habile que M. de Rebecque, et qui ne laisse rien à ses adversaires de ce qu'il peut leur enlever et par la dialectique et par l'argumentation. Cependant je trouve que cette fois-ci ses dispositions sont moins savantes, ses argumens moins vigoureux, ses raisonnemens moins décisifs. Pourquoi ? la raison en est péremptoire. Dans cette affaire, il n'est pas seulement question des principes, il s'agit aussi

des intérêts particuliers ; or les indépendans en dépendent autant que d'autres, et peut-être plus que d'autres; car, quoique M. Constant ait grand soin de se renfermer dans des généralités en caractérisant les indépendans, il est trop clair qu'il désigne ostensiblement certains individus, et il n'y a pas d'électeur un peu au fait des affaires qui ne puisse mettre le nom au bas de la page. Pour exemple, citons un passage : « Si *tel autre*, » dit-il aux électeurs, n'était pas éligible, » on ne se donnerait pas tant de peine pour » détourner de le choisir ; lui-même s'em- » presserait de vous éclairer sur des obsta- » cles qu'il ne peut vaincre. Que lui ser- » virait une fraude inutile, et quel homme » voudrait se déshonorer aux yeux de la » France et de ses concitoyens en s'attri- » buant des droits, des propriétés, ou des » qualités qu'il n'a pas. » Je le demande : Qui pourrait être assez aveugle pour ne pas voir que ce *tel autre* s'appelle M. Benjamin de Constant, sur-tout lorsqu'on lit dans une note de sa brochure qu'autrefois on voulut lui contester le titre de Français et de propriétaire. Voilà, Madame, comme on se désigne

soi-même; et afin qu'on ne s'y trompe pas, des amis complaisans font courir des listes. Je vous envoie les trois principales.

Première liste.

MM. :

Ollivier, régent de la Banque;

Quatremère de Quincy, membre du département et de l'Académie des belles-lettres;

Lebrun, maire du quatrième arrondissement;

De Fraguier, colonel de la sixième légion;

L'Abbé (François), ancien négociant;

Lainé, colonel de la huitième légion;

Hutteau d'Origny, maire du cinquième arrondissement;

Deuxième liste.

MM. :

Bellart (Nicolas-François);

Pasquier (Etienne-Louis);

Try (Bertrand);

Roy (Antoine);

Delaître (Bernard-François-Etienne-Raimond);

Breton (Louis-Henri);

Camet de la Bonnardière, maire du onzième arrondissement;

Goupy père, négociant;

Troisième liste.

MM.:

Lafitte;

De Thiars, ex-général;

Gilbert des Voisins;

Benjamin de Constant;

Roy;

Rodier;

La Fayette;

Manuel;

Benjamin de Lessert.

Voilà l'état de la question, Madame; le dénouement approche, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Quant à moi, grâce à mon système d'impassibilité, je l'attends sans le désirer ni le craindre. S'il était vrai, comme le prétend M. Benjamin de Constant, que dans les trois partis qu'il a désignés il y en a un qui dit que deux et deux font quatre; s'il était vrai que quelqu'un eût une raison assez puissante pour reconnaître et proclamer cette haute vérité,

je ne balancerais point un seul instant à aller me ranger sous ses bannières; il m'entraînerait, je l'avoue; mais au milieu de ces divisions et subdivisions d'intérêts, où est-il celui qui dit deux et deux font quatre? Nulle part. Les uns disent deux et deux font trois; les autres, deux et deux font six; arrive un tiers parti qui leur dit: Vous avez tort, vous vous jetez les uns et les autres dans les extrêmes; croyez-moi, deux et deux font cinq.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé de la nomination de M. Raynouard à la place de secrétaire perpétuel de l'Académie, et des espérances qu'elle avait fait naître; cependant je dois avouer que le premier acte de son ministère n'a pas tout-à-fait confirmé ces espérances. Son rapport sur le concours pour le prix de poésie n'a pas également satisfait tous les lecteurs; quelques-uns en ont blâmé la forme; et, ce qui est bien plus grave, d'autres l'ont attaqué sur ce qui constitue le fond même, c'est-à-dire sur les jugemens qui y sont portés. Il est vrai que, quant à la forme, ce rapport n'a rien de bien remarquable; on

attendait d'un homme qui a cultivé les lettres avec tant d'amour, d'un homme que les muses ont comblé de leurs plus douces faveurs, quelques idées plus élevées, quelques réflexions plus solides sur la poésie et sur l'utilité positive qui a pu résulter pour elle de ces concours solennels où l'Académie en corps adjuge le prix au vainqueur; cette question n'est pas sans importance; elle méritait d'être examinée, et sans doute elle eût acquis un haut degré d'intérêt sous la plume d'un écrivain tel que M. Raynouard; il n'a pas cru devoir la traiter; ou, s'il y a pensé, il n'a fait que l'effleurer; il a dépensé toute sa force et tout son talent en lieux communs; peut-être a-t-il cru que c'était une espèce d'*accompagnement obligé*, puisque le sujet du concours n'était qu'un lieu commun lui-même.

Quant aux jugemens portés, s'ils sont susceptibles de quelques discussions, si la balance n'a pas été tenue d'une main bien ferme et bien sûre, c'est à tort que l'on accuserait M. le secrétaire perpétuel, qui, dans cette affaire, n'est que rapporteur, et n'a fait qu'exprimer les sentimens de l'Aca-

démie ; faire peser sur lui la responsabilité tout entière serait une extrême injustice, quoique cependant il fût un des juges, et que l'autorité de son nom et de ses ouvrages a dû nécessairement entraîner la voix de plusieurs membres, qui, tout académiciens qu'ils sont, ne paraissent pas cependant des juges très-compétens en matière de poésie, et auxquels il n'est pas inutile de donner des listes comme aux électeurs.

Je ne veux point examiner quelle part il peut avoir dans les décisions de l'Académie, et je m'en tiens au texte du rapport. Après quelques réflexions parasites sur l'institution des prix, il a jeté un coup-d'œil rapide sur l'ensemble du concours, qui, s'il faut l'en croire, est un des plus brillans qui aient depuis long-tems été soumis au jugement de l'Académie. Toutefois il a regretté qu'aucun des concurrens *n'eût songé de transporter la scène dans d'autres tems et dans d'autres lieux.* Si l'on retrouve aisément dans cette remarque le concurrent qui, ayant à traiter cette question, autrefois proposée par l'Institut : *La vertu est la base des républiques*, avait introduit *So-*

crate dans le temple d'Aglaure ; je suis forcé d'avouer qu'on y reconnaît un peu moins le membre de l'Académie, le grammairien chargé de travailler au Dictionnaire et de rédiger le code qui doit fixer les règles encore incertaines de la langue. *Songer de :* est-ce une faute d'impression ? est-ce une formule méridionale ? est-ce une locution tirée du dictionnaire de la langue romane ? Je l'ignore ; mais j'oserai faire remarquer à M. Raynouard que dans la bouche ou sous la plume d'un académicien les mots sont sacramentels et ont force de loi.

Au reste, ceci n'est qu'une petite chicane. Venons au fond de la question. De pompeux éloges ont été donnés aux concurrens entre lesquels le jury littéraire avait à prononcer. Réjouissons-nous, Madame ; d'après ce qu'a dit M. le secrétaire perpétuel, nous pouvons concevoir de grandes espérances, et des poètes nous sont promis pour l'avenir. Je le souhaite sincèrement, quoique, lorsqu'il s'agit de concours académique, on ne puisse s'empêcher de songer à l'abbé du Jarry, qui l'emporta sur Voltaire. Ce qu'il y a de plus certain dans tout ceci,

d'après ces éloges mérités ou non ; c'est que l'Académie s'est trouvée dans un grand embarras ; qu'elle a tenu long-tems suspendue la couronne, sans savoir sur quel front la laisser tomber. Quatre concurrens attiraient particulièrement son attention, et c'est sur eux qu'a roulé toute la discussion.

L'un de ces concurrens, M. Casimir Delavigne, s'est rappelé le mot de Diderot à J. J. Rousseau, au sujet de la question proposée par l'académie de Dijon. Il a aussi pensé que c'était le *pont aux ânes*, que de vanter les douceurs de l'étude ; et il a pris le contre-pied de la question. Ce bonnet carré, cette fourrure sorbonique dont il s'était affublé pour pérorer contre l'étude, avaient quelque chose d'original et de comique ; mais l'Académie n'entend pas raillerie, elle n'a pas cru qu'il fût de sa dignité de rire, elle a rappelé le poète à l'ordre et l'a éliminé du concours. Cependant elle a bien voulu permettre que des fragmens assez étendus de la pièce réprouvée fussent lus dans sa séance publique. Ces fragmens ont obtenu de nombreux applaudissemens ; et je ne sais si, à ces signes non équivoques

d'approbation, l'Académie n'a pas été un peu honteuse de sa rigueur.

Restaient donc trois concurrens? Après avoir long-tems hésité, l'Académie s'est décidée à partager le prix entre M. Lebrun et M. de Saintine, et à donner l'accessit à M. Loyson. Le poëme de M. Lebrun est d'une bonne école. Il annonce un homme qui a étudié les classiques, et qui les connaît. Il n'est point fort d'invention, mais la composition en est sage et régulière. Le style manque quelquefois de cette vigueur et de ce coloris brillant qu'on a pu remarquer dans les précédens concours; mais il est pur, correct, et ne manque point d'élégance. Ce sont des qualités qui deviennent de plus en plus rares, et dont on a dû lui tenir compte. Sans doute il se rencontre, dans les pièces de quelques-uns de ses rivaux, des beautés d'un ordre supérieur à celles qui se trouvent dans le sien; cependant je ne suis point surpris que le prix lui ait été adjugé, je crois même qu'il le méritait. S'il y a lieu d'être étonné, c'est qu'on ait pu balancer un moment entre lui et M. de Saintine. En comparant les pièces

du concours, personne n'a pensé que ce fût à ce dernier qu'était réservé de tenir les juges incertains et de balancer les suffrages. Je ne prétends point inférer de là qu'il n'y ait point quelque mérite dans le discours de ce jeune auteur; mais il a besoin de faire encore des études sérieuses. Le tems et la réflexion lui apprendront peut-être à mettre de l'ensemble dans ses compositions, à donner à son style de l'élégance et de la flexibilité, à éviter ces lieux communs qui révèlent la faiblesse et mettent au grand jour la stérilité des idées.

Ce n'est point ce dernier défaut que l'on sera tenté de reprocher à M. Loyson; M. le secrétaire perpétuel l'a même accusé de s'être jeté dans l'excès contraire; il lui a reproché d'avoir consumé ses forces pour dépasser le but que les autres avaient eu peine à atteindre. Si c'est là une faute, c'est du moins une faute heureuse, et l'on conviendra que d'ailleurs elle n'est pas commune. De tous les concurrens, M. Loyson est sans contredit celui qui a envisagé son sujet de plus haut; c'est celui dont la composition est la plus vaste et la plus philoso-

phique. Ses idées sont grandes, ses expressions sont brillantes, énergiques ; sa poésie a de la force et du mouvement ; et cependant il ne vient qu'en troisième ligne, il n'est nommé qu'après M. de Saintine ! Ce sont là de ces jugemens qui auraient fait bouillir le vieux sang de Voltaire dans ses vieilles veines.

Quelques citations vous mettront à même de juger, Madame, s'il y a de l'exagération dans les éloges que j'ai cru devoir donner à M. Loyson. Il y a une ressemblance singulière dans le début du poëme de ses deux rivaux ; l'un et l'autre ils peignent l'homme emporté par ses passions, courant après des jouissances trompeuses et qui ne laissent dans son cœur qu'un vide affreux.

Ses plaisirs du matin, le soir sont des regrets,

dit M. Lebrun.

. . . . Le calme fait pour lui
De ses plaisirs d'hier ses remords d'aujourd'hui,

dit M. de Saintine.

Ils s'attachent ensuite l'un et l'autre à peindre le bonheur de celui qui, fuyant le monde et ses vaines chimères, va chercher

au sein de la solitude les plaisirs purs et constans de l'étude. C'est là véritablement le *pont aux ânes*. M. Loyson entre dans son sujet d'une manière plus vive et plus dramatique, il se met lui-même en scène.

Non, pour nous séparer en vain l'on m'importune,
En vain d'un front riant la trompeuse fortune
M'appelle sur ses pas vers des sentiers fleuris :
Nous resterons ensemble, ô mes livres chéris !
Tout entier à vous seuls dans cette solitude,
Je veux jouir en paix des douceurs de l'étude ;
Je veux de vos leçons sans cesse me nourrir ;
Je veux vivre avec vous et près de vous mourir.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que M. Loyson a aussi un vers à peu près jeté dans le même moule que les deux que j'ai cités de ses émules :

La volupté d'un âge est pour l'autre un tourment.

Après nous avoir montré au flambeau de l'histoire les empires s'écroulant les uns sur les autres ; après avoir peint l'homme pénétrant dans les entrailles de la terre pour arracher à la nature le secret de ses œuvres, l'auteur s'élève aux plus hautes considérations et s'écrie :

Quel sublime mortel, d'un vol audacieux,
Avec lui tout-à-coup m'emporte dans les cieux?
C'est Newton : je le vois qui couronne sa tête
De mille astres brillans devenus sa conquête.
Dans le centre du monde, un compas à la main,
D'un air tranquille et fier il s'assied, et soudain
Tous ces globes errans sous d'éclatantes voûtes,
A sa puissante voix reconnaissent leurs routes;
L'un par l'autre attirés accomplissent leurs cours,
Toujours près de le rompre et le suivant toujours.
Bientôt à mes regards des cieux inconnus s'ouvrent,
Des régions sans fin devant moi se découvrent;
Carrière illimitée, où, par les mêmes lois,
Mille univers flottans se meuvent à-la-fois.
Je vois de tous côtés dans ces plaines profondes,
Autour d'autres soleils graviter d'autres mondes;
Et lorsque pour peupler les espaces déserts
Je suis las d'enfanter de nouveaux univers,
Le vide encor s'étend, et dans son sein immense
Par-delà l'infini l'infini recommence.
Éperdu, je m'arrête et j'aperçois partout
Dieu qui soutient, dirige, enferme et borne tout;
Mais au-dessus des cieux dans les degrés de l'être,
Et plus grand que les cieux, puisqu'il peut les connaître,
Mon esprit étonné lui-même s'offre à lui;
Mystérieux abîme où mon œil ébloui,
Sous le voile sacré d'un éclatant nuage,
De la Divinité découvre encor l'image.
Alors j'ose en tremblant contempler sa grandeur,
Et de l'éternité sonder la profondeur.
Mais ma faible raison se confond et succombe,
Et dans un saint effroi sur soi-même retombe.

Vous voyez, Madame, que dans ces vers la

hauteur des pensées et la magnificence des images se trouvent revêtues de tout l'éclat du style et de toute la richesse de la poésie. Voici maintenant un morceau d'un ton plus tranquille et d'un genre plus doux.

Ah ! si le peuple entier de vos adorateurs
Pour prix de son encens obtient tant de faveurs ;
A ces mortels admis jusqu'en vos sanctuaires,
A ces pontifes saints, de vos divins mystères,
Qui, par vous inspirés, vos flambeaux dans les mains,
Du pied de vos autels éclairent les humains,
Quels dons réservez-vous, et de quelles délices
Avez-vous, doctes sœurs, payé leurs sacrifices ?
Ineffables plaisirs du vulgaire ignorés !
Oh ! qui m'élèvera jusqu'à ces rangs sacrés !
Que ne puis-je, au milieu de leur foule tranquille,
M'abreuver à longs traits du bonheur d'être utile.
Que ne puis-je, à l'écart, sans soin, sans passions,
Oubliant et le monde et ses illusions,
Voir déjà s'élançant des sphères éternelles,
Pour couvrir mon bûcher de ces brillantes ailes,
La gloire y recueillir mon immortalité
Et la répandre au loin dans la postérité.

L'auteur, afin de varier sa composition, termine par l'épisode touchant d'un jeune poète que la mort vient saisir au milieu de ses rêves de gloire, et qui, d'une main défaillante, tire encore de sa lyre des sons mélodieux ; il couronne ce morceau par

une double comparaison également juste et également bien exprimée.

Ainsi près des autels, de festons couronnée,
La tranquille victime, aux muses destinée,
Regardant sans effroi les sacrificateurs,
Tombe au milieu des chants de l'encens et des fleurs;
Tel, l'immortel oiseau de l'heureuse Arabie,
Lorsque pour la reprendre il va quitter la vie,
Se compose à lui-même un bûcher parfumé
Où, des feux du soleil sans douleur consumé,
Il renaît tout-à-coup de ses cendres fumantes;
Et dans des tourbillons de flammes odorantes,
Rajeuni par la mort, brillant et glorieux,
Il fuit loin de la terre et se perd dans les cieux.

Vous pouvez juger, Madame, par ces citations, du talent du poète; il ne vous est point aussi facile de juger de l'ensemble de la composition, qui aurait laissé peu de choses à desirer, si les transitions y étaient ménagées avec plus d'adresse; je dois avouer que c'est là la partie faible de l'ouvrage; toutes les parties ne m'en semblent pas réunies par un lien assez solide; les transitions sont plutôt dans les mots que dans les pensées. Néanmoins, je n'hésite point à persister dans l'opinion qu'il y a eu erreur dans le jugement de l'Académie. Si, suivant le rapport

de M. le secrétaire perpétuel, cet athlète, entraîné par la force et l'énergie de sa constitution, à *dépassé* le but, tout le monde conviendra alors qu'il ne fallait point lui donner un *accessit,* ce qui veut dire, comme vous le savez fort bien, Madame, *il a approché.* Il y a là une contradiction singulière qui n'est pas seulement dans les mots. Il paraît que l'Académie ne l'a point remarquée, et il faut espérer qu'elle ne fera plus de ces fautes quand elle aura dans son sein quelques membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Les nouvelles théâtrales sont d'une effrayante stérilité. Les acteurs parcourent les provinces ; cette manie des excursions est universelle : tous les Ragotins sont en campagne ; et il n'y a si mince sujet qui ne se croie assez de talent pour demander un congé, et aller faire aussi la tournée dans les départemens. Pendant ces longues et fréquentes émigrations, les théâtres de la capitale, en proie aux doubles des doubles, languissent abandonnés. L'Opéra-Comique

atteint d'un mal secret, dont cependant les symptômes éclatent de toutes parts, semble avoir recouvré quelque force par la présence de Martin ; c'est une espèce de *tonique* qui lui a été administré, mais qui n'aura de vertu et d'efficacité que pour quelques jours, au bout desquels il retombera dans une léthargie complète. M. Picard, dont les acteurs sont à résidence, comptait défrayer son spectacle tout l'hiver avec *l'anglais*. Il se berçait d'un double espoir, et comme auteur et comme directeur ; toutes ces brillantes illusions se sont évanouies le jour de la première représentation ; tous les succès sont incertains au théâtre, tant un auteur s'aveugle lui-même sur le mérite propre de ses ouvrages.

Le Théâtre-Français avait partagé le sort commun ; les débutantes criaient dans le désert ; mais Talma a reparu enfin, et son heureuse influence a rouvert pour lui ces sources fécondes qui tout d'un coup s'étaient desséchées et taries. La gloire de ce grand acteur va toujours croissant, et je ne veux point passer sous silence la dernière représentation d'*Hamlet*, l'une des plus

brillantes qu'on eût vues depuis long-tems; je ne vous parlerai point de la tragédie, car quoi qu'on ne puisse nier qu'il y ait de grandes beautés dans cette imitation de Shakespear, il y a lieu de croire qu'elle n'eût jamais atteint à ce prodigieux succès, s'il ne s'était rencontré un acteur capable d'en rendre les situations avec une incroyable vigueur, et de lui donner en quelque sorte une seconde vie. C'est sur-tout au théâtre que l'on peut dire : Tant vaut l'acteur, tant vaut la pièce. Et si cette règle admettait quelques exceptions, ce serait en faveur des ouvrages qui se recommandent éminemment par le style, encore vaudrait-il peut-être mieux les lire dans le silence du cabinet que de les entendre de la bouche d'un confident et même d'un prince qui les défigurent; car, pour un excellent acteur, nous en avons dix médiocres et vingt mauvais.

Talma a toujours produit dans le rôle d'Hamlet un effet terrible, cependant je serais tenté de croire qu'il n'avait jamais excité une impression aussi profonde que dans cette dernière représentation; et ne croyez pas que ce soit ici, Madame, une phrase

banale. Les grands talens ont des inégalités fréquentes, et vous le concevez facilement: s'il existe entre la matière et l'intelligence une union si intime que souvent les plus nobles facultés de l'ame sont troublées par une mauvaise digestion, à quelles variations ne doivent point être sujettes les qualités d'un acteur qui tiennent de si près à son organisation physique. Il y en a sans doute beaucoup qui sont à l'abri de ces malignes influences, et qui ne vont jamais ni à droite ni à gauche de cette ligne de médiocrité sur laquelle ils font leur chemin depuis si long-tems. Ceux-là ont leur thême tout fait; ils savent qu'à tel vers ils élèveront ou abaisseront leurs intonations, et qu'à tel autre ils se retrouveront sur telle planche et même sur tel clou; vous les reverrez toujours dans la même attitude qu'ils ont une fois prise, semblables au manequin ou au modèle qui pose à l'Académie. Il n'en est pas ainsi d'un grand acteur; le plus ou moins de perfection de son jeu dépend de mille circonstances presque indépendantes de lui; il a de ces inspirations subites qui le poussent jusqu'au sublime et

qu'il n'est pas certain de retrouver dans d'autres occasions. Le génie et le talent ont aussi leurs bonnes fortunes. Ceux qui suivent attentivement Talma ont pu se convaincre de cette vérité, et remarquer qu'il ne produisait pas toujours les mêmes effets aux mêmes endroits. Tel hémistiche a tout-à-coup frappé de terreur les spectateurs, auquel l'auteur lui-même n'avait point attaché d'importance ; ce qui confirme ce que j'ai avancé, que tant vaut l'acteur, tant vaut la pièce.

Malgré les petites contrariétés qu'ils ont éprouvées, MM. Comte et Dunoyer n'ont rien perdu de leur activité et de leur énergie. Archimède cherchait la solution d'un problême, tandis que Syracuse était en flammes. Ces écrivains publiaient ce quatrième volume du *Censeur Européen* lorsque l'arrêt fatal était suspendu sur leurs têtes. Le cinquième vient de paraître. On a remarqué que, malgré les circonstances où ils se trouvent, ils ont conservé leur ancienne épigraphe : *Paix et Liberté*. Parler de *paix* quand tout le monde vous déclare

la guerre, et de *liberté* quand on est renfermé entre quatre murailles, c'est véritablement un trait de longanimité!

On parlait au foyer de la comédie Française de l'épigramme de M. Vigée sur l'Académie; j'en connais une bien plus piquante, dit M. D. des I., qui était présent: *c'est la nomination de M. Laya.*

On va publier incessamment un ouvrage que, malgré votre amour pour les nouveautés, je crois pouvoir me dispenser de vous envoyer: c'est la liste des pensions. Cette liste formera dix volumes in-4° de huit cents pages. Chaque page contiendra vingt-cinq noms; ainsi, tous calculs faits, le nombre des individus pensionnés se monte à deux cents mille. L'imprimerie royale et dix imprimeurs sont employés jours et nuits pour ce travail, qui doit être prêt au 1er novembre.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET, RUE CHRISTINE, N° 5.

LETTRES
CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE
POLITIQUE, MORALE ET LITTERAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 10.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.



A PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

—

1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

DIXIÈME LETTRE.

Vous vous rappelez, Madame, le nom de sir Robert Wilson, qui a figuré dans le procès relatif à l'évasion de M. de Lavalette; on lui attribue un ouvrage qui vient de paraître à Londres, et qui a pour titre : *Esquisse de la puissance politique et militaire de la Russie.* Cet ouvrage a eu un grand succès, puisqu'on en a fait deux éditions en huit jours. J'en extrais la pièce suivante, qui ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous : elle est relative au prisonnier de Sainte-Hélène.

« Quelques personnes y ayant relâché dernièrement, demandèrent à être pré-

sentées à Bonaparte ; ce ne fut qu'après de longues négociations qu'elles furent admises en sa présence. Lorsqu'elles entrèrent, Napoléon était assis vis-à-vis une petite table toute couverte de notes, et sur laquelle il écrivait. Il se leva, parcourut d'un coup-d'œil rapide les personnes qui étaient devant lui, et vint se rasseoir. La conversation roula d'abord sur des choses insignifiantes ; mais bientôt elle prit un tour politique. Bonaparte faisait beaucoup de questions, et, avant d'écouter les réponses, il passait à d'autres sujets. Il parla tour-à-tour de la mission du général Gardanne, qui, selon lui, avait montré le chemin de Constantinople en Perse ; des affaires de l'Inde, du parti que pouvaient tirer les Russes de leurs frontières d'Asie, et, enfin, des vues et des intérêts respectifs des différens souverains. « Les Russes, dit-il, sont le peuple le plus redoutable de l'Europe ; la France et l'Angleterre ne jouissent pas des mêmes avantages militaires, quoique leurs troupes aient plus de force morale que celles d'aucune autre nation. Un Français, en devenant soldat, quitte un meilleur pays qu'au-

cun de ceux où son service peut le conduire, et l'Anglais, en général, se trouve plus mal ailleurs que chez lui; le Russe, au contraire, cesse d'être un misérable esclave, et devient réellement libre dès qu'il quitte la Russie: son état s'améliore; il jouit de douceurs qu'il n'aurait jamais rencontrées dans sa patrie. Ainsi donc Alexandre pourrait porter ses armées à tel nombre qu'il lui plairait; et s'il organisait bien la Pologne, il s'assurerait l'empire de l'Europe.

» Alexandre, je le sais, avait toujours eu en vue la prise de Constantinople. Je n'ignorais pas que l'Autriche n'eût été que trop disposée à favoriser ses vues, pourvu qu'on lui eût garanti la possession des provinces contiguës à la frontière de la Turquie; de sorte que la Turquie n'aurait eu que la France et l'Angleterre pour défenseurs. Je déclarai donc franchement à Alexandre que moi, Napoléon, je ne souffrirais jamais que la croix grecque fût placée sur la couronne des czars. » En prononçant ces dernières paroles, sa voix était animée, ses yeux brillaient; il n'eût point parlé autrement quand il était assis sur les

débris du Kremlin. Il allait continuer sur le même ton, lorsque tout-à-coup ses regards se portèrent sur les rochers de l'île, qu'on apercevait à travers les fenêtres de l'appartement. Il s'arrêta et poussa un profond soupir; le silence dura quelques minutes : il prit du tabac, et revint encore sur le chapitre des ressources que possédait la Russie. « Les Cosaques, dit-il, sont formidables, moins en raison de leur nombre qu'à cause de la patience singulière avec laquelle ils endurent les privations de toute espèce dans des pays inconnus; ils sont doués, comme les Arabes bédouins, d'une vue extraordinaire »; et il raconta à cette occasion qu'étant en Egypte, et se servant de sa lunette pour observer un corps de troupes qui paraissait à l'horizon, un bédouin, qui se trouvait à ses côtés, reconnut, sans autre secours que celui de ses yeux, un de ses compatriotes, dont il désigna l'habillement et indiqua la tribu.

» La conversation s'engagea ensuite sur l'Angleterre, et on lui fit observer que, d'après la position que cette puissance avait prise sur le continent.... « L'Angleterre, in-

terrompit-il, ne pourra jamais devenir une puissance continentale. Une armée de quarante-cinq mille hommes, quelle que soit la bravoure de la nation, ne pourra jamais lui assurer l'ascendant sur le continent. Un bon système maritime et commercial convient seul à sa situation, et seul peut la préserver de la ruine dont elle est menacée. Lord Wellesley a eu raison de dire que sa détresse était permanente. Lord Castlereagh a fait sa cour aux souverains, et il a négligé les intérêts de l'Angleterre. L'Angleterre ressemble au chien de la fable, qui, voyant son ombre dans l'eau, laisse tomber la viande qu'il tenait entre ses dents. S'il y eût eu un ministre habile dans le cabinet britannique, lorsque les affaires de l'Europe ont été arrangées, les conditions de la paix auraient été bien différentes de celles auxquelles elle a été conclue. La plus grande extension possible de commerce et une renonciation totale à une ambition militaire sur le continent, peuvent seules dégager l'Angleterre des difficultés où elle se trouve. Elle aurait dû exiger du roi de Portugal, pour prix de son trône en Europe, le pri-

vilége exclusif du commerce avec le Brésil pendant cinq ans.

» Il fut un tems où les ministres anglais traitaient de la paix comme des marchands, alors ils remplissaient la caisse nationale; les ministres actuels ont voulu faire les seigneurs, et ils se sont ruinés. En 1783, l'Angleterre menaça de recommencer la guerre, à moins que la France n'acquiesçât à un traité de commerce qui la ruina bientôt. Les ministres français, n'ayant point d'argent, furent obligés d'accéder à cette demande, quoiqu'ils en prévissent les conséquences. L'Angleterre, continua-t-il, en renonçant aux avantages de sa puissance navale, a agi comme François I[er] à Pavie. Après avoir placé une batterie de quarante-cinq pièces d'artillerie, qui aurait assuré la victoire, il se posta avec sa gendarmerie entre la ligne ennemie et ses canons, puis, tirant son superbe grand sabre, il perdit bravement la bataille. Le blocus par mer ressemble à l'action d'un homme qui se frotte le corps d'huile pour arrêter la transpiration et qui, faute de transpirer, éprouve une éruption (comme j'en ai une en ce moment au visage); si l'Angleterre savait tirer parti de sa supé-

riorité maritime, elle pourrait envoyer des ambassadeurs porter ses ordres aux cours étrangères, au lieu d'être insultée comme elle l'est par des décrets de prohibition dans tous les petits Etats. Non, non, je le répète, avec quarante-cinq mille hommes l'Angleterre ne peut devenir une puissance continentale. Cette tentative, d'ailleurs, serait funeste à la constitution libre dont les Anglais se glorifient à si juste titre, et qui en effet a été la source de sa puissance. Quel a été le résultat de ses efforts militaires? Elle s'est emparée de ma personne, et a montré qu'elle manquait de générosité. Elle a troublé l'ordre de la légitimité des trônes, puisque j'étais le souverain légitime de la France. Je désire la paix universelle, car c'est mon véritable intérêt et le seul moyen de me délivrer du rocher sur lequel je suis confiné. »

La fin de cette conversation me rappelle, Madame, l'histoire de cet homme que l'on avait fait enfermer : sa folie était de se croire d'une taille extraordinaire; un de ses amis alla le voir; il se plaignit amèrement du traitement que lui faisaient subir des parens avides, qui, pour s'emparer de son bien, le

faisaient passer pour fou ; et il s'exprimait avec tant de bon sens, que cet ami, persuadé qu'il jouissait de toute la plénitude de sa raison, obtint l'ordre de sa liberté. Comme il était sur le point de sortir, son visage se décompose, il regarde avec inquiétude la porte. On lui demande d'où vient son effroi. *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *que je ne pourrai jamais passer sous cette porte : elle est beaucoup trop basse. — C'est vrai*, lui répond son ami ; *restez ici.* Que vous en semble, Madame, la légitimité de Bonaparte n'est-elle pas aussi bien constatée que la haute taille de ce fou ?

Le baromètre politique, que le vent des élections avait fait monter tout-à-coup à la *grande tempête*, est, depuis quelques jours, tombé au *calme plat.* Quelques variations dans l'atmosphère ont à peine fait hausser le mercure, et n'ont produit qu'une altération peu sensible dans la température. Nous ressemblons à un malade qui, après les violentes attaques d'une fièvre chaude, éprouve une prostration totale de ses forces, et tombe dans une atonie qui n'est plus que légèrement troublée par quelques mouve-

mens fébriles. Cet état de repos, si toutefois on peut lui donner ce nom, sera-t-il de longue durée? On ne peut le présumer; l'ouverture des Chambres, fixée au 5 novembre, et l'ouvrage de M. Chateaubriand qui paraîtra à cette époque, dônneront une forte impulsion aux esprits, et leur imprimeront une grande activité.

Quelque beau que paraisse dans la spéculation ce gouvernement représentatif dont nos publicistes modernes font tant de bruit, il est permis de penser, quoique nous n'en soyons encore qu'à notre apprentissage, que dans l'application il ne présentera pas peut-être ces grands avantages qu'il semble promettre. Je dirai plus, les observateurs attentifs entrevoient déjà des inconvéniens auxquels on n'avait point songé. Qui faut-il en accuser? Est-ce la nature de l'homme, qui abuse des meilleures choses? Est-ce la nature même du gouvernement? C'est sans doute ce que l'expérience nous apprendra, comme elle nous a appris ce que valait intrinsèquement la république.

Et d'abord, Madame, si nous considérons ce qui est comme la base de ce gouvernement, ce qui lui donne son nom, je veux dire la

droit qu'a le peuple de se faire représenter, nous trouverons que ce droit, acheté par vingt-cinq années de révolution, ne vaut peut-être pas ce qu'il nous a coûté. Si l'on s'arrête au prestige des *mots*, rien sans doute de plus beau que ce droit. C'est par lui que le peuple devient réellement partie intégrante de la nation; c'est par lui qu'il est le véritable instrument des lois qui doivent le régir, et qu'il met enfin un poids dans la balance politique. On peut faire sur ce sujet les phrases les plus pompeuses et les plus sonores; cependant, si l'on examine attentivement les *choses*, n'est-on pas tenté de croire que ce droit n'est en effet qu'une magnifique dérision; semblable à ces images fantasmagoriques, qui semblent présenter des formes solides au sens de la vue, et qui s'évanouissent dès qu'on veut leur faire subir l'épreuve du toucher.

Prenons pour exemple ce qui s'est passé aux dernières élections : les voix, ainsi que vous l'avez remarqué, Madame, s'étaient unanimement portées sur huit personnages qui ont diversement marqué dans nos fastes politiques. Qui n'aurait cru que ces suffrages étaient le résultat de la volonté libre et

spontanée des électeurs? qui n'aurait cru que ceux à qui ils donnaient leur voix étaient véritablement les hommes de leur adoption? Cependant rien de tout cela. Le sort change dans les assemblées suivantes; le vent tourne, et des votes tout contraires se manifestent. Que penser d'un pareil retour? Ou les votans avaient été magnétisés avec une extrême dextérité, et comme des somnambules qui ont l'air de faire usage de toutes leurs facultés, et qui cependant n'agissent que d'après des inspirations étrangères, ils avaient, pendant leur sommeil, confié à la boîte des bulletins dont le lendemain ils ont tout-à-fait perdu le souvenir; ou bien leurs yeux ont été subitement ouverts par une main plus habile, qui, douée d'une plus grande puissance magnétique, les a soumis à une *volonté forte*, et leur a imprimé une direction nouvelle. Quelle que soit la conclusion que vous en vouliez tirer, toujours ressortira-t-il comme un fait constant, que ce beau droit se réduit à peu près à zéro, et que le destin des élections viendra toujours tomber entre les mains du plus habile opérateur, ou du plus adroit empirique. L'Angleterre nous

fournit à cet égard des anecdotes curieuses, et dans plus d'un genre. Je ne doute pas que dans peu nous ne puissions soutenir le parallèle. J'en sais quelques-unes, et s'il m'était permis de vous les raconter; mais..... Au reste, elles ne seront pas perdues.

Maintenant, admettons que tout se passe régulièrement; admettons que mon boucher et mon bottier aient voté d'après leur libre arbitre, et qu'enfin la composition de la Chambre soit l'expression libre et réfléchie de la volonté nationale, d'autres inconvéniens se présentent, non moins graves peut-être que ceux dont je viens de parler; car il en est ainsi, Madame, de tout ce qui est d'institution humaine.

Quel rôle noble et sublime que celui de député, si, en revêtant ce caractère, l'on pouvait imposer silence à ses passions, n'écouter que la droite raison, et dépouiller tout d'un coup le vieil homme. Mais où trouver celui qui serait capable d'une pareille transfiguration? Je vous l'ai déjà dit, Madame, et je le répèterai en toute occasion, parce que telle est ma conviction intime : il n'y a point d'opinions, il n'y a que des intérêts; avec cet axiome, point de pro-

blême politique dont il ne soit facile de trouver la solution.

L'âge de quarante ans, fixé par la Charte pour être éligible, est précisément l'époque de l'ambition. C'est alors que l'homme, revenu des illusions de la jeunesse, désabusé de l'amour, a besoin de se créer une autre existence pour remplacer celle qu'il a perdue; c'est alors qu'il sent que la considération et les honneurs peuvent seuls remplir le vide immense qu'a laissé dans son cœur la perte de tant et de si douces illusions. La carrière s'ouvre devant lui, la tribune se présente en perspective; c'est là son point de mire; il la regarde comme le char de triomphe qui l'attend, et qui doit le conduire au faîte des honneurs: espérances qui ne sont pas trop hautes, s'il a reçu de la nature cette verbeuse faconde, cette faculté d'accoupler des mots, qui certainement ne font pas l'orateur, mais qui constituent essentiellement l'improvisateur. Or, dans un gouvernement représentatif, l'improvisation est une puissance formidable.

Avec ces dispositions, je vous le demande, quel parti prendra le député nouvellement élu? Celui que lui dicte sa conscience; il le

croit peut-être, il en a même le dessein; je veux bien le supposer; mais attendons les événemens, et nous serons à même de juger combien de tems cette conscience tiendra contre les assauts qui lui vont être livrés.

Dans un gouvernement où chacun a sa place fixée, où le fils vit comme a vécu son père, où les chances sont comptées pour peu dans la vie, il était peut-être permis de croire à cette antique probité dont on nous parle tant; mais dans un état de choses où le hasard joue un si grand rôle, où la porte est ouverte à tous les espoirs, où aucun poste ne paraît trop élevé pour une ambition jeune et vigoureuse, où un inconnu, perdu dans la foule, peut tout-à-coup s'en dégager, et de petit magistrat devenir grand ministre; quelle vertu assez ferme et assez tenace pourra constamment rester sourde à toutes les propositions, et se maintenir sur la ligne qu'elle s'est tracée? Ne mettons point l'homme à de trop fortes épreuves, et ne lui permettons pas d'entrevoir, à travers les rives de son ambition, une place sur les marches du trône.

Mais, dira-t-on, en généralisant les questions, on arrive tout droit à l'absurde ? Un homme ne peut-il être tout-à-fait indépendant, sinon par son caractère, du moins par sa fortune. Celui-ci est seigneur suzerain de trois à quatre cent mille livres de rentes ; par conséquent il n'est point du nombre de ceux dont on puisse marchander la voix, et qu'il soit facile de conquérir pour compléter une majorité. A la bonne heure ; il est riche, et je veux bien croire qu'on ne le séduira pas avec de l'argent ; mais les honneurs, mais les cordons, mais les croix, mais la pairie, mais le ministère !..... Venez, venez le voir en face de toutes ces séductions, et vous saurez comme il soutiendra le choc. Que d'exemples n'avons-nous pas sous les yeux ! Combien se présentent à votre mémoire, que l'on croyait fermes et immuables, et qui ont épouvanté par la mobilité de leurs opinions : je le répète, Madame, ne mettons pas la conscience à de trop fortes épreuves ; il est déjà assez difficile, dans le train ordinaire de la vie, d'être tout uniment honnête homme !

Voilà les deux premiers points de mon discours ; dans le premier j'ai voulu prou-

ver que les élections seront toujours soumises à des influences étrangères ; dans le second, qu'il sera bien difficile de trouver des députés assez sûrs d'eux-mêmes pour ne point sacrifier à leurs propres intérêts les intérêts de leurs commettans. Il me reste à prouver que, même en supposant des élections libres et des députés fidèles, cette exacte pondération des forces qui font mouvoir la machine politique ne serait encore qu'une belle théorie ; ce sera, dans ma première lettre, l'objet de mon troisième point.

M. Dussault, dont je vous ai annoncé dans une de mes lettres l'ouvrage *Sur la littérature au dix-neuvième siècle*, et qui, depuis long-tems, était un des collaborateurs les plus distingués du *Journal des Débats*, a cessé d'y travailler. C'eût été un événement important à cette époque où la littérature, sortant pour ainsi dire de ses ruines, était d'une haute importance dans les journaux, et où les doctrines, fortement ébranlées par le doute et sur-tout par la barbarie de 93, avaient besoin du double ascendant de la dialectique et de l'éloquence. Aujourd'hui, que les goûts ont tout-à-fait changé, que les

brochures dominent et que la politique triomphe, la retraite de M. Dussault sera à peine aperçue. De quel intérêt peuvent être pour nous des discussions qui ont pour objet les lettres, les sciences ou les arts? Y a-t-il rien de plus misérable et de plus mesquin qu'un relevé de nos richesses littéraires à coté d'un budget? et Platon, Aristote, Cicéron peuvent-ils soutenir la concurrence avec MM. Benjamin de Constant, de Pradt et Fiévée?

Dans cet état de choses, vous concevez, Madame, que les journaux peuvent se passer de littérature, et par conséquent de littérateurs. Les orageuses discussions de la tribune et les mystérieuses réticences de madame Manson, voilà de quoi les alimenter pendant long-tems; car il ne faut point se dissimuler qu'ils ont tout-à-fait changé de direction : lorsque la France, rétablie et consolidée, se sera familiarisée avec son gouvernement représentatif; lorsqu'on jouira de la Charte tout entière; lorsque les élections, resserrées dans leurs limites naturelles, ne seront plus travaillées en tous sens par les différens partis; lorsqu'on demandera quels auteurs il faut lire et non quelles

personnes il faut élire, alors les lettres ressaisiront naturellement toute leur puissance; alors des rédacteurs tels que M. Dussault redeviendront précieux pour les journaux; maintenant, il faut des écrivains qui puissent traiter toutes les matières et aborder toutes les questions. Si nous passons en revue tous les journalistes d'aujourd'hui, nous n'en trouverons qu'un très-petit nombre capables de remplir cette tâche, et de porter comme Atlas tout le fardeau d'un journal. Quant à moi, il en est jusqu'à quatre que je pourrais compter, et je ne vois pas trop qui l'on pourrait nommer après MM. Benjamin de Constant, Hoffman, Malte-Brun et Fiévée.

M. Benjamin de Constant est également propre à traiter les questions littéraires et les questions politiques : publiciste distingué, personne ne l'égale dans la polémique, et il possède au plus haut degré le secret du pamphlet; dans cette dernière affaire des élections, il en a fait de vigoureux, et c'est un terrible antagoniste pour le ministère. Il convoitait ardemment la tribune, et il a pu croire un instant qu'il allait y monter; mais tous les ressorts se-

crets du gouvernement représentatif ont été mis en jeu ; il est tout-à-coup tombé du haut de ses espérances, et le voilà Benjamin de Constant comme devant.

M. Hoffman ne paraît étranger à aucune des connaissances humaines ; personne ne sait mieux que lui tirer parti d'un sujet en apparence ingrat et aride. Ses articles de géographie ou de médecine ont une tournure originale et piquante qu'il n'appartient qu'à lui de leur donner. Toutes les hautes vues de M. de Pradt sont venues se briser contre ses calculs, et d'un souffle il a renversé toutes ces grandes républiques que l'archevêque avait improvisées dans le Nouveau-Monde.

M. Malte-Brun est un homme qui sait beaucoup. Ce serait perdre son tems que de louer son mérite comme géographe ; personne ne lui conteste de vastes connaissances à cet égard. Sa *Géographie Universelle* est généralement regardée comme l'ouvrage le plus important et le plus exact qui ait été encore publié sur cette science. Sa facilité est extrême, et il est toujours prêt, soit qu'il s'agisse d'un article sur la politique, sur la morale, sur la littérature ou sur les scien-

ces. On lui a reproché de n'avoir pas toujours un goût très-sûr dans ses plaisanteries. Ce reproche n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement, et sa qualité d'étranger peut en être l'excuse ; d'ailleurs il est reconnu aujourd'hui que parmi les élémens constitutifs d'un journal, il doit entrer une dose quelconque de mauvais goût.

Quant à M. Fiévée, il est loin de tout savoir ; il n'a pas même appris le latin, et je ne commets point d'indiscrétion en vous faisant cette confidence ; car il en fait lui-même vanité. Cependant je ne crois pas qu'il y ait un écrivain capable de tenir mieux sa place dans un journal. Ce défaut d'études lui a été plus avantageux que nuisible : il n'a pas pris ces idées routinières et de convention que l'on vous inocule avec l'éducation première, et qui font que presque tous les esprits paraissent jetés dans le même moule. Hobbes prétendait que la lecture était pernicieuse ; il voulait qu'on murât toutes les bibliothèques. M. Fiévée a peu lu dans sa jeunesse : il n'a abordé les livres que lorsqu'il était en état de réfléchir : qu'en est-il résulté ? qu'au lieu de recevoir sans examen des idées toutes faites, il a jugé, et n'a ad-

mis que ce que ses réflexions lui présentaient comme évident. Il en est résulté que sa manière a quelque chose de spirituel, d'original qu'on ne rencontre pas dans les autres écrivains. Il parle souvent de lui-même, et il en parle comme il en pense, c'est-à-dire d'une façon très-avantageuse; mais il y a tant de bonne foi dans les complimens qu'il se fait, tant de naïveté dans les éloges qu'il se donne; il est tellement d'aplomb dans son amour-propre, qu'on est tenté de lui savoir gré de se mettre en scène, et de nous parler quelquefois de la table, des chevaux et du cocher de M. Fiévée. Geoffroy étant sérieusement malade, disait à l'un des propriétaires du *Journal des Débats*: « Si je meurs, je ne connais qu'un homme qui puisse me remplacer; c'est M. Fiévée. » On rapporta ce mot à l'auteur de *la Dot de Suzette*: il en devint pâle de joie; ce n'est point que dans son for intérieur il ne se crût très-supérieur à Geoffroy, et peut-être avait-il raison; mais Geoffroy était alors l'Homère des journaux; il avait une réputation européenne. Napoléon, lui-même, lui faisait l'honneur d'en être jaloux. Plus d'une fois il craignit que ses articles

fissent oublier ses victoires, et qu'un feuilleton l'emportât sur un bulletin.

Encore un mot de madame de Staël ; il ne faut rien perdre de cette femme célèbre qui a tant illustré votre sexe et qui a presque vaincu le nôtre. Quelque tems avant qu'elle fût atteinte de cette cruelle maladie qui l'a enlevée aux lettres et à l'amitié, elle désira que M. Baour-Lormian lui fût présenté : on le lui amena, et, comme vous pouvez bien penser, il fut question de *la Jérusalem*. Madame de Staël témoigna le désir d'en entendre quelques passages. Un poète marche rarement sans ses vers, et justement M. Baour avait *par hasard* dans sa poche le chant d'Armide ; c'est le plus beau à ce que l'on dit : il tire modestement le cahier ; à cette vue, on se taît, chacun s'assied et la lecture commence. Les vers du traducteur, qui, comme vous savez, sont *hauts comme les pyramides*, furent d'abord extrêmement applaudis ; mais hélas ! on se lasse de tout, même des meilleures choses. Il y avait déjà une grande heure que la lecture durait, lorsque quelqu'un se penchant à l'oreille de madame de Staël, lui dit :

« C'est fort beau, sans doute ; mais ne trou-
» vez-vous pas que ce soit un peu long ? —
» *Je prends mon plaisir en patience.* »

Toujours même stérilité dans les nouvelles théâtrales. Aux Français, sommeil profond, interrompu seulement par la rentrée de Damas ; c'est chose peu importante. Quelque accoutumés que nous soyons à cette inaction, elle devient de jour en jour plus alarmante pour les vrais amis de l'art ; car d'un côté les pièces n'arrivent point, et de l'autre les acteurs s'en vont. Fleury n'est plus que l'ombre de lui-même : beaucoup se présentent pour lui succéder ; aucun pour le remplacer. Le roi des rois, Saint-Prix, a définitivement abdiqué. Mademoiselle Georges, l'autre espérance de Rome, traîne son trône de province en province, sans pouvoir le fixer nulle part. Le mieux portant de nos Achilles, Lafont, est tout-à-coup tombé malade, et pour fermer le tableau de tant de misères par une misère plus grande encore, Talma, le grand Talma, est subitement devenu sourd. * Voila dans

* Heureusement cette nouvelle a été démentie.

quel triste état est réduit *le personnel* du premier théâtre de l'Europe.

Les acteurs de Feydeau, Dieu merci, se portent à merveille. Ils sont gros et gras à faire plaisir; il n'y a que le répertoire qui soit d'une maigreur effrayante. Afin de lui redonner une apparence d'embonpoint, ils ont été fouiller dans la poussière des archives : ils en ont tiré *la Soirée orageuse* et *les Méprises par ressemblance*. Le public a trouvé que le vieux valait encore mieux que le neuf; et ces deux antiques nouveautés ont peuplé les banquettes de quelques spectateurs.

L'Odéon s'appuie sur son *Homme Gris*, qui marche d'un pas assez ferme, mais qui cependant ne peut aller bien loin. Si ce théâtre ne fait point fortune, ce n'est certainement pas faute de zèle. Les acteurs n'ont point dégénéré de leur ancienne activité; ils sont toujours dignes du glorieux surnom d'*infatigables*. A peine un rameau est-il arraché par le vent du parterre, que subitement on en voit croître un autre; malheureusement ce n'est pas toujours un rameau d'or.

Deux pièces se sont succédé rapidement

au Vaudeville : le *Petit Dragon* et le *Retour des Maris*. La première est faite, on le voit, par des gens d'esprit ; on y trouve quelques couplets, qui sont, à mon avis, de petits chefs-d'œuvre, et que l'on peut regarder comme la perfection du genre ; il est malheureux que les auteurs aient brodé sur un sujet dont le vice capital est l'invraisemblance. Quant à la seconde, c'est une suite du *Comte Ori*, et, suivant la coutume, la suite est bien inférieure au commencement. Quand donc s'éteindra la race des imitateurs, de ces auteurs à la suite, qui ne savent rien autre chose que se cramponner à un succès ?

Une nouvelle actrice vient de débuter à ce théâtre. Ce serait pour lui une excellente acquisition. Mademoiselle Clara est jeune et jolie, sa voix est pure et fraîche ; elle possède deux qualités bien précieuses et qui de jour en jour deviennent plus rares : la grâce et la décence.

Le théâtre des Variétés, qui, à ce qu'il paraît, avait fait vœu, comme la fille de Jephté, de rester deux mois sur les *montagnes*, en est enfin descendu sans les avoir cependant tout-à-fait abandonnées. *Le Petit*

Dragon n'a vécu qu'une soirée. *Werther* est venu le remplacer. C'était, sans contredit, une idée heureuse que de mettre en scène à ce théâtre les *passions* ou les *souffrances*, comme on voudra les appeler, de cet Allemand renforcé : malheureusement l'exécution est faible ; les personnages sont toujours dans la même situation. Il y a cependant quelques mots plaisans, et qui le deviennent encore davantage dans la bouche de l'acteur chargé du rôle principal. Figurez-vous, en effet, Potier commentant le *Phedon*, parodiant le fameux monologue de Socrate, et priant les spectateurs *de lui faire l'amitié de lui dire ce que c'est que la vie.* Rien sans doute de plus comique ; tant il est vrai que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas !

Les *Machabées* font la fortune de l'Ambigu-Comique. Les théâtres des boulevarts ont pris le parti d'exploiter la *Bible* ; c'est une mine féconde, et qu'ils n'abandonneront pas qu'ils n'en aient extrait jusqu'au dernier filon : ils associent dans une même représentation les pièces les plus disparates ; ils mêlent le sacré et le profane, peu leur importe : *les Machabées* et les *Folies*

Beaujon, certes, il est difficile de trouver un *ambigu* plus *comique*, et jamais théâtre n'a mieux justifié son nom.

Je vous envoie le procès des chevaliers de l'Epingle Noire. Cette affaire ne présente-t-elle pas un résultat bien singulier? Les accusés ont tous été acquittés, et cependant celui qui, le premier, a été amené devant les tribunaux, a été condamné à la peine capitale; et cependant cette peine a été commuée, parce qu'il a fait connaître les associés qu'un jugement solennel déclare innocens.

Vous savez, Madame, qu'à l'époque des élections chaque parti a fait courir des listes motivées, c'est-à-dire qu'à chaque nom étaient joints quelques détails sur les qualités, les faits et les gestes du candidat. Une singulière erreur s'était glissée dans une de ces listes. Après avoir fait un éloge pompeux d'un des aspirans, on ajoutait : «Electeurs! » vous ne pouvez vous tromper en réunis- » sant vos voix sur un homme qui, dans tous » les tems, s'est distingué par la grandeur » de son caractère. » Devinez ce que l'im-

primeur, pressé, à ce qu'il paraît, par le tems, et embarrassé par une écriture peu lisible, avait mis au lieu de ces mots : *Par la grandeur de son caractère;* il avait imprimé : *Par la grandeur de sa tabatière;* et ce qu'il y avait de plus plaisant dans cette substitution, c'est que précisément le candidat était un grand preneur de tabac.

Je vous envoie une ode sur *la Fonte*. C'est un sujet à l'ordre du jour. Vous avez lu dans les journaux le détail des procédés employés pour la fonte de la statue de Henri IV; vous les verrez reproduits ici en vers. C'était sans doute se proposer de grandes difficultés; je vous laisse le soin de juger si l'auteur les a heureusement vaincues.

ODE SUR LA FONTE.

Rhodes, pourquoi ce bloc fragile
Et ce gigantesque appareil?
Crois-tu qu'en des masses d'argile
Se transfigure le soleil?
Oui, Charès * qui, dans sa pensée,
De cette merveille insensée
Fixa la hauteur et le lieu,
Veut, dans sa sublime folie,
Que tout l'univers s'humilie
Devant l'immensité du dieu.

Fonte, enseigne-moi tes mystères;
Dis-moi quel pouvoir souverain
Creusa ces canaux solitaires
Où s'épanche un fleuve d'airain!
Dis comment la frêle statue,
D'un double ciment revêtue,

* Sculpteur du colosse de Rhodes.

Et durcie aux glaces de l'air,
Sort de ta fournaise enflammée,
Comme Minerve tout armée
Du vaste front de Jupiter!

Je voudrais, pliant ma pensée
A l'austérité de tes lois,
Sur le bronze la voir fixée;
Mais ton art maîtrise ma voix.
Comment décrire, en mon extase,
L'essor du métal qui s'embrase;
Vaincu par ta divinité,
Lorsqu'un brûlant foyer l'épure,
Quand l'art le rend à la nature,
Dans toute sa virginité.

Tel, soumis aux flammes subtiles,
Si l'or, incertain à nos yeux,
Divisé, coule en jets ductiles
Dans un creuset laborieux,
Le métal-roi qui se dégage
De son adultère alliage
Et de profanes élémens,
Prenant mille formes nouvelles,
Sur le sein mobile des belles,
Brille du feu des diamans.

C'est peu: dans ses moindres ouvrages
Cet art est noble ou meurtrier:
M'égarai-je au mont des orages?
J'entends le bronze hospitalier;
Aux vœux du crime est-il docile?
L'airain des vêpres de Sicile
De l'horreur m'inspire l'effroi;
Devient-il tocsin des alarmes?
Toute la Vendée est en armes:
Lescure a sonné le beffroi.

Confidens de l'exergue antique
Vous, métaux, archives du tems,
Sous le marteau numismatique
Sortez en disques éclatans!
Si, dans le temple monétaire,
S'arrondit cet or que la terre
Livre à l'orgueil du genre humain,
Tombe du type en ma présence,
Humble billon qu'à l'indigence
Réserve une pieuse main!

A Versailles, l'airain m'étonne ;
Soit que des pâtres croassans
Vomissent aux bains de Latone
Le bruit de leurs rauques accens ;
Soit que le souffle de Zéphyre,
Dans une prison de porphire,
S'exhale en un flot diligent;
Soit qu'une Cérès-néréide,
Renouvelant sa gerbe humide,
Peuple un bassin d'épis d'argent.

Fonte, sur des urnes sacrées,
Plus rapide que le ciseau,
Ta main, de larmes figurées,
Orne la tombe ou le berceau!
Lutèce, en sa plaine isolée,
Te doit l'enclos du mausolée ; *
Et son religieux projet :
Là, dans l'éclair d'un intervalle,
De l'enthousiasme rivale,
Tu fonds un seul bloc d'un seul jet!

Ainsi renaît par ta magie
Ce roi dont, en un jour fatal,
Le crime brisa l'effigie
Pour monétiser son métal.
Sur ce coursier dont le monarque,
Aux ligueurs blessés non loin d'Arque,
Offrait le belliqueux abri,
Il semble, du haut de sa gloire,
Ecouter ces cris de victoire
Qu'on répétait aux champs d'Ivry.

Le comte DE VALORI.

* Le cimetière du P. la Chaise.

P. S. Je ne puis mieux terminer cette lettre qu'en vous apprenant une nouvelle qui, sans doute, répandra la joie dans Arcis-sur-Aube. Ne la confiez cependant qu'avec discrétion, parce qu'elle n'a pas encore toute la certitude requise.

On dit que S. A. R. la duchesse de Berry est grosse.

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 11.)

Iliacos intrà muros peccatur et ultrà.



A PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

ONZIÈME LETTRE.

—

Voici encore, Madame, quelques détails sur le prisonnier de Sainte-Hélène ; comme je connais votre goût à cet égard, je ne néglige rien de ce qui peut me mettre à même de vous en procurer. Les Américains font de tems à autre, et avec beaucoup de persévérance, courir le bruit qu'il s'est échappé; mais les mesures prises sont telles qu'elles ne laissent pas à Bonaparte le plus faible espoir, quand même ses gardiens se relâcheraient beaucoup de leur surveillance. Le gouverneur actuel est un homme dont la

vigilance ne s'endort jamais ; de plus, il existe entre lui et son prisonnier une espèce de froideur qui, quoiqu'elle ne porte point le premier à user de son autorité pour tourmenter le second, ne laisse à celui-ci aucun espoir de séduire son argus par l'artifice ou par la flatterie. Il ne serait pas impossible que Bonaparte, en gagnant quelqu'un, se procurât la connaissance du mot de passe, et s'assurât ainsi le moyen d'arriver jusqu'à la ville ; mais cela lui servirait de peu, ou même ne le mènerait à rien, puisqu'il aurait alors à traverser le cordon formé autour de l'île par des navires de guerre, chose à peu près impraticable.

Il est toutefois à remarquer que la personne de Napoléon n'est connue que d'un très-petit nombre de soldats, et le contraire serait à désirer. A l'exception de cette circonstance, rien ne paraît manquer aux moyens de précaution. La grand'garde placée autour de sa maison est relevée toutes les deux heures pendant le jour, et toutes les quatre heures pendant la nuit. A son arrivée dans l'île, c'était une garde de

capitaines ; actuellement ce n'est qu'une garde de subalternes. Les forces militaires qui sont à Sainte-Hélène se composent du 66e régiment d'infanterie, d'environ mille hommes, d'un détachement du 21e de dragons-légers, d'une centaine d'hommes, et de deux ou trois compagnies d'artillerie. Il faut y ajouter le régiment des natifs de Sainte-Hélène, d'environ cinq cents hommes, et les canonniers de l'île. Le tout ensemble forme à peu près deux mille hommes.

Pour ce qui est de sa personne, Bonaparte se néglige beaucoup : ses cheveux sont coupés fort courts, et l'on remarque dans ses vêtemens un grand défaut de soin, pour ne pas dire de propreté. Il est communément en uniforme, avec une croix et une autre décoration. Il tient habituellement à la main une tabatière d'or. Quant à sa chaussure, il y met une sorte de recherche : il porte toujours des bas de soie et des souliers à boucles d'or. Il joue beaucoup au billard, et a une fort belle bibliothèque. Il lit souvent, et ne sort presque jamais; aussi la seule chance que les officiers de garde autour de lui

aient de le voir, c'est de regarder à travers quelque croisée. Bonaparte est toujours flatté de cette espèce de curiosité; cependant il s'amuse quelquefois à la tromper, en se tournant précisément du côté opposé auquel il aperçoit des curieux. Un jour, après avoir long-tems prolongé l'attente de quelques officiers qui témoignaient un extrême désir de l'apercevoir, il se retourne tout-à-coup, ouvre la fenêtre, et se présente en disant : *Ecce homo!*

Lorsque son médecin lui a conseillé de prendre un peu d'exercice, en le prévenant qu'il y allait de sa vie, il a répondu *tant mieux!* C'est du même ton, moitié plaisant et moitié sérieux, que, quand madame Balcombe lui annonça que miss Elisa avait été très-malade et en danger de mourir, il répondit : *Tant mieux! c'est une petite tapageuse.* Vous saurez qu'il a eu beaucoup d'intimité, dès le commencement de son séjour dans l'île, avec la famille Balcombe et la jeune Elisa, fille vive, gaie et spirituelle, qui se soucie fort peu de la grandeur passée du personnage, et s'amuse souvent à le

tourmenter par des questions singulières et qui l'embarrassent quelquefois. Elle lui demanda un jour comment il avait pu survivre à la bataille de Waterloo; étonné de cette brusque interrogation à laquelle il n'était point préparé, il demeura comme interdit, et tourna brusquement le dos sans répondre.

Il parle avec beaucoup d'aigreur de sir Hudson Lowe et de M. de Montchenu, le commissaire français : « C'est, disait-il au » sujet du dernier, ce qu'ils ont pu trou- » ver de plus sot dans toute la France. » Lorsqu'on lui dit que c'était pour son bien qu'avaient été prises quelques-unes des dispositions restrictives auxquelles il est soumis. « Oui, répliqua-t-il, en montrant une canne » qu'il tenait à la main, vous pourriez com- » mencer par m'en dire tout autant si vous » aviez dessein de m'étriller d'importance » avec ceci. »

Les soldats ne le connaissent que par le sobriquet de *Boney*. Quand il se trouve avec des personnes d'un rang élevé, il aime beaucoup à faire l'empereur. Avant de quitter l'île, plusieurs officiers du 53e régiment eu-

rent une audience de congé en forme de son ex-majesté. Il les fit attendre pendant dix minutes dans sa salle, et parut enfin suivi du général Bertrand. Les officiers se rangèrent en cercle; et Bonaparte, commençant par le colonel, adressa à chacun d'eux quelques questions insignifiantes touchant l'époque à laquelle il était entré au service, etc. Après leur avoir donné audience, il fit demander le quartier-maître, et plaisanta avec lui sur les bonnes affaires qu'il devait avoir faites à Sainte-Hélène. Dans cette audience, c'est sir Georges Bingham qui a rempli les fonctions de maîtres de cérémonies.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les habitans de Sainte-Hélène parlent fort peu et s'occupent encore moins de ce fameux personnage; ils ne paraissent pas même se faire une idée bien précise de son degré d'importance. Au total, ces bonnes gens s'inquiètent fort peu de ce qui se passe en Europe; seulement ils voudraient voir Bonaparte s'en aller de chez eux, parce que les restrictions imposées à la navigation empêchent

les étrangers d'affluer dans leur île, et leur enlèvent par-là leur principale branche de commerce. Lorsqu'on eut dit à Bonaparte que les habitans de l'île savaient à peine qui il était, il s'écria : *O habitans de Sainte-Hélène, que fallait-il donc faire pour être connu de vous!*

Dans votre petite ville d'Arcis-sur-Aube vous ne vous occupez guère probablement de ce qui se passe sur les côtes d'Afrique ; à peine savez-vous que le dernier dey d'Alger a été étranglé, et que son successeur est sur le point de l'être ; que vous importe, à vous autres Champenois, un dey de plus ou de moins? Cependant, Madame, nos politiques du Nord, qui se piquent de lire dans l'avenir et de prévoir de loin les événemens, ont les yeux fixés sur un nouvel empire que semble vouloir élever sur ces côtes barbares un vice-roi d'Egypte.

Ce vice-roi est le fameux pacha Mohamed-Ali. S'il faut en croire les rapports que les feuilles étrangères nous transmettent sur

son compte, ce prince a toutes les qualités qu'exigent les grands projets qu'il médite. Actif, entreprenant, vif, spirituel, affranchi dès long-tems de cette mollesse et de cette insouciance qui semblent être le trait distinctif des Orientaux, tout ce qui présente des idées de grandeur et de gloire l'anime et l'enflamme; doué d'une grande force de caractère, il est capable de concevoir les plus hauts desseins, et capable de les exécuter.

Il ne néglige rien pour attirer à son service des officiers français et italiens, qui exercent ses troupes à l'européenne. Il achète à tous prix de l'artillerie et des munitions de guerre. Ses préparatifs, en un mot, sont si vastes et si bien dirigés, qu'on ne doute nullement du succès de son entreprise.

Sa politique étrangère n'est pas moins active; il a envoyé dans toutes les cours du Nord, sous prétexte de nouer des relations de commerce. Son confident, Ismaël Gibraltar, homme fidèle et intelligent, a reçu de son maître des instructions et des pouvoirs très-étendus, et en même tems qu'il

passe avec les souverains de la Baltique des contrats dont les clauses sont publiques, il négocie, dit-on, avec eux une alliance secrète au moyen de laquelle il s'assurerait de leur appui dans les tentatives qu'il ferait pour s'emparer de Tunis, d'Alger et de Tripoli, qui deviendraient les boulevarts de son empire.

Ismaël Gibraltar a passé plusieurs marchés en Suède avec des fournisseurs pour des approvisionnemens de toute espèce. Il a aussi acheté des canons et des obusiers. Après avoir séjourné quelque tems à Stockholm, il est parti pour se rendre à Pétersbourg. On assure que le cabinet de Londres n'est pas éloigné de favoriser ses projets, et que les conditions qu'il met en avant sont l'abolition de la piraterie et la liberté du commerce sur les côtes d'Afrique. Ce vice-roi accomplira-t-il ses desseins? Est-il destiné à terminer ce que n'a fait qu'ébaucher lord Exmouth? C'est ce que le tems nous apprendra.

Mais sans attendre les résultats encore incertains des efforts de Mohamed-Ali-

Pacha, ne serait-il pas tems que toutes les puissances de la chrétienté se réunissent par une alliance offensive et défensive contre les pirates d'Afrique, et fissent disparaître cette tache honteuse du milieu de la civilisation.

L'Espagne et les Pays-Bas ont déjà donné à cet égard un bel exemple : ils ont prouvé ce que peut contre eux une réunion de forces ; et tous les peuples chrétiens espèrent maintenant, avec raison, que leurs gouvernemens accueilleront l'invitation qui leur a été faite d'accéder à cette alliance. En Allemagne, cet appel des peuples s'adresse surtout à la Prusse, dont les sujets ont été pillés et maltraités en pleine mer : puisse-t-elle, avertie par cet exemple, reconnaître toute l'importance de cette cause pour le commerce et l'honneur de l'Allemagne ! Puisse-t-elle ne point se borner à ces demi-mesures dont l'Allemagne a eu si souvent à déplorer les funestes effets !

Les dispositions exprimées dans les notes de plusieurs ministres sur cet objet ont eu l'approbation générale ; mais elles doivent

enfin tendre directement à leur exécution: la bonne volonté seule ne suffit pas; il faut que les actions la suivent immédiatement. Serait-il donc si difficile de fonder une puissance maritime allemande que tous les Etats de la confédération germanique contribueraient à former par des vaisseaux, des hommes et de l'argent? Beaucoup de choses ne sont difficiles que parce qu'on les trouve telles; mais toutes les difficultés s'évanouissent devant une volonté ferme et une résolution bien déterminée.

« M. de Maubreuil a été transféré le 20 oc-
» tobre, à quatre heures du matin, de la
» prison de Rouen dans celle de Douai. Il
» comparaîtra le 10 novembre devant la
» cour royale de cette dernière ville; la
» question sera de savoir si l'affaire relative
» au vol des diamans est de la compétence
» de la cour d'assises, comme l'a jugé le
» tribunal de première instance de Paris,
» ou si l'instruction doit avoir lieu en police
» correctionnelle, comme l'avaient décidé

» les cours royales de Paris et de Rouen, » dont les arrêts ont été annulés par la cour » de cassation. »

Cet article, que j'extrais d'un de nos journaux, n'est point pour appeler votre attention sur une affaire qui, à ce qu'il paraît, est interminable; mais pour vous faire remarquer, Madame, par quelle filière de tribunaux il lui a fallu passer pour arriver tout juste au point d'où elle est partie; quelle ample matière de réflexions offre cet article, qui paraît si simple en lui-même, et quel est l'homme attentif qui n'en sera point frappé? Un vol est commis: les tribunaux sont appelés à juger; l'un décide que l'affaire est de la compétence de la cour d'assises; deux autres déclarent que l'instruction doit avoir lieu en police correctionnelle; survient la cour de cassation, qui annule ces arrêts; et maintenant c'est la cour royale de Douai qui va juger qui est-ce qui doit juger. Je le demande, n'y a-t-il pas lieu d'être épouvanté de tant d'incertitudes et de si longs tâtonnemens? Où en sommes-nous, grands dieux! si nous nous trouvons encore si peu fixés

sur les dogmes principaux de notre jurisprudence, et si au milieu de ce dédale de lois qui se croisent, s'enlacent et se multiplient à l'infini, ceux qui en connaissent mieux les détours y sont comme perdus, et cherchent vainement un fil qui puisse les guider? Comment faire pénétrer la lumière au milieu de ce chaos? et lorsque le terrain se dérobe de tous côtés sous nos pas, comment trouver un point d'appui pour la conviction? Ainsi, des hommes qui ont pâli sur le Digeste et sur les Codes, qui ont vieilli sur le banc des juges, ne peuvent se réunir dans une opinion commune: autant de têtes, autant d'avis; et cependant c'est entre leurs mains que reposent et notre fortune, et notre vie, et notre honneur! Je le répète: qui ne serait épouvanté d'une telle réflexion?

Je n'ai point lu le livre qui a pour titre: *Des Calamités Judiciaires*; mais je serais tenté de croire que M. Selves n'a point autant de torts qu'on lui en suppose; il est accablé de procès, il est vrai; il passe sa vie dans les tribunaux; il est tantôt demandeur, tantôt défendeur, tantôt appelant: pour-

quoi l'en blâmer ? A-t-on examiné si M. Selves n'est pas un homme profondément pénétré de la justice de ses droits, et qui veut faire triompher la vérité, à quelque prix que ce soit? Mais on n'examine rien dans ce monde, et l'on ne cherche que le côté ridicule des choses.

Après l'enfer des *Danaïdes*, ce qui nous occupe le plus aujourd'hui, Madame, c'est l'enseignement mutuel. Cette nouvelle méthode, qui n'a peut-être pas encore pénétré jusqu'à Arcis-sur-Aube, compte cependant déjà des défenseurs ardens et de redoutables adversaires. Les uns et les autres ont pris pour champ de bataille les journaux. Les différens partis y paraissent avec tout l'attirail de guerre. Quant à ceux qui ne se passionnent point sans raison, qui aiment à mettre le plus de sang-froid possible dans les choses de la vie, et qui sont persuadés que le tems seul est le grand juge des institutions nouvelles, ils se tiennent aux fenêtres, prêts à rire de ces argumentations sans fin, et sur-tout de ce singulier

engouement pour une méthode dont on ne peut encore apprécier les résultats.

Mon dessein n'est pas de vous retracer ici les principes et le mécanisme adoptés pour cet enseignement mutuel; mécanisme au moyen duquel on est parvenu à faire de chaque élève une espèce d'automate cédant à l'action d'une force empruntée et d'une volonté étrangère. Si vous désirez avoir à cet égard quelques renseignemens positifs, vous pouvez consulter les livres élémentaires, qui, Dieu merci, ne nous manquent pas sur ce sujet; * car, qu'il se rencontre un homme qui vienne affirmer qu'il y a un trou dans la lune, mille autres aussitôt prendront la plume pour le prouver.

C'est sur-tout en Angleterre, sol extrêmement propice aux inventions nouvelles, que la méthode a trouvé de zélés propagateurs. Environ deux cent mille élèves y sont

* Voyez le *Nouveau Système d'éducation pour les Ecoles primaires*, le *Guide des Fondateurs et des Maîtres pour l'établissement et la direction des Ecoles élémentaires de l'un et l'autre sexe*, et le *Journal d'Education* publié par la Société de l'enseignement élémentaire.

déjà enrôlés sous la bannière de Lancaster. On s'occupe sérieusement du nouveau système, et l'on espère même pouvoir y appliquer incessamment la machine à vapeur, ainsi qu'on l'a fait à la fameuse brasserie qui se meut comme par enchantement et sans qu'on y remarque aucun mouvement humain. Ainsi, Madame, par le même procédé, on fera de la bière et de l'éducation : n'est-ce pas là la perfectibilité poussée jusque dans ses derniers résultats ?

Les Anglais ne se sont pas bornés à multiplier les écoles sur leur propre terrain ; le prosélytisme, qui marche presque toujours à la suite des institutions nouvelles, a enflammé d'un beau zèle tous les apôtres de la doctrine lancastérienne. Une société s'est formée à Londres afin de propager la méthode. Cette société a fondé une école à Lisbonne ; elle a expédié une cargaison de maîtres pour l'Allemagne, la Suède et le Danemarck ; et bientôt ses projets grandissant avec ses succès, elle ne s'est plus bornée à des vues mesquines et renfermées dans notre vieille Europe : elle a jeté les

yeux sur les deux autres parties du monde ; elle a soumis l'Asie et l'Afrique à l'enseignement mutuel. De jeunes Indiens ont été formés d'après les principes lancastériens ; ils vont y faire fructifier la nouvelle doctrine, si toutefois les Marattes veulent bien ne pas contrarier leurs desseins. Un établissement a été aussi fondé à Ricopongas, sur la côte d'Afrique, et la société africaine forme les nègres de Sierra-Leone à la nouvelle discipline. On dit même qu'elle a été adoptée par les Hottentots, et que les habitans du cap de Bonne-Espérance en recueillent déjà les fruits. Ainsi l'enseignement mutuel fera le tour du monde, et on va le porter très-prochainement dans le pays des Kanguroos : il y a des choses tellement bonnes dans leur essence qu'elles n'ont besoin que d'être produites pour être approuvées. Il en est ainsi du système représentatif, ou des *constitutions balancées*, comme dit M. Azaïs.

En attendant que M. Villemain nous donne son *Histoire de Cromwell*, voici

M. Chas qui lance dans le public et abandonne aux vents une feuille légère où il trace le portrait de l'usurpateur anglais, M. Chas prétend que les historiens qui ont examiné le génie et le caractère de Cromwell se sont laissé égarer et séduire par ce merveilleux qui étonne et subjugue l'imagination, et que c'est mal à propos qu'ils ont cru voir dans cette chaîne continuelle de bonheur et de succès un système médité et de profondes vues politiques. « Un homme, dit-il, qui a pu créer un » parlement souverain, dont il s'est servi » pour renverser la monarchie et ensan» glanter le trône; qui a pu former une » armée pour disperser ce parlement, pour » briser quand il l'a voulu ce vil instru» ment si nécessaire à sa grandeur, et dont » il n'a plus besoin; qui a pu contenir » cette armée par la crainte et la terreur; » qui, après avoir dispersé la famille royale, » opprimé les grands, renversé les autels, » violé les lois, trompé, séduit et subju» gué une nation inconstante et factieuse, » est mort souverain de trois royaumes,

» respecté et redouté des puissances de » l'Europe ; un pareil mortel, au premier » coup-d'œil, ne paraît être qu'un homme » surnaturel, un génie vaste et profond ; il » eût été tout cela sans doute, si ses entre- » prises, ses actions, ses conquêtes eussent » été l'effet d'un plan suivi et médité ; mais, » outre qu'il n'est pas vraisemblable qu'un » projet si compliqué dans sa nature et » dans son exécution, dont le succès était » subordonné à tant d'événemens et à tant » de circonstances impossibles à prévoir, » ait pu se développer tout entier à l'intel- » ligence humaine ; il est *parfaitement* » *prouvé* que Cromwell marcha toujours » au hasard, sans régler sa politique, sans » réflexion : il courait dans la carrière sans » voir le terme où il voulait atteindre : ce » n'étaient point les vues et les lumières » d'un génie froid et calculateur, ce n'é- » taient point les conseils de la sagesse et » de la prudence qui le dirigeaient, il n'é- » coutait que l'impétuosité de ses passions » ardentes, et les agitations de son fana- » tisme hypocrite. » Voila ce qui est *par-*

faitement prouvé, selon M. Chas ; je n'ose pas demander à M. Chas sur quelles autorités il s'appuie, car il en a sans doute d'excellentes ; et quand on affirme avec tant d'assurance et d'aplomb, on doit être bien sûr de son fait ; j'ai cependant quelques scrupules : j'ai souvenance qu'un nommé Bossuet a aussi autrefois esquissé, en quelques mots, le portrait de Cromwell, et il me semble que ce portrait n'est pas tout-à-fait tracé sur les mêmes lignes et dans les mêmes proportions que celui de M. Chas. Bossuet prétend, au contraire, que *cet homme qui s'est rencontré* était d'une profondeur d'esprit incroyable, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, ne laissant rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui enlever par conseil et par prévoyance ; si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées : voilà qui est un peu différent. Entre Bossuet et M. Chas, qui est sans doute une grande autorité, comment choisir, comment prononcer ; je n'ose

le faire. J'avoue cependant que, soit préjugé, soit raison, j'ai un faible pour Bossuet, et que je suis presque tenté de me ranger sous sa bannière ; mais j'aime mieux attendre, pour me décider, que M. Villemain ait publié son *Histoire*. J'ignore quel parti il a pris, mais je ne doute point qu'on ne puisse le suivre en toute sûreté. Il n'est même pas permis de douter, d'après les recherches profondes qu'il a faites et les nombreux monumens qu'il a consultés, que son ouvrage ne jette une vive lumière sur une question historique qui paraît encore douteuse et incertaine.

La matière est riche et abondante, et c'est un beau portrait à peindre que celui de cet homme qui paraît d'abord sur la scène entre un charretier et un boucher ; qui soumet tout à la force de ses armes, envoie son roi à l'échafaud, refuse la couronne, et meurt au milieu des terreurs d'un capucin. Ce sujet, d'un si haut intérêt par lui-même, en acquiert un nouveau des circonstances où nous nous trouvons. Et parmi nous aussi *un homme* s'est rencontré, qui

s'est élancé des derniers rangs des citoyens, et, par une suite inouie de succès, a placé sur son front presque toutes les couronnes de l'Europe : encore quelques victoires, et l'univers se taisait devant lui ; mais la fortune, qui l'avait tiré de la foule pour le montrer aux nations, le laissa tout-à-coup tomber de ses mains, et, comme honteuse de son propre choix, le poussa jusqu'au néant.

Les élections coûtent des sommes énormes en Angleterre ; personne ne l'ignore : M. Hoffmann, dans un article sur Londres, cite un électeur qui a dépensé deux millions quatre cent mille francs pour avoir le droit de mettre à la suite de son nom les lettres M. P. ; et il ajoute que l'honorable membre aurait trouvé des suffrages à meilleur marché dans toute autre partie de l'Europe. Cette réflexion a scandalisé un journaliste, qui prétend que M. Hoffmann, pour l'honneur de la vérité, aurait dû excepter la France. « Je pose en fait, dit-il, que l'ar» gent n'a été pour rien dans les dernières

» élections. » Voilà un brave et digne gobe-mouche.

Je vous ai fait passer par ma dernière lettre le procès des chevaliers de l'Epingle noire ; M. Aignan, qui a été juré dans cette affaire, vient de publier une brochure à ce sujet.

M. de Carrion-Nisas vient de faire paraître un volume sur l'*Organisation de la force armée en France, considérée dans ses rapports avec les autres institutions de l'État.* Je n'ai point encore eu le tems de l'examiner ; et, quoique cette matière soit bien sérieuse pour une femme, je ne négligerai pas cependant de vous en dire quelques mots.

M. Regnaud (de Saint-Jean-d'Angely) a été arrêté à Bruxelles. Les médecins, consultés sur son état, avaient décidé que le climat des Etats-Unis lui était contraire, et qu'il avait besoin d'être retrempé par l'air natal. Il s'est donc embarqué. Pendant la traversée, il a raisonné sur la politique avec

beaucoup de sens et de sagesse ; mais toutes les fois qu'il abordait des questions commerciales, ses idées s'exaltaient, et il retombait dans ses divagations accoutumées. En vue du port de Flessingue, le vaisseau fut accueilli d'une tempête ; l'imminence du danger rendit à Regnaud tout son bon sens, et il le conserva jusqu'à Bruxelles, où on s'empara de sa personne, et où on lui enjoignit de vider le territoire, lui laissant seulement vingt-quatre heures pour préparer son départ pour la Prusse.

Les trois grands théâtres de la capitale, qui, par leur propre poids, sont en quelque sorte immobiles, viennent cependant de se mettre en mouvement et de donner quelque signe de vie. Le grand Opéra, tout embarrassé qu'il est dans ses machines, dans ses poulies, dans ses contre-poids, dans ses cordages, a essayé cependant de se lever et de marcher ; il a été chercher au fond de ses archives les malheureuses filles de Danaüs, qui y dormaient depuis trente-

quatre ans. Mais afin de donner à leur supplice tout l'intérêt dont il était susceptible, il fallait inventer un autre enfer; car depuis long-tems celui de Psyché ne faisait plus peur qu'aux petits enfans. Le machiniste, homme habile, n'a rien négligé pour y parvenir; il a épuisé toutes les ressources de son art; et je ne sais si l'enfer du Dante, avec ses cercles, ses anneaux et ses replis, peut soutenir la comparaison avec celui de M. Degotty. Quelle variété dans les supplices! Quelle combinaison dans les tourmens! Quelle recherche dans les tortures! Jamais on ne mit en œuvre tant de moyens pour tourmenter de pauvres damnés. Aussi tout le monde frémit, et cependant ce n'est qu'un prélude. S'il faut en croire M. Degotty, il a encore en portefeuille deux ou trois enfers qui, au jugement des amateurs, sont ce qu'on aura jamais vu de plus diabolique.

Le Théâtre-Français a profité de l'absence de Talma pour donner *la Manie des grandeurs*. C'est une pièce à caractère et dans le haut genre; j'attendrai qu'elle soit im-

primée pour vous en parler avec une entière connaissance de cause.

Quant à *la Clochette*, que l'on attendait depuis si long-tems à l'Opéra-Comique, elle n'a pas fait tout le bruit qu'on espérait. Les auteurs avaient bien en main un *talisman*, mais ils ne s'en sont pas servi comme des *génies*.

Enfin, Madame, une mesure dès long-tems réclamée par tous ceux qui s'intéressent à l'art dramatique, vient d'être prise par l'autorité suprême, afin d'essayer de remédier à cette incurable inertie du Théâtre-Français. Une commission, composée de MM. Raynouard, Amaury-Duval, Campenon, Auger et Berton, et chargée de prévenir la décadence de l'art théâtral en France, vient d'être nommée. On prétend que cette commission a déjà fait son rapport et qu'elle a proposé l'établissement d'un second Théâtre-Français sous la direction de M. Picard. Dieu soit loué! Enfin nos seigneurs les chanoines de la rue de Richelieu se réveilleront peut-être de leur funeste sommeil. Enfin ils ne tiendront pas,

sous l'ombre de leurs cartons, les trésors de notre littérature ; semblables à ces eunuques, gardiens d'un sérail, qui ne font rien et nuisent à qui veut faire. Enfin les jeunes poètes n'useront plus leur vie dans une longue attente ; et, pour paraître au grand jour de la scène, n'attendront pas vingt-deux ans comme l'auteur de *Phocion*.

RÊVES D'UNE JEUNE FILLE.

FRAGMENT.

Je suis mystérieuse et belle
Comme l'étoile du matin ;
Emportez-moi, souffle divin,
Je ne veux plus être mortelle.

Sur le globe où j'ai vu le jour,
Je sens que je suis étrangère ;
Je suis trop pure et trop légère
Pour vivre au terrestre séjour.
Des hôtes bruyans du village
Je fuis les regards indiscrets.
Semblable à la biche sauvage,
J'aime l'épaisseur du feuillage
Et l'ombre des chastes forêts ;
Comme elle, la marche isolée
Du voyageur de la vallée

Me fait cacher sous les rameaux;
Comme elle, aux doux accords sensible,
De loin, sous le jeunes bouleaux,
Je me montre au pâtre paisible
Qui fait résonner ses pipeaux.

Je suis mystérieuse et belle
Comme l'étoile du matin;
Je ne veux plus être mortelle,
Emportez-moi, souffle divin.

Iphis, qui de l'amour peut-être
A ressenti les feux brûlans,
Les soirs, sous la fraîcheur du hêtre,
Vient égarer ses pas tremblans.
A l'heure de la nuit tombante,
Au bout du sentier qui serpente,
A ses yeux j'apparus hier;
Il me parla: sa voix est tendre;
Mais d'un regard tranquille et fier
L'ayant contemplé sans l'entendre,
Dans le bois je rentrai soudain......

Je suis mystérieuse et belle
Comme l'étoile du matin;
Emportez-moi, souffle divin,
Je ne veux plus être mortelle.

Ce soir, tu me verras courir
Aux bords de la source écumante;
Viens me caresser, doux zéphyr;
Je veux être ta jeune amante;

Compagne du parfum des fleurs,
Je veux m'exhaler vers la nue,
M'unir à leurs douces vapeurs
Dans la région inconnue.
Devant le char oriental
Où s'assied la vermeille Aurore,
J'irai du baiser matinal
Marquer la fleur qui doit éclore;
Des autans si le souffle impur
Un moment obscurcit la terre,
Tous deux, au-dessus du tonnerre,
Sur un nuage solitaire,
Nous voyagerons dans l'azur;
Et dès qu'aura cessé l'orage,
Du beau tems aimable présage,
J'irai d'un souris gracieux
Consoler la terre charmée,
Et je déploîrai dans les cieux
Ma chevelure parfumée.

Emportez-moi, souffle divin,
Je ne veux plus être mortelle;
Je suis mystérieuse et belle
Comme l'étoile du matin.

De Lourdoueix.

P. S. Au moment où je ferme ma lettre, le bruit de la *mort de Bonaparte* est géné-

ralement répandu dans Paris. Des lettres particulières de Londres en ont apporté la nouvelle. Voici comment on dit qu'elle y est parvenue. Un *brick* a rencontré en mer la frégate *la Reine Charlotte*, capitaine Williams *Brock*, revenant de Sainte-Hélène. Il l'a abordée, et c'est là qu'il a appris cette nouvelle; aussi les mauvais plaisans de Paris n'ont-ils pas manqué de dire qu'elle nous était venue de *bric et de broc.*

LETTRES
CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE
POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 12.)

Iliacos intrà muros peccatur et *ultrà*.



A PARIS,
CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1817.

LETTRES CHAMPENOISES.

DOUZIÈME LETTRE.

Les objets dont la session de 1817 aura à s'occuper sont d'une telle importance, que l'ouverture des Chambres tient en suspens tous les esprits, et absorbe l'attention publique. Il n'y a point de jour qu'on ne voie éclore quelque nouvel ouvrage sur les grands intérêts qu'on doit y traiter ; on parle beaucoup, on écrit encore davantage, et les brochures se multiplient à l'infini. En voici une qui a pour titre : *De la France au 5 septembre* 1816, *de la France au* 5 *novembre* 1817. Ce rapprochement, comme vous voyez, Madame, pouvait fournir des considérations importantes ; l'auteur n'y a trouvé qu'un sujet de violentes déclamations. Cependant il me semble que lorsqu'on se fait

publiciste et qu'on examine des questions qui intéressent la société, le premier devoir d'un écrivain est de se montrer juste et impartial. Le calme marche presque toujours avec la raison, et c'est déjà conquérir à sa cause un grand nombre de lecteurs, que de se présenter à eux de sang-froid, sans passions, sans haine et sans envie. La discussion en acquiert plus de solidité, le raisonnement plus de poids, et la conviction pénètre plus avant dans les cœurs.

Mais, je l'avouerai, je me défie d'un écrivain qui, toujours tranchant et décisif, ne procède que par des violences, et sous la plume duquel viennent sans cesse se ranger ces dénominations odieuses, inventions sublimes des différens partis qui tour-à-tour ont déchiré la France. C'est là une des anciennes tactiques; et, aujourd'hui, qu'après tant de malheurs nous nous reposons enfin dans l'autorité légitime, il paraît qu'il se rencontre encore des gens qui ont soigneusement conservé leurs habitudes, et pour qui ces vieux fermens de la révolution n'ont rien perdu de leur activité et de leur énergie. J'ai peine à croire que le bon droit soit là où j'aperçois tant d'exagé-

ration. Je dirai plus, je doute qu'il y ait conviction ; la vérité n'a point ces airs arrogans et impétueux ; et je ne sais pourquoi je me figure que de tels publicistes n'ont point d'opinion qui leur soit propre, mais seulement qu'ils sont extrêmement habiles à saisir celle qu'on leur commande et qu'on leur paie.

Mon intention n'est pas, Madame, de vous donner l'analyse de la brochure dont il est ici question. Si j'entreprenais de combattre les principes que professe l'auteur, de discuter ses doctrines et d'examiner jusqu'à quel point peut être fidèle le double tableau qu'il trace de la France à deux époques différentes, je serais obligé de faire aussi un livre ; c'est bien assez qu'il y ait déjà le sien ; c'est même beaucoup trop. A quoi bon d'ailleurs discuter ? Il y a des gens dont on voit très-bien que la manière de penser est un parti pris ; avec eux le raisonnement ne peut trouver place, et ils vous échappent toujours en se jetant dans les extrêmes. Une autre difficulté m'arrête : comment répondre à un écrivain qui ne pense que d'après des inspirations étrangères, et qui entreprend de prouver, devinez quoi, que le but secret de la Chambre de 1815

était de détruire l'autorité royale. Vous riez, Madame, et cette proposition vous paraît si absurde, que vous ne pouvez croire qu'un écrivain ait osé la consigner dans un ouvrage, à moins que cet ouvrage ne soit daté de Charenton. Pour vous convaincre, écoutez et jugez :

« Sous le nom sacré du Roi, sous la bannière de la légitimité, on développa d'abord, avec une espèce de retenue, puis enfin plus ouvertement, des principes tout-à-fait destructeurs de l'autorité royale. C'était au nom du Roi qu'on voulait enlever au trône toute son autorité pour la placer dans la Chambre des représentans, dont la majorité *factieuse* s'assurait modestement une permanence de cinq années, qu'elle eût prolongée ensuite autant qu'elle l'aurait jugé convenable aux intérêts de la *faction*. Les ministres n'étaient plus que des commis de la Chambre, qu'elle déplaçait d'après les caprices de quelques *meneurs*. Toutes les branches du gouvernement furent envahies par ces *tribuns d'un nouveau genre* ; l'armée, les tribunaux, les administrations, furent peuplés de leurs créatures, et le sceptre

» allait être arraché de la main du Monarque.
» A l'aide des lois sévères que le ministère
» avait dû provoquer pour assurer la tran-
» quillité publique, *la faction dominante*
» avait voulu recouvrir la France du crêpe
» funèbre de 1793; les échafauds n'étaient
» pas assez nombreux, les victimes trop
» rares et pas assez marquantes: c'était en
» versant le sang français, en inquiétant la
» propriété, que ces habiles gouvernans
» prétendaient rétablir la prospérité de la
» France! et c'était au nom d'une religion
» descendue du ciel, si recommandable par
» sa morale évangélique, si pleine du par-
» don des injures et de l'amour de son
» prochain, qu'on voulait justifier la froide
» atrocité avec laquelle on compromettait
» l'existence du trône et de la patrie pour
» reconquérir des intérêts d'amour-propre
» à jamais réprouvés et perdus. »

Qu'en dites-vous, Madame? n'êtes-vous pas charmée de ce petit morceau, et ne trouvez-vous pas que l'auteur a résolu tout d'un coup un problême assez difficile, et qu'il a trouvé moyen d'être tout à-la-fois odieux et ridicule.

Une ordonnance royale, qui s'est inter-

posée entre la Chambre de 1815 et l'opinion publique, interdit toute discussion à cet égard; je ne crois pas d'ailleurs qu'il soit besoin de protester contre de telles absurdités : les faits subsistent; ils appartiennent à l'histoire : ce sont les monumens sur lesquels elle jugera. Elle considérera la position difficile dans laquelle s'est trouvée cette Chambre; elle considérera qu'elle était entourée d'un million de soldats étrangers, et qu'une épouvantable révolution venait de couvrir la France de nouvelles ruines. Je le demande : était-il permis de rester de sang-froid en présence du 20 mars; et l'indignation n'était-elle point alors du patriotisme? Non, non, vous n'avez point failli, députés de 1815! vous n'avez point failli; j'en jure ces honorables témoignages et ces triomphes qui vous attendaient dans vos foyers; j'en jure cet illustre suffrage que du haut de son trône le monarque a laissé tomber sur vous, suffrage que rien désormais ne peut vous ravir, et qui vous suivra jusque dans la postérité.

Vous me demandez, Madame, pourquoi les journaux ne parlent pas de l'*Histoire de*

la Session de 1816, par M. Fiévée. Cette question fait voir toute votre bonhomie; cependant elle me cause quelque embarras, parce qu'il faut vous révéler des petits secrets dont on a bien quelques légers soupçons à Paris, mais dont vous ne vous doutez pas, vous autres bonnes gens de la province. Les journaux, pour vous, sont la loi et les prophètes; vous jurez par votre *feuille* comme les écoliers jurent par la parole du maître; et vous êtes tellement habitués à penser d'après elle, que si la poste vient à manquer, vous restez sans opinion jusqu'au courrier prochain; ce qui est fort désagréable. Si cependant, Madame, vous connaissiez le dessous des cartes, si vous saviez ce que c'est qu'un journal, si vous saviez que les opinions que vous recevez de lui en toute confiance, il est obligé, lui, de les recevoir toutes faites; si vous saviez que, lorsque par hasard, dans un beau mouvement d'indépendance, il lui arrive de vouloir penser tout seul, de mettre en avant quelques grandes et hautes vérités, et de dire, par exemple, *qu'il a fait beau tems*, il voit tout-à-d'un coup apparaître le censeur, armé de ses ciseaux longs comme l'épée de

Charlemagne, qui lui demande, d'un ton mystérieux, pourquoi il a dit qu'il *a fait beau tems*, et quel est celui qui lui a fourni cette nouvelle. « Mais, répond le journaliste, c'est un fait. — Un fait; à la bonne heure, mais d'où l'avez-vous tiré? Est-ce du *Times*, du *Courrier*, du *Journal de Gand*, ou de celui de *Francfort*? — Mais, non; je m'en suis tout uniment rapporté au témoignage de mes yeux. — Vos yeux! vos yeux! est-qu'un journaliste doit avoir des yeux? — Eh bien! il est possible que j'aie eu tort; si la nouvelle vous déplaît, mettons *qu'il a fait mauvais*. — Toujours des assertions positives; vous ne cherchez qu'à me *compromettre*. Ne pouvez-vous donc pas prendre un terme moyen? Tenez, je vous en supplie, mettez qu'il n'a fait *ni beau ni laid*; c'est le seul moyen de ne pas déplaire à l'autorité, et de conserver, moi ma place, et vous votre privilége. » Vous pensez, Madame, que ceci n'est qu'une plaisanterie; en vérité, en vérité, je vous le dis, j'ai vu, ce qui s'appelle vu, des censeurs faire des corrections d'une aussi haute importance que celle dont il est ici question. J'en fais une petite collection que je me propose de met-

tre sous vos yeux lorsque nous serons arrivés à l'année 1821, époque fortunée où nous jouirons de tous nos droits constitutionnels ; c'est alors qu'il sera patent pour tous jusqu'où a été la méticuleuse défiance de la censure. Pressé entre tant de forces contraires, ou, pour mieux dire, tant de foiblesses, car la confiance marche toujours avec la force, un journaliste n'a pas même pour ressource la rébellion du silence ; car s'il est certaines choses qu'on lui commande de taire, il en est d'autres qu'on lui ordonne de dire ; c'est au lecteur à savoir interpréter et ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas : c'est une science que de savoir étudier un journal ; il en est très-peu qui la possèdent ; les habiles à cet égard se trompent rarement : ils savent lire entre les lignes et interpréter les blancs.

Pour en revenir à M. Fiévée, son livre est de ceux qui sont à l'*index*, c'est-à-dire sur lesquels on impose silence aux journalistes. Nous avons la liberté de la presse, comme on sait : la Charte l'a consacrée ; aussi tous les Français ont le droit de faire imprimer et de publier leurs opinions. Mais il y a un *veto* que l'on appose sur certains

ouvrages, *veto* terrible qui les neutralise et les frappe d'une paralysie subite, quels que soient d'ailleurs le nom et la réputation de leurs auteurs. A Paris, on sait très-bien que le livre existe, et ce *veto* est précisément ce qui le fait quelquefois rechercher et lire avec une espèce de fureur; car, vous le savez, Madame, rien n'est savoureux comme le fruit défendu; mais, en province, on ignore son existence; il n'y pénètre pas, et son destin est indéfiniment circonscrit entre la barrière du Roule et la barrière Saint-Jacques. Il n'y a pas de doute que cette proscription n'ait porté un coup mortel à l'ouvrage de M. Fiévée, qui, d'ailleurs, selon quelques-uns, n'avait peut-être pas en lui-même des principes de vie assez actifs et assez puissans pour y résister.

M. Fiévée, ainsi que dans son *Histoire de la Session de* 1815, commence par aborder les plus hautes questions, et par toucher, pour ainsi dire, les sommités de la politique. Il traite des *doctrines* en général, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire qu'il les considère comme faisant la force des nations. Il examine ensuite les doctrines particulières,

celles dites *révolutionnaires*, *constitutionnelles*, etc. etc., et puis arrive aux faits. Vous voyez, Madame, que cet ouvrage se divise en deux parties bien distinctes, la partie théorique et la partie historique. La partie historique est d'un homme habile; scrupuleusement renfermé dans les faits, l'auteur les analyse et les discute avec une rare sagacité; il en montre l'influence immédiate et prochaine, et en laisse entrevoir les conséquences pour l'avenir.

Quant à la partie théorique, j'avoue qu'elle m'a paru quelquefois obscure; j'avoue que je n'ai pas toujours eu le bonheur de pouvoir suivre l'auteur dans ses sublimes analyses. Sa politique est si élevée, ses raisonnemens sont si hauts, ses discussions sont si ardues, que je l'ai perdu quelquefois de vue: c'est le Pascal de la politique. Il faut, pour le suivre, une puissance de perception et une vigueur d'attention peu communes. Ainsi donc, si je n'ai pas toujours compris, c'est ma faute et ma très-grande faute: car un homme tel que M. Fiévée ne peut avoir tort; et comment pourrait-il l'avoir, lui à qui Bonaparte rendait cet éclatant témoignage: *M. Fiévée, savez-vous*

pourquoi je vous estime, ce n'est pas parce que vous êtes l'homme de France qui avez le plus d'esprit, mais parce que vous possédez la tête politique la mieux faite que je connaisse.

Les journaux vous ont appris l'histoire d'un bloc de marbre qui, pendant un mois, a voyagé de Chaillot aux Quatre-Nations, et des Quatre-Nations à Chaillot. La destinée errante de cette masse énorme vient enfin d'être fixée. Les indépendans avaient jeté les yeux sur ce bloc, non pas pour en faire faire un dieu ou une cuvette, mais une statue de la *République*. Il paraît qu'ils ont ajourné ce projet, et que de ce marbre, qui pèse quatre-vingt milliers, et qui a mis quinze jours pour se rendre à l'atelier du sculpteur, on fera décidément un *Zéphyr*.

Rien de plus commun aujourd'hui que de rencontrer des gens qui raisonnent à perte de vue sur la charte, sur les trois pouvoirs, sur les constitutions balancées, sur la mesure de liberté à accorder aux peuples, sur le Concordat, etc. Nous sommes encombrés de publicistes; cependant, demandez à

ces politiques de nouvelle date quelques renseignemens sur l'ancienne constitution de la France, ils ne vous comprennent pas, vous leur parlez grec; et si vous les pressez de questions, ils vous rient au nez et vous soutiennent que l'ancienne France n'avait point de constitution, et que pendant quatorze siècles la monarchie a tourné sur la pointe d'une aiguille.

Ce n'était point là ce que pensait M. de Montlozier; personne n'ignore qu'il avait fait des recherches profondes et de longues études sur cette constitution. Bonaparte, qui savait quelquefois assez bien choisir son monde, l'avait distingué entre tous nos publicistes modernes; il désira même avoir un entretien avec lui, et M. de Montlozier lui fut présenté. Le héros lui demanda quelle était la meilleure forme de gouvernement qu'il pensait être applicable à la France. M. de Montlozier proposa ses idées; il essaya de démontrer que les formes despotiques ne pouvaient lui convenir, et qu'elle avait besoin d'une sage liberté. « Mais, lui dit Bonaparte en l'interrompant, la majorité est contraire à ces vues, et il faut que je gouverne avec la majorité. — *Avec la majorité*,

Sire! alors rappelez donc les Bourbons. — *Les Bourbons! les Bourbons! voilà où ils en sont tous, ils ne savent que cela.*

L'académie des inscriptions et belles-lettres, à qui M. Dupont de Nemours a rendu de si importans services par ses recherches sur le *langage des pies*, n'a pas voulu qu'on l'accusât de précipitation dans la nomination de son successeur; elle vient de déclarer qu'elle allait y réfléchir pendant six mois; peut-être au bout de ce tems imaginera-t-elle quelque chose. Voici la liste des candidats qui se sont mis sur les rangs:

M. Jomard, secrétaire de la commission chargée du grand ouvrage sur l'Égypte. Il a publié plusieurs Mémoires intéressans;

M. Dureau-Delamalle, auteur de la traduction de Valerius Flaccus;

M. le comte Henri de Valori, auteur d'une traduction en vers du *Culex* de Virgile, traduction qu'il a enrichie de notes curieuses et de recherches pleines d'érudition. Il s'occupe en ce moment d'un grand travail sur les satiriques latins.

M. Prévôt-d'Irai, auteur d'un Mémoire

couronné sur Georges le Syncel, et de plusieurs autres Mémoires.

Depuis que j'ai écrit ces lignes, une nouvelle place est devenue vacante par la mort de M. Clavier, écrivain judicieux, et, ce qui est beaucoup plus rare, honnête homme. Ainsi l'espoir des concurrens est monté de cent pour cent.

Les visites pour la classe des beaux-arts, qui ont été singulièrement actives, viennent de cesser tout-à-coup par la nomination de M. Boyeldieu, qui succède à M. Méhul.

Je vous envoie, Madame, un ouvrage qui est tout-à-fait de votre juridiction; il s'agit *des femmes* et *de leurs différens caractères.* Vous savez que Diderot disait que pour écrire sur ce sujet, il fallait tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel et mettre sur son papier la poudre des ailes du papillon; je ne sais si l'auteur, M. Alexandre F*, a suivi cette méthode, je ne le crois pas, et d'après la qualité de *simple particulier* qu'il inscrit à la suite de son nom, il paraît qu'il n'a pas fait tant de façons. C'est à vous d'en juger, Madame, je vous envoie le livre;

vous voudrez bien, s'il vous plaît, m'en dire votre avis. Je vous recommande sur-tout le chapitre qui a pour titre : *le Caprice*; il me semble qu'un pareil article ne devait être écrit que par une femme.

Voici encore M. Auguste Hus avec sa feuille volante ; il ne s'agit, cette fois-ci, ni des Alpes, ni des grands hommes qui les ont illustrées : M. Auguste Hus est descendu des hauteurs historiques pour se jeter à corps perdu dans le roman. Il nous raconte les amours *couleur de rose* d'un jeune Russe et d'une jolie femme de la Chaussée-d'Antin. Dans les champs de la fiction tout est permis, sans doute ; mais je voudrais qu'on fût patriote, même lorsqu'il s'agit d'inventions romanesques, et qu'on ne donnât pas nos jolies femmes à des Russes. Les Françaises appartiennent de droit aux Français.

A qui le fauteuil? ou *Revue microscopique de nos auteurs de l'an de grâce* 1817. Tel est le titre d'une brochure qui vient de paraître et qui a été distribuée partout avec une immense profusion. Une revue! ce terme, emprunté à l'art militaire, change

singulièrement ici d'acception. Dans nos armées, ce n'est qu'à ceux qui sont revêtus de grades supérieurs, ou qui ont obtenu de hautes distinctions militaires, qu'il appartient de passer des revues ; il n'en est pas ainsi dans la république des lettres, république s'il en fût jamais ; car là, Madame, point de distinction, point de suprématie ; nul n'y reconnaît de chef, c'est là que sont les véritables indépendans ; il n'y a point de grimaud tout frais émoulu du collége qui ne se croie en droit de passer des revues, et de soumettre à son inspection les bataillons nombreux de nos écrivains modernes.

Il n'est pas besoin d'un grand talent pour réussir dans la satire. Les hommes ont un tel penchant pour tout ce qui flatte leur malignité naturelle, qu'ils se montrent toujours de très-bonne composition sur les moyens que l'on prend pour les servir selon leur goût ; assurément l'esprit ne gâte jamais rien à l'affaire ; mais, en fait de satire, il n'est point de rigueur, le scandale suffit. L'auteur paraît très-persuadé de cette double vérité ; on le voit aisément en lisant son ouvrage ; il sait très-bien que le meilleur assaisonnement pour une satire, ce sont les

noms propres ; et, Dieu merci, il ne les a point épargnés, et je pourrais citer ici plus de soixante noms qui figurent sur les tablettes de ce nouvel Archiloque, et qui sont plus ou moins atteints du trait vigoureux de ses ïambes. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'aucun de ces messieurs soit tenté d'imiter le malheureux Lycambe : nous ne sommes plus au tems ou l'on se pendait pour des vers.

Il paraît à-la-fois deux traductions de l'ouvrage de sir Robert Wilson, dont je vous ai parlé dans une de mes dernières lettres ; mais les nombreuses suppressions que les traducteurs ont été forcés de faire ont enlevé à cet ouvrage une grande partie de son intérêt.

Nous sommes toujours dans l'attente d'un ouvrage de M. de Chateaubriand : le noble caractère, la haute réputation de cet écrivain, et le silence absolu qu'il garde depuis si long-tems, donnera une extrême importance à cette nouvelle production ; et, dans les circonstances où nous nous trouvons, un livre de lui est un grand événement ; mais sur quoi roulera-t-il ? On l'ignore encore.

Les uns disent qu'il traite du Concordat, les autres de notre situation politique ; les personnes qui devraient être les mieux instruites ne savent encore rien de positif à cet égard. Vous devinez facilement les motifs de ce secret.

Quant à M. de Pradt, il desserre volume sur volume ; on vient de mettre en vente une brochure qui a pour titre : *Des Préliminaires de la Session de* 1817, et déjà la presse gémit d'un nouvel ouvrage de sa façon. On dit qu'il a pour objet les affaires ecclésiastiques des Pays-Bas, et qu'il y a inséré une satire assez vive du Concordat.

A propos de Concordat, M. Beugnot assure à ses amis qu'on lui a fait une mistification en annonçant son départ pour Rome en qualité d'envoyé extraordinaire.

On parle beaucoup, dans le monde littéraire, d'une comédie nouvelle en trois actes et en vers de M. Etienne ; elle doit être jouée incessamment aux Français, et a pour titre : *Les deux Avoués*.

M. de Jouy a lu dernièrement, chez made-

moiselle Duchesnois, une tragédie de *Bélisaire;* si l'on en croit les *on dit,* ce nouvel ouvrage de l'auteur de *Typoo-Saëb* renferme des beautés d'un ordre supérieur: *Nous verrons bien.*

L'on revient toujours à ses premiers amours, dit la chanson : M. de Vaublanc, que les abstractions de la politique et les soins du ministère avaient depuis long-tems éloigné du commerce des Muses, a repris ses chères et douces occupations, et bientôt nous allons jouir du fruit de ses loisirs : il met dans ce moment la dernière main à un poëme épique qui a pour titre : *La prise de Constantinople par Mahomet II.* Les faiseurs de calembourgs n'ont pas manqué de dire que dans un pareil sujet l'intérêt doit aller toujours en *croissant.*

Un autre poëme épique nous est encore promis : c'est celui de *Bayard*, par M. Dureau-Delamalle. N'en ayant entendu que les deux premiers chants, je ne puis vous parler du plan, mais la versification m'a paru d'un ton ferme, et d'une bonne école.

Quant à la *Guerre sacrée* de M. de Fontanes, je ne saurais, Madame, vous en donner des nouvelles. Je crains bien que ce ne soit une grande espérance trompée : il est un âge où les longs ouvrages font peur, et il y a déjà long-tems que M. de Fontanes y est arrivé.

Néanmoins vous voyez, Madame, que, malgré les envahissemens de la politique, il est encore quelques personnes qui entretiennent les faibles et derniers restes du feu sacré, et en raniment les mourantes étincelles. C'est un grand et beau dévouement, dans ce siècle de fer, de cultiver les lettres pour elles-mêmes ; car, allez offrir des vers à un libraire, il haussera les épaules, et vous tournera le dos. Aujourd'hui, l'on commande des brochures politiques, on les paie à très-haut prix ; mais pour des poëmes, pour des ouvrages qui honoreraient la nation, on se garde bien d'y penser. Brise ta plume, malheureux poète, abandonne au feu ces vers, ta plus douce espérance, ou bien travaille à tes risques et périls : il n'y a pas d'argent pour toi. D'où vient ce dédain superbe et cette profonde incurie pour les arts

qui honorent le plus l'esprit humain? C'est que le moment présent est tout pour certains esprits étroits et à courte vue. Leurs propres intérêts tiennent tant de place, qu'il est impossible de trouver un moment pour songer à ce qui pourrait illustrer la France dans la postérité. O grand siècle, que le professeur Tissot vient de frapper d'anathème, siècle où la munificence du grand roi allait jusqu'au fond de leurs retraites chercher les savans étrangers, où des ministres qui partageaient sa gloire n'étaient pas étroitement renfermés dans un jour, et jetaient quelquefois leurs regards sur l'avenir, ton ombre nous protège encore, quoiqu'en dise l'Athénée, et ton souvenir vivra éternellement parmi les hommes!

Il n'est pas inutile, Madame, de prendre date et de consigner ce fait important de trois poëmes auxquels trois poëtes travaillent en même tems. Je vous ai annoncé précédemment le *Philippe-Auguste* de M. Perceval-Grandmaison, les *Machabées* de M. Raynouard, et le *Tasse* de M. Campenon: vous voyez que tout espoir n'est pas encore perdu: il est bon de le rappeler, ne fût-ce que pour protester contre cette insolente as-

sertion, que les Français n'ont pas la tête épique.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre des projets du pacha Mohamed-Ali pour abolir et rendre au commerce toute sa liberté sur les côtes d'Afrique; je vous ai dit aussi quelques mots de l'appel fait à cet égard aux autres peuples par l'Espagne et les Pays-Bas : tout fait sentir de plus en plus la nécessité de mesures promptes et décisives. Ces forbans ne se contentent plus d'un pillage géneral; leurs galères, chargées de la peste, la promènent sur toutes les côtes de l'Europe, abordent les vaisseaux qu'elles rencontrent, afin de leur inoculer ce funeste poison. Cette violation impie de tous les droits, cette agression d'un nouveau genre, appellent tout à-la-fois et l'attention et la vengeance des peuples civilisés, et font sentir plus que jamais la nécessité de reconstituer sur des bases immuables cet ordre qui a traversé les siècles avec tant de gloire, l'ordre de Malte. Je sais les objections que l'on peut faire à cet égard; mais cet ordre, religieux pendant les croisades, chevaleresque et conquérant sous

François Ier, maritime enfin depuis Henri IV, ne pourrait-il être modifié, et, sans rien perdre de l'austérité de ses statuts, devenir une espèce de sentinelle établie sur la Méditerranée pour protéger la liberté du commerce? Les souverains assemblés en congrès général à Vienne, en 1815, reconnurent l'urgence de sa réorganisation; ils étaient sur le point d'accorder aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem l'île de Céphalonie, lorsque la révolution du 20 mars éclata. Depuis cette époque, des questions plus importantes ont été agitées; mais, maintenant que le continent jouit enfin, sous l'égide de la légitimité, d'une paix si long-tems désirée, ne serait-ce pas le moment de prendre des mesures vigoureuses à l'égard des régences barbaresques, et de faire disparaître, comme je vous l'ai déjà dit, cette tache honteuse du milieu de la civilisation. C'est sur cet important sujet, qui mérite toute l'attention des princes chrétiens, que M. de Valori, à l'instar du grand Rousseau, dont il s'efforce de suivre les traces, leur adresse une ode où respirent l'amour de l'humanité et celui d'un ordre auquel il appartient.

ODE AUX PRINCES CHRÉTIENS,

CONTRE LES RÉGENCES BARBARESQUES.

Ergò in exercitû nostro dux Deus est, etc.
PARAL., chap. XII, v. 12.

Que pensez-vous, rois magnanimes,
D'Alger et de son vain défi?
Abandonnerez-vous nos rochers maritimes
A des pestiférés, transfuges d'Amalfi?
Souffrirez-vous long-tems encore
Que le pirate du Bosphore
Enchaîne le commerce en son cours renaissant;
Que nos riches moissons, pour l'Afrique embarquées,
Chargent les flottantes mosquées
Des aventuriers du croissant?

Assez long-tems de vils corsaires
Sont venus désoler nos bords:
C'est en vain qu'Albion, armant ses insulaires,
A foudroyé leurs tours et dépeuplé leurs ports;
En vain le trident britannique
Brisa le sceptre tyrannique,
Et confondit l'orgueil de leurs deys fugitifs;
En vain Jérusalem annonçait leur ruine;
Faut-il que sa sainte colline
Pleure encor de nouveaux captifs?

Non! c'est consentir à l'insulte
Dont on veut flétrir vos drapeaux:
Rois, si l'humanité vous confia son culte,
Arrachez nos chrétiens à de honteux travaux!
C'est trop honorer des barbares
Qu'assembler chez les Baléares

Cette forêt de mâts d'où part l'airain vengeur ;
Que faut-il opposer à ce troupeau d'esclaves ?
Les humbles nefs de quelques braves
Soumis à l'anneau du pêcheur.

Princes, voilà l'île guerrière,
Arsenal de la chrétienté,
Qui fut, sous vos aïeux, l'enceinte hospitalière
Qu'à la noble valeur ouvrait la piété ? *
Tournez les yeux vers cette rive
Qu'a fui la charité plaintive ;
Rappelez-y des preux le glaive impatient.
Les voilà devant vous, ces humides contrées
Où voguaient ces barques sacrées
Qui firent trembler l'orient !

Mais comment fut-elle soumise
Cette vierge de l'océan,
Cette île dont l'approche au seul preux est permise,
Ce roc qui fut deux fois l'écueil de Soliman ?
Par une fourbe inattendue
Sa gloire en un jour fut vendue ;
L'ennemi de la foi marchanda sa cité ;
Et du chef des croisés le casque héréditaire
Fut proclamé son tributaire
Aux autels de la liberté. **

Dans ce jour de trouble et d'alarmes,
Villeneuve, où donc étiez-vous ?

* Malte.

** On ne prétend faire ici allusion qu'aux auteurs de l'infâme trahison qui livra Malte aux agens du Directoire, et non ternir la gloire des braves guerriers français et des estimables savans qui se dévouèrent à l'expédition d'Egypte.

Au palais Magistral, où sommeillaient ses armes,
Raymond * leur apparaît, enflammé de courroux:
Le phare de Ptolémaïde
Voit d'un Vignacour intrépide
S'élancer le fantôme, ainsi qu'un fier lion;
Et Gozon, ** qui frappa le reptile à l'œil sombre,
Menace encore de son ombre
L'hydre de la rébellion.

Alors une voix séculaire
Sortit de l'antre des rochers:
« Tremblez, vous des forbans régence auxiliaire, ***
» Les paladins du Christ habitent ces rochers!
» Tremblez! vos haches assassines
» Mutilent jusqu'en ses racines
» L'arbre saint qu'à Sion conquirent nos guerriers;
» Croyez-moi, c'est en vain qu'une ligue puissante
» Met une enchère avilissante
» Sur le temple des chevaliers.

» Quand Malte, d'écueils entourée,
» A leur flotte offrait un rempart,
» Sur ce mont catholique une main égarée
» De la religion déchire l'étendart;
» Le châtiment suivra l'injure;
» Le ciel, qui punit le parjure,
» Pour l'agresseur impie a préparé des fers;
» Et la postérité, qui maudit les perfides,
» Au front vieilli des pyramides
» Lira sa fuite et ses revers.

» Un jour, l'enfant de la Guinée
» Ne naîtra plus pour le malheur;

* Grand-maître de l'ordre.

** Dieu-Donné de Gozon, commandeur, qui tua un serpent énorme qui désolait Rhodes.

*** Le Directoire.

» Les rois affranchiront sa race infortunée,
» Dont un lâche trafic outrageait la couleur ;
» Et des chrétiens, nobles victimes,
» Les droits seraient moins légitimes!
» De l'homme, diront-ils, vengeons la dignité :
» Preux, allez dans l'Afrique où gémissent vos frères,
» Rompre la chaîne des misères,
» Qui pèse sur l'humanité!

» Ils règneront dans l'Ionie
» Qu'illustrèrent leurs étendarts :
» Forbans, tremblez encor! c'est de Céphalonie
» Que sur les flots vaincus vous suivront nos regards :
» La nuit nous verra sur cette île
» Explorer la course inutile
» Que tentent des esquifs ravis à nos colons,
» Et dans l'Adriatique, à l'abri de leurs piéges,
» Livrer vos voiles sacriléges
» A la fureur des aquilons. »

Tel fut, au jour de la détresse,
L'oracle d'un soldat du Christ.
Parlez, qu'il s'accomplisse, et qu'une sainte ivresse
Console, ô rois chrétiens, son immortel esprit!
Ces bords où triompha Tourville *
Entendront un peuple servile
De la nature enfin respecter les vieux droits,
Et du croissant d'Alger déplorer l'esclavage
Sur l'inabordable rivage
Où Villiers transporta la croix.

Non, non, elle n'est pas brisée
La couronne antique des preux!
Par de grands souvenirs Malte favorisée
Des guerriers rédempteurs semble attirer les vœux.

* Tourville, Suffren, etc., élevés à Malte.

Princes, hâtez ce jour propice ;
Relevez ce pieux hospice
Qui vit de leurs bienfaits les chrétiens revêtus ;
Qui vit ces protecteurs du commerce et du temple,
Par la sainteté de l'exemple,
Séculariser leurs vertus !

Par M. le comte H. de Valori,
chevalier non profès de l'ordre.

Je reçois à l'instant une brochure qui a pour titre : *De la Législation de la Presse*, par l'auteur des *Lettres à un Jacobin.* Comme cette question occupe aujourd'hui tous les esprits, chacun s'empresse de publier ses idées à cet égard, et les brochures encombrent les boutiques des libraires ; mais s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus. L'auteur dont il est ici question est du petit nombre de ceux pour lesquels le public ne reste pas indifférent, et son nom est un gage assuré du succès. Je n'ai point encore eu le tems de lire son ouvrage, mais je me propose de le comparer soigneusement avec le projet de loi, et de vous en rendre un compte détaillé dans ma première lettre.

Je vous envoie la liste des souscripteurs

pour les naufragés de la frégate *la Méduse.* Cette liste est beaucoup plus curieuse qu'elle ne le paraît au premier coup-d'œil.

Les Chambres, depuis leur ouverture, se tiennent scrupuleusement enfermées dans leurs bureaux ; elles semblent craindre le grand air. Il faudra bien cependant aborder tôt ou tard les grandes questions et paraître à cette tribune, si long-tems veuve d'orateurs. Toutefois, si on ne parle pas, on agit, et il paraît qu'un nouveau parti vient de se former. Ainsi, outre les *ultrà*, les *royalistes*, les *indépendans* et les *ministériels*, nous aurons désormais les SIGNIFICATIFS. Si vous voulez savoir au juste ce que signifie cette dénomination, lisez un article inséré dans *les Archives politiques*, et qui a pour titre : *Du Choix des Hommes.*

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET, RUE CHRISTINE, N° 5.

RETURN TO→ **CIRCULATION** 202 Main Librc

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

FEB 04 1992		
REC CIRC NOV		
REC CIRC NOV 21 1991		
FEB 13 1996		
NOV 13		

FORM NO. DD6, 60m, 12/80

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

